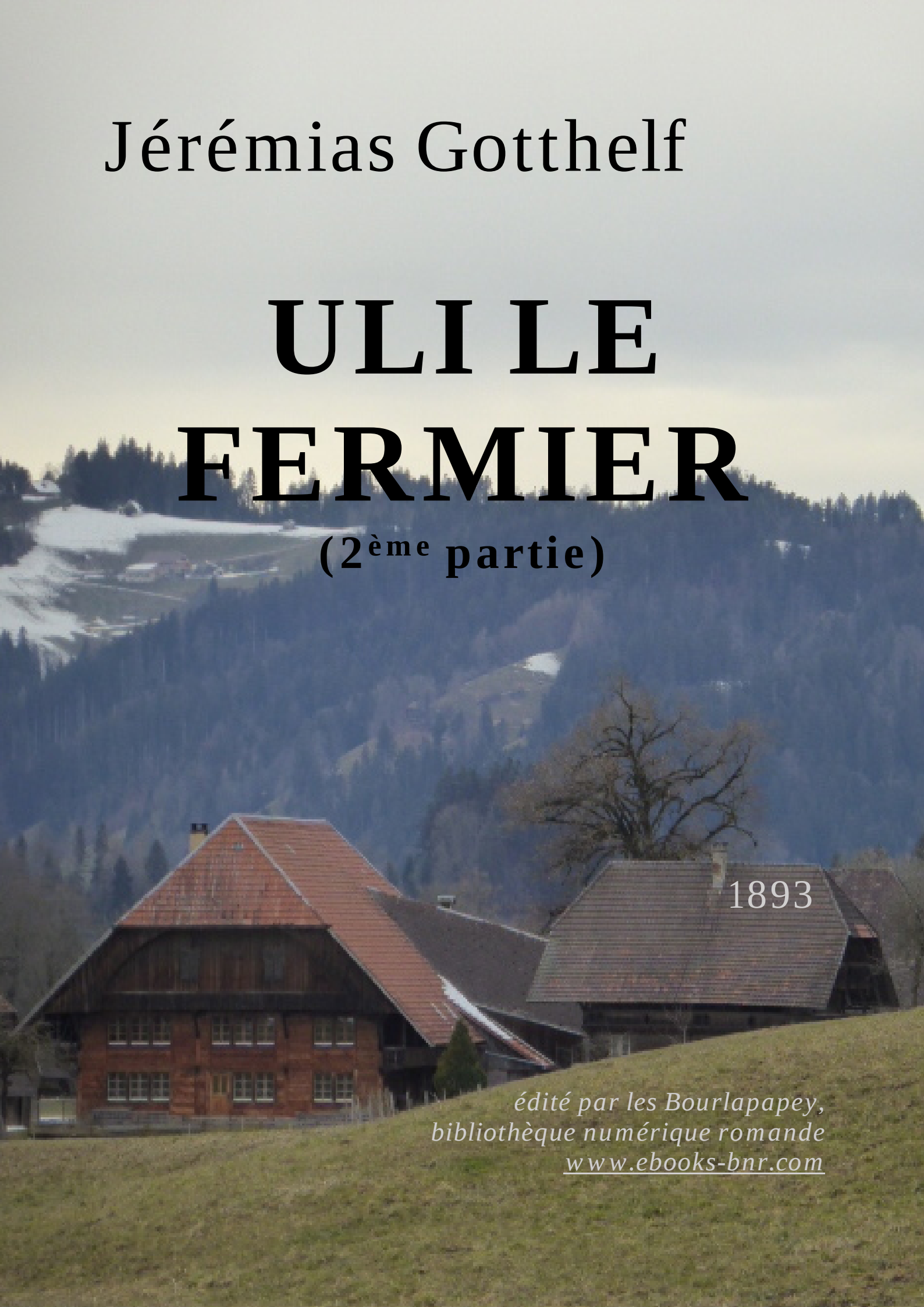


The background of the entire page is a photograph of a Swiss village. In the foreground, there are several traditional wooden houses with steep, tiled roofs. The houses are built on a grassy hillside. In the background, a large, forested mountain rises, with patches of snow visible on its slopes. The sky is a pale, hazy blue.

Jérémias Gotthelf

**ULI LE
FERMIER**
(2^{ème} partie)

1893

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE XV <i>Combien on peut perdre et gagner en un jour.</i>	4
CHAPITRE XVI <i>Angoisses de toutes sortes.</i>	24
CHAPITRE XVII <i>Après l'angoisse, la mort.</i>	40
CHAPITRE XVIII <i>Un jugement et deux sentences.</i>	55
CHAPITRE XIX <i>Un autre jugement et une seule sentence.</i> ..	68
CHAPITRE XX <i>Conséquences d'un jugement.</i>	84
CHAPITRE XXI <i>Comment Uli règle ses comptes avec les hommes et cherche Dieu.</i>	96
CHAPITRE XXII <i>Il arrive une aventure à Uli.</i>	109
CHAPITRE XXIII <i>On moissonne ce que l'on a semé ; Uli en fait l'expérience.</i>	122
CHAPITRE XXIV <i>Comment Dieu et les bonnes gens tirent Uli et Fréneli d'embarras.</i>	138
CHAPITRE XXV <i>Comment l'écheveau se débrouille.</i>	147
CHAPITRE XXVI <i>Le nouveau paysan fait son apparition à la Glungge.</i>	156
CHAPITRE XXVII <i>Un troisième voyage chez le Bodenbauer.</i>	167
CHAPITRE XXVIII <i>Comment les hommes qui s'améliorent réussissent finalement ici-bas.</i>	173

Ce livre numérique.....	182
-------------------------	-----

CHAPITRE XV

Combien on peut perdre et gagner en un jour.



Le dimanche où Fréneli devait être marraine, il y eut une petite dispute de famille. Uli dit à sa femme :

— Prends la voiture, c'est loin, et les chevaux n'ont rien fait.

— Non, répondit-elle, je ne veux pas faire la dame ; ça ne nous convient pas.

— Tu es donc toujours fâchée ? Ce serait absurde.

— Non, je ne suis ni fâchée ni absurde, mais là où tu as raison, je le reconnais volontiers. Je ne veux pas sortir de ma condition et je n'oublierai jamais que nous n'avons rien et que nous ne sommes que des travailleurs. Nous avons bien des chevaux à l'écurie, mais ce ne sont pas les nôtres ; il y a là un gros train de paysan, mais nous n'en sommes pas les propriétaires, et je ne veux pas avoir l'air de l'être.

Quoi qu'il pût dire, elle ne voulut pas en démarrer.

Le matin, comme elle s'était en toute hâte préparée à partir et donnait des ordres à droite et à gauche pour la journée, Uli voulut encore la chapitrer. Elle était fort simplement mise, n'avait pas même mis sa robe de noces pour faire de l'effet, ni chaînette d'argent, ni soie, ni autres atours.

— Quand veux-tu donc t'en servir ? demanda Uli. Ce serait une occasion. Ces habits se gâteront si tu ne les mets pas.

— Ne t'en mets pas en peine, répondit Fréneli. Laisse-moi faire. Si nous sommes un jour paysan et paysanne, tu seras tout émerveillé de ma toilette. Jusque là, j'aime mieux que les gens disent : « Elle vient bien modestement ; ils ne peuvent sans doute faire plus, » que de ce qu'ils fassent cette réflexion : « Elle peut bien ! comme si on ne savait pas qui elle est ! Elle en verra encore d'autres ! » Mais adieu ! il faut me hâter, sans quoi j'arriverai trop tard.

En suivant des yeux sa petite femme, Uli était obligé de s'avouer que, malgré ses simples vêtements, il n'y avait guère dans tout le canton de Berne de plus gentille paysanne que celle qui quittait son toit.

C'était la première fois depuis son mariage que Fréneli s'éloignait de la maison à une distance de plus de trois lieues. Il faisait une matinée de printemps claire, mais froide ; une forte gelée blanchissait la campagne ; la neige couvrait encore les hauteurs. Quelques grosses étoiles brillaient au firmament ; le

jour naissant avait déjà fait disparaître les autres, du moins pour les yeux de Fréneli. Ailleurs, à quelques centaines de lieues seulement, d'autres yeux les voyaient encore, et le regard de Dieu les embrassait toutes. Il en est ainsi des étoiles et des yeux qui les contemplent, et aussi des hommes qu'on appelle des astres en langage figuré. Vingt lieues plus loin, ce ne sont plus que des lanternes d'écurie, dix lieues plus loin encore, de méchants lampions ou d'imperceptibles chandelles.

Rien ne fait autant de bien que de sortir un peu du train-train de tous les jours. Les sens sont plus aiguisés ; on dirait que l'on gravit une hauteur d'où l'on domine la forêt que tout à l'heure on ne distinguait pas, tant on était perdu dans le fouillis des arbres. C'est bien ce qu'éprouvait Fréneli. Toute sa position présente se déroulait devant elle comme une carte géographique. Elle remarquait les points lumineux, les rochers abrupts, les passages dangereux ; elle voyait comment avec le secours de Dieu elle n'avait rien à appréhender, si elle savait être prévoyante, réaliser une sage économie au bon endroit, et ne pas accorder follement sa confiance à des gens non éprouvés. Quand même la dernière année n'avait pas été précisément bonne, ils avaient cependant progressé. Seulement ils n'avaient pas leur argent sous la main, et cela la faisait soupirer.

— Si seulement nous l'avions ! se disait-elle. À quoi sert de livrer beaucoup, si rien ne rentre ! Promettre, il n'en coûte rien, mais payer, c'est l'essentiel.

En revanche, elle se complaisait à repasser dans son esprit les acquisitions qu'elle avait faites pour le ménage et les provisions qu'elle avait mises en réserve, bien plus qu'Uli ne s'en doutait.

S'il le fallait, pensait-elle, on pourrait bien réaliser une couple de cent florins en vendant ce dont on pouvait se passer.

Puis elle songeait avec satisfaction à ses petits enfants — elle en avait trois maintenant — qui s'épanouissaient joyeux,

comme trois roses au jardin ; elle s'énumérait à elle-même les petits services que sa gentille Fréneli lui rendait déjà dans la maison ; elle se réjouissait de les voir s'augmenter de jour en jour et pensait au moment où la fillette serait son bras droit. Si seulement il n'y avait pas ces vilains passages avec leurs gorges et leurs défilés ! Fréneli n'aurait eu aucun souci de les traverser si elle avait eu le fouet en main et si elle avait tenu les rênes, et elle se demandait comment elle devait s'y prendre pour se faire écouter d'Uli, pour l'empêcher de se laisser entortiller par de faux amis ou prendre dans les filets de l'avarice. Elle en était si préoccupée qu'elle se trouva sans s'en douter, pour ainsi dire, à la porte de la maisonnette où était son filleul.

L'intérieur était misérable ; le mobilier avait, comme les habitants, un air mélancolique. Fréneli n'aurait pas reconnu son ancienne compagne de jeux et eut peine à se persuader que ce fût bien elle. La jeune fille rieuse s'était transformée en une vieille femme. Sa peau si brillante était devenue jaune ; ses gestes, sa démarche, tout, jusqu'à sa façon de parler, disait l'affaissement. Les enfants ressemblaient à des pruneaux que le gel aurait surpris ; le café était si clair, le lait si bleu que leur mélange faisait penser à un ciel azuré voilé d'un léger brouillard. La table vacillait, la cafetière fendue faisait pitié à voir ; les tasses étaient assorties à la diable ; les soucoupes venaient d'où elles pouvaient, comme les parrains et marraines, qui se composaient d'un bêta de fils de paysan, d'une vieille femme grisonnante et de Fréneli.

La pauvreté du logis ne se révéla complètement que lorsqu'il s'agit de parer l'enfant pour la cérémonie. Ordinairement les parents font tout ce qu'ils peuvent pour habiller gentiment ce candidat au baptême ; c'est en quelque sorte un gage qu'ils donnent de leur intention non pas seulement de lui faire une toilette extérieure pour le conduire dans le temple du Seigneur, mais de le préparer désormais à être par sa pureté intérieure un temple où Dieu pourra habiter. Ici il n'y avait que des langes mal blanchis, un bonnet incomplet, une couverture pitoyable-

ment mince, un méchant drap usé. Le pauvre enfant devait s'accoutumer de bonne heure à sentir sur sa peau les rafales de la vie. La vieille marraine ne pouvait prendre son parti de devoir aller à l'Église avec un enfant si misérablement accoutré. Si elle avait su, disait-elle, elle aurait envoyé sa servante.

La pauvre petite femme, les larmes aux yeux, s'excusa du mieux qu'elle put. Elle aurait bien voulu faire les choses autrement, en empruntant ce qui lui manquait, mais, étrangère dans l'endroit, elle s'était dit qu'on n'avait pas à se gêner du bon Dieu et qu'il valait mieux ne pas avoir affaire aux gens.

— Oui ! ripostait la vieille aux cheveux gris, mais vous auriez pu prévenir les parrains et marraines qui y auraient pourvu.

Fréneli, très marrie de cette observation déplacée, intervint :

— Je porterai l'enfant, dit-elle ; je n'en ai pas honte le moins du monde. Peut-être bien que celui que Jésus plaçait au milieu de ses disciples en leur disant : « Si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux, » n'était pas mieux habillé que celui-ci. Et n'avons-nous pas son exemple, à lui qui n'avait pas même une couverture, mais de simples langes pour l'envelopper, et qui pourtant est devenu le salut de tous les pauvres pécheurs ?

— Tu es une mômière, à ce qu'il paraît, ricana la vieille.

— Pas que je sache, répondit Fréneli, mais il me semble qu'il faut savoir s'accommoder aux circonstances, s'attacher à l'essentiel et ne pas s'achopper aux choses secondaires, et cela d'autant plus qu'on est plus âgé.

— Ah ! ah ! reprit la vieille, il paraît que ça t'a piquée. Oui ! il y a des gens qui se figurent qu'ils ont avalé la sagesse avec leur première cuillerée de bouillie, et qui ne voient pas la crotte qui est sur leur nez.

On partit ; tout le long du chemin, Fréneli songea combien ce pauvre petit avait besoin de la bénédiction de Dieu, tandis que l'autre marraine faisait chemin et manières pour que les gens ne se doutassent pas qu'elle avait rien à faire avec l'enfant. Elle ne se rendait pas compte que tout son manège ne servirait pas à grand'chose quand il faudrait qu'elle prît place dans l'église devant tout le monde à côté de son filleul.

Le repas de baptême avait été préparé dans l'auberge. La mère était restée à la maison, où l'on rapporta l'enfant. Fréneli se morfondait d'ennui en attendant qu'on servît. Elle était avec sa commère sur un pied d'hostilité ; avec les autres il n'y avait pas grand'chose à dire. L'hôtesse n'était pas communicative et l'aubergiste trafiquait de vaches avec des Juifs. Il était de ces gens qui ne connaissent ni dimanche, ni sabbat et qui vendraient leur âme, s'ils pouvaient l'attacher à une corde et l'emmener à la foire. C'est sans doute à cause des aubergistes de cette trempe que le bon Dieu a fait l'âme invisible, ou n'a pas créé de cordes avec lesquelles on puisse la lier.

Le petit paysan était un hâbleur de village. Il fallait entendre les hauts faits qu'il avait accomplis, mais tous étaient plus ou moins entachés de malpropretés, ou avaient eu une vilaine issue. Fréneli en prit un profond dégoût. Aussi, dès qu'on eut bu et mangé ce qui était indispensable, elle s'éclipsa. Elle chargea l'hôtesse de l'excuser, emporta avec elle de la viande et du pain, qu'elle paya naturellement, et alla rejoindre la pauvre femme abandonnée.

Celle-ci fut presque effrayée de la voir revenir si vite, car il est rare qu'une marraine se lève si tôt de table à un repas de baptême. Cependant cette crainte s'évanouit devant la joie de revoir son ancienne compagne de jeux. Son cœur s'ouvrit ; elle raconta à Fréneli son histoire. Elle ne différait guère de celle de milliers d'autres : la pauvre femme s'était liée à la légère avec un pauvre petit valet du voisinage ; elle avait été obligée de se marier : ils n'avaient pas d'économies ; les enfants étaient venus

coup sur coup ; elle ne pouvait rien gagner ; lui était de ces domestiques tout ordinaires, qui ne reçoivent jamais un gros salaire ; il était assidu à l'ouvrage, mais comme il n'était habile à aucune besogne, il ne pouvait qu'aller en journée ou servir de domestique supplémentaire. Il était de ceux qui prennent le temps comme il vient, sans s'efforcer d'améliorer leur position en se donnant beaucoup de peine et en se perfectionnant.

La pauvre femme raconta à Fréneli comme ils avaient de peine à s'en tirer, quel souci et quelle angoisse c'était pour eux qu'une paire de souliers à faire raccommoder, et quelle joie qu'un morceau de pain ou quelque vieille harde sur lesquels on ne comptait pas ! Fréneli connaissait en gros ce genre de ménages, mais jamais elle n'avait été initiée à tous ces détails ; jamais elle n'avait eu ainsi sous les yeux le spectacle de cette misère quotidienne. Elle fut prise d'une compassion indicible pour cette pauvre femme ; elle sentit qu'elle ne pourrait supporter elle-même cette condition où l'on n'a pas assez pour vivre et trop pour mourir et aucune perspective d'un meilleur avenir, où tout ce que l'on ose espérer, c'est d'avoir à soi pas même une chèvre, mais au plus une poule. Elle se serait trouvée indiciblement malheureuse dans un tel dénuement et frémissait à la pensée que pareille chose pourrait lui arriver. Elle ne pouvait comprendre comment la pauvre femme racontait tout cela sans gémissements et sans larmes ; elle l'écoutait expliquer avec une sorte de complaisance comment elle s'arrangeait de sa pauvreté. Elle ne réfléchissait pas que l'homme s'accoutume peu à peu à tout, même à se mouvoir dans le plus étroit espace et à voir son activité resserrée dans les plus strictes limites. Elle lui donna ce qu'elle avait dans sa bourse, et promit de revenir voir l'enfant. Les larmes coulaient sur les joues de la pauvre, et longtemps elle resta là devant Fréneli sans pouvoir parler :

— Tu es pourtant toujours la même, dit-elle enfin, la bonne, l'excellente Fréneli ; tu m'apportes pour le petit bien plus que je n'ose accepter, tu viens de l'auberge te confiner dans

ma pauvreté, tu écoutes mon bavardage et tu me donnes encore plus que je n'oserais te demander.

Comme Fréneli insistait pour qu'elle acceptât, l'assurant qu'elle le faisait de bon cœur et que cela ne la gênait en rien, la pauvre femme lui dit :

— Eh bien ! soit ! j'accepte, et je prierai Dieu pour toi tous les jours ; je ne puis te le rendre autrement. Tu ne sais pas de quelle détresse tu me sauves et je ne puis dire combien tu me rends heureuse. Voilà que je puis maintenant payer trois batz ici, sept batz là, que j'ai empruntés à l'insu de mon mari et qui m'ont déjà coûté bien des nuits d'insomnie. Ce n'est pas pour moi que je les ai employés, mais pour le médecin ; mon mari pensait que cela n'était pas nécessaire, que le petit irait mieux, si c'était la volonté de Dieu. J'ai dû mettre en gage mon corsage des dimanches, je pourrai le retirer et peut-être m'accorder une fois une paire de souliers. Non, ma bonne Fréneli, tu ne sais pas le bien que tu me fais ; tu es pour moi vraiment un ange du ciel. Que le Seigneur te le rende, à toi et à tes enfants ! Dieu soit loué ! je pourrai dormir à présent, et, s'il nous accorde la santé, cela ira mieux, je n'en doute pas.

Fréneli n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi heureux, à peine Uli quand enfin elle lui avait dit : oui. C'est à grand'peine aussi qu'elle se sépara de la pauvre petite femme ; mais enfin il le fallait.

Lorsque Fréneli se retrouva seule sur la route, un flot de pensées envahit son âme. Le bonheur de cette pauvre femme était toujours devant ses yeux. C'est pourtant une chose grande et belle que de pouvoir être heureux à si peu de frais ; c'est une grande compensation aux misères de tous les jours. Ce bonheur-là est inconnu de ceux qu'on nomme ordinairement les heureux de ce monde, et qui sont en apparence au comble de leurs désirs ; leur bonheur à eux leur devient un tel fardeau, un tel ennui que l'on a déjà souvent vu des Anglais ou d'autres toqués en être si désespérément las qu'ils s'en brûlent la cervelle.

Elle ruminait dans son esprit tout ce qu'elle pourrait bien encore avoir à donner à cette pauvre femme, et elle était tout étonnée de découvrir tant de vieux souliers, de bas et d'autres richesses qu'elle ne pouvait plus employer et qui seraient autant de trésors dans ce misérable intérieur. Elle se demandait si elle ne pourrait attirer ces pauvres gens dans son voisinage et leur aider à se faire une meilleure position ; elle en serait largement récompensée par une brave créature à laquelle elle pourrait se fier, qu'elle pourrait employer dans la maison pour des choses qu'on n'aime pas à confier à tout le monde, et de qui elle serait sûre qu'elle ne se liguerait pas avec d'autres contre elle.

Puis elle réfléchissait à la différence de position entre elle et cette amie qui, dix ans auparavant, était assise sur le même banc qu'elle et avait le même droit au bonheur dans ce monde. Que de fois elle s'était plainte à Dieu et à la cousine ! que de fois, l'âme oppressée, inquiète de l'avenir, assaillie par les soucis de toute nature, elle s'était dit que l'avenir était une sombre nuée toute grosse d'orages ! Combien elle avait été coupable ! Elle avait regardé à ceux qui étaient au-dessus d'elle, et non point aux millions de créatures qui sont aux degrés inférieurs de l'échelle sociale. Elle n'avait même pas songé à faire la comparaison entre sa position et la leur ; elle s'était contentée de soupirer amèrement sous son fardeau, sans se dire qu'il est aussi nécessaire à l'homme sur la terre que la pesanteur de l'air.

— Voilà ce qui arrive, se disait-elle avec reproche, quand on ne sort pas de chez soi, qu'on ne voit que ses propres affaires ; on devient impatient, ingrat ; on ne sait plus ce que les autres hommes ont à supporter, on ne voit plus que les défauts de ceux avec lesquels on vit, et l'on se figure encore qu'ils ne veulent pas s'en défaire par pure méchanceté, et qu'ils prennent plaisir à vous tourmenter. Mais dès qu'on regarde autour de soi, on s'aperçoit que le vieil homme est le même partout, et qu'il est d'autant moins gênant qu'on le supporte avec plus de patience et que l'on s'applique avec plus de douceur à former l'homme nouveau.

Fréneli frissonnait rien qu'à la pensée d'être seulement une semaine à la place de son amie et d'avoir son mari au lieu du sien. Uli était pourtant un autre personnage, et quand même il semblait parfois à Fréneli qu'il pourrait se mieux tenir, c'était un homme après tout, et non pas un niais et une ganache. Ce n'est que lorsqu'on examine de ses propres yeux ce qui se passe chez les autres, que l'on comprend combien on est privilégié, combien Dieu est bon, et combien on pêche gravement en se montrant mécontent de son sort. On soupire alors après son cher chez soi et l'on se sent heureux d'y retrouver toutes choses telles qu'on les avait laissées le cœur plein de mécontentement.

Plus Fréneli retournait ces pensées dans son esprit, plus elle hâtait le pas ; on aurait dit qu'elle craignait qu'on lui eût volé son intérieur en son absence, ou qu'elle appréhendait de ne plus trouver à la place qu'un désert, sa maison brûlée, ses enfants morts, son Uli parti. Mais il lui arrivait comme à beaucoup de femmes qui ne quittent guère leur logis : ses souliers commençaient à la tourmenter. On s'acquitte des soins du ménage en sabots, ou en grosses chaussures commodes ; on ne met que rarement ses élégants souliers de cuir ; ils se dessèchent, se racornissent, et quand, par rare occasion, il faut faire une course un peu longue, les pieds devenus sensibles s'accommodent mal des chaussures étroites et durcies. Il y a bien des choses désagréables dans ce monde, mais la pire de toutes, c'est le désaccord entre un pied tendre et un soulier dur, l'un trop large, l'autre trop juste. On s'en aperçoit surtout quand il faut faire une marche de plusieurs lieues. Il y a des gens qui n'y comprennent rien. C'est le cas des cuisinières et même des femmes de chambre, mais encore plus des filles d'écurie et d'autres servantes en sous-ordre. Quand le cordonnier vient leur prendre mesure, elles ont soin de rentrer leurs orteils et recommandent qu'on leur fasse des chaussures toutes petites, des souliers du dimanche, apparemment des instruments de torture pour les obliger à soupirer et à geindre. Il arrive alors ce qui se produit chaque fois qu'on se met dans une situation contre nature. Tant qu'on a ces ceps aux pieds, on est d'une humeur insupportable,

on est affreusement malheureux, on crie miséricorde, et quand on a assez crié, voilà que la chaussure éclate.

Fréneli cheminait péniblement, comme si elle avait eu des pois dans ses souliers. C'est ainsi qu'on allait autrefois en pèlerinage aux lieux saints, à Jérusalem, à Notre Dame de Lorette, à Einsiedeln, et même à reculons à Rome. Aujourd'hui les jeunes filles vont ainsi péleriner aux lieux où l'on danse ; elles endurent de grandes tortures ; on les rencontre souvent pieds nus dans des endroits où elles pensent que personne ne les verra ; ou bien elles s'en vont de l'auberge à reculons, en agaçant les garçons par devant, jusqu'à ce que... paf ! elles s'étaient dans un vilain trou.

Fréneli marchait sur de bons chemins, mais il y faut souvent souffrir autant et plus que sur les mauvais, et encore sans se fâcher. Fâchée, non, elle ne l'était pas, mais elle soupirait par moments, elle s'interrompait dans ses réflexions, et finalement souhaitait, un peu plus qu'elle ne l'aurait voulu, d'être à la maison. Elle avait honte de sa démarche de boiteuse, levait le nez aussi peu que possible, dans l'espoir que, si elle ne faisait pas attention à ceux qu'elle rencontrait, ils ne la remarqueraient pas non plus, ce qui assurément est un raisonnement fort peu logique.

Tout à coup, un petit char s'arrêta près d'elle, une voix en descendit :

— Jusqu'où allez-vous encore aujourd'hui ?

Fréneli tressaillit, leva les yeux... C'était Uli ! Il riait de tout son cœur de la peine qu'elle se donnait pour n'avoir pas l'air de savoir qui passait à côté d'elle ; quant à elle, c'était une surprise on ne peut plus agréable, à cause de ses pieds d'abord, puis à cause du plaisir de revoir Uli. Il faut avoir eu les pieds emprisonnés dans des souliers trop étroits, avec deux grandes lieues de chemin à faire encore, pour savoir comme le regard s'éclaire quand on entend une voix descendre d'une voiture pour vous

inviter à y monter. C'est à peu près comme si une voix vous arrivait du ciel. Et quand cette voix est celle d'un cher mari, qui est venu à la rencontre de sa femme, inopinément et par pure affection, oh ! alors il n'y a pas de mots pour exprimer la joie qui remplit le cœur de la femme ainsi interpellée.

Fréneli ne pouvait remercier assez Uli d'avoir ainsi abrégé son supplice. Uli, de son côté, s'excusa de n'avoir pu venir plus loin : d'abord il avait été retenu, puis il n'avait pas pensé que Fréneli reprendrait si tôt le chemin de la maison, attendu que souvent une marraine ne songe à rentrer que lorsqu'il est trop tard.

Fréneli raconta comment les choses s'étaient passées, comment elle avait quitté la société avant le rôti, et comment elle avait employé le reste de l'après-midi. Elle ne pouvait dire assez combien elle s'était réconciliée avec son sort, répéter assez à Uli combien ils avaient toutes raisons de rendre grâce à Dieu de ses bontés envers eux. S'ils savaient seulement modérer leurs désirs, ils auraient toujours plus qu'assez ; ils n'avaient pas à se soucier tellement de leur pain quotidien, et ils auraient toujours de quoi aider ceux qui se trouveraient dans le besoin.

Uli n'avait pas vu lui-même la misère dont elle lui parlait ; il n'avait d'ailleurs, pas le don de s'identifier avec la position d'autrui ; il prenait par conséquent la chose moins à cœur et battait un peu la controverse ; on aurait presque dit, à l'entendre, un vieux paysan aristocrate ou un seigneur de village, et pourtant il était à tous égards du nombre de ceux dont il parlait si dédaigneusement.

— Il ne faut pas, disait-il, prendre les choses si sérieusement ; ça ne leur semble pas si dur qu'à d'autres gens ; ils y sont accoutumés et ne connaissent rien de mieux. S'ils ne gagnent pas grand'chose, ils y suppléent en mendiant et en volant, et plus ils ont d'enfants, plus ça leur vaut ; c'est comme les ruches : plus les essaims sont gros, plus il y a de miel. D'ailleurs il faut bien se garder de croire tout ce qu'ils disent ; il y en a d'abord la

moitié à retrancher. Mendier ! c'est leur métier ! plus ils savent le faire de façon à vous apitoyer, plus ça leur rapporte ; plus ils voient qu'on les écoute et qu'on les croit, plus ils vous mentent effrontément. Il y en a qui nous tireraient non seulement l'argent de la poche, mais les yeux de la tête. Sans doute que cette créature, pour laquelle tu as dépensé tant de commisération, est de cet acabit. Et puis, il ne faut pas oublier que nous avons bien des peines et des soucis que ces gens ne connaissent pas. Dès qu'ils ont mangé, bonsoir, ils vont se coucher ; quand le moment vient de manger de nouveau, les voilà debout, comptant qu'ils auront toujours quelque chose à se mettre sous la dent. Nous autres nous avons continuellement à nous soucier de tout ; il s'agit de savoir comment nous paierons notre terme, comment nous ferons aller le ménage, comment nous réglerons de gros gages ! et si nous ne donnons pas à chacun ce à quoi il croit avoir droit, on nous traite de vilains chiens ! Et puis, quand on a fait face à tout et qu'on croit en avoir fini, voilà qu'il vous arrive encore une histoire inattendue, à vous faire sauter en l'air !

— Mon Dieu, s'écria Fréneli épouvantée, est-il arrivé quelque chose à l'un des enfants ?

— Non pas, dit Uli, ils sont tous en bonne santé, seulement ils ont terriblement pleuré après toi (une drôle de façon de tranquilliser la mère) ; mais il en est venu un à qui j'ai dernièrement vendu une vache ; il fait le mauvais, il me menace, si je ne la reprends pas, d'un procès, avec tous les frais, et le diable sait quoi encore. Je l'ai flanqué à la porte, mais l'affaire n'est pas claire. S'il va trouver un procureur, j'ai toute une histoire à mes trousses, et j'ai beau avoir le droit pour moi, on sait comment ça va quand ces gredins viennent fourrer leur nez dans les affaires.

— De quoi se plaint-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fréneli.

Uli raconta l'histoire, autant du moins, disait-il, qu'il avait pu comprendre quelque chose aux récriminations de son

homme. Lui-même n'apportait pas grand éclaircissement dans la question, car il s'agissait d'une de ces nombreuses transactions qui, au point de vue moral et chrétien, sont louches ; la contestation porte uniquement sur un point de droit formel qui peut en Suisse être embrouillé de toutes façons, attendu que, grâce aux frontières cantonales, on peut disputer longtemps, suivant que le marché a été conclu conformément aux lois d'un canton ou que le cas doit être tranché suivant les lois d'un autre.

Fréneli comprit bien vite la question et dit :

— Mais Uli ! comment peux-tu faire de pareilles affaires ? Je t'ai déjà souvent représenté que tu devais être loyal, et ne pas mettre dedans, je n'ose pas dire tromper, quoi que ce soit, même celui qui t'est le plus étranger. Cela n'apporte point de bénédiction, on se fait une mauvaise réputation, et pour ce que cela rapporte, c'est autant que rien.

— Oh ! répliqua Uli, cela me faisait une différence d'au moins dix écus, et dix écus ne sont pas à dédaigner, surtout quand on en a besoin autant que moi. Dix écus, on ne les trouve pas sur le pavé !

— Mais, Uli, qu'est-ce que dix écus, si partout on te crie après parce que tu as trompé quelqu'un.

— Hé ! reprit-il, chacun fait ce qu'il peut. Pourquoi a-t-il été assez niais pour me croire ? Je ne suis ni le premier, ni le dernier qui cherche à gagner le plus qu'il pourra ; il n'y a pas d'homme raisonnable qui y trouvera à redire. Ce qui serait le plus sage, ce serait de ne pas dire un mot de ces choses-là aux femmes ; elles n'y comprennent rien, mais elles croient s'y entendre, et d'ordinaire elles tiennent le parti de tout le monde avant celui de leur mari.

— Ne parle donc pas ainsi, reprit Fréneli, j'ai déjà assez de chagrin sans cela et je ne le mérite certainement pas. Pour qui voudrais-je tenir, plutôt que pour toi ? Quel autre ai-je au

monde que toi ? Si tout va bien pour toi, tout ira bien pour moi aussi : si, au contraire, cela va mal pour toi, qui en pâtira la toute première, si ce n'est moi ?

Eh bien ! mon cher Uli, sois persuadé que je tiendrai toujours pour toi, dans la peine comme dans la joie, dans les bons comme dans les mauvais jours, ainsi que je te l'ai promis, mais je chercherai également à écarter ce qui pourrait te nuire, à veiller à ton bien. Et si mes yeux voient autrement que les tiens, ne le prends pas en mauvaise part. Quatre yeux voient mieux que deux, dit le proverbe, et c'est pourquoi le bon Dieu a institué le mariage.

— Oh ! répondit Uli, il n'est pas probable que ce soit pour cela. Je sais bien que tu as bonne intention, mais avoir bonne intention et comprendre les choses, c'est deux. Et puis les femmes ça aime à gouverner, elles veulent toutes se donner les airs de tenir mieux que leur mari à l'honneur du ménage et leur plus grand art c'est d'être les maîtresses et de tout faire passer par où elles veulent, tout en ayant devant les gens les apparences de la débonnairité et de l'humilité.

— Ne te fâche pas ! reprit Fréneli, ne me fais pas porter la peine de ta mauvaise humeur. Quant à comprendre les choses, notre Seigneur l'a déjà dit, ce sont souvent les simples qui en montrent aux sages de ce monde. Une bécasse de femme voit souvent mieux ce qui est droit et loyal qu'un dévoreur de bouquins de droit avec toute sa science.

— Oui ! répliqua Uli, il peut arriver par exception qu'une femme soit encore plus rusée que le plus fin des procureurs, mais tu ne vas pas te donner pour telle.

— Non pas, répondit Fréneli, mais cela me fait de la peine de voir que tu ne veux pas me comprendre. Je ne veux plus rien dire que ceci : « Ne t'engage pas dans un procès, c'est le pire des pièges du diable ! »

— Et moi j'aimerais mieux que tu ne me fasses pas des sermons, sans quoi, bonsoir ! et laisse-moi la paix pour t'occuper de ton ménage. Ouais ! il faut donner un picotin au cheval, pendant ce temps nous prendrons une bouteille. Ça te fera du bien, puisque tu as quitté si vite le repas.

— Comme tu voudras, répondit Fréneli pour ne pas relever ses derniers mots. Elle avait hâte de revoir ses enfants ; il y avait douze heures qu'elle les avait quittés, et cela ne lui était encore jamais arrivé.

C'était ce qu'on appelle un dimanche de danse, c'est-à-dire un dimanche où l'on danse de par l'autorité. Il y a en effet dans le canton de Berne une loi qui fixe six dimanches de l'année auxquels il est permis de danser partout. La jeunesse interprète cette loi dans le sens d'une obligation. C'est là une interprétation que connaissent pas mal d'aubergistes et de pères de famille.

L'auberge était bondée. On y piétinait, on y trépignait, comme s'il y eût là un moulin à treuil pour plusieurs centaines de personnes. C'était l'auberge de l'ami d'Uli. Cette circonstance fut encore plus désagréable à Fréneli que le tapage qui menaçait à chaque instant de faire écrouler la maison. Ils purent à peine se frayer un passage. Cependant, dès que l'aubergiste les aperçut, il leur fit un large chemin à l'aide de ses épaules de géant, et les aida à prendre une bonne place.

Il y avait longtemps que Fréneli n'avait été dans une auberge un pareil jour de dimanche. Aussi ses deux yeux se promenèrent-ils avec d'autant plus d'étonnement sur cette foule. Il lui sembla d'abord ou qu'elle-même avait perdu la tête ou qu'elle était tombée dans une maison de fous. Il y avait là des valets de rien du tout, des servantes encore moindres, des apprentis, de soi-disant fils de paysans, dont les pères avaient plus de dettes que leur domaine ne valait, et qui depuis des années ne comptaient plus les intérêts qu'ils ne payaient pas, des mendiants même qu'elle avait eus devant sa porte ; et tout ce monde

fourmillait étincelant, gonflé d'orgueil, d'impudence, d'appétits brutaux, gorgé de nourriture et de vin à en sauter.

C'étaient de tout autres gens que ceux qu'elle avait vus dans la semaine ; on eût dit qu'un seul de ces types remplissait toute la chambre. Elle se blottit de son mieux dans un coin. Mais ils trépignaient et sacraient tellement dans toute la maison, qu'elle craignait à chaque instant d'être écrasée, aplatie, d'être emportée dans quelque issue souterraine par le courant d'air produit par ces gueules béantes, ces larynx ouverts démesurément. Lorsqu'elle se fut un peu remise, elle évoqua dans son esprit le tableau qu'elle avait eu ce jour-même sous les yeux, et il lui sembla qu'elle avait le mot de l'énigme. Tout cela l'absorba si bien, qu'elle ne remarqua pas Uli s'engageant dans une conversation avec l'aubergiste auquel il expliquait l'affaire de la vache, et qui, malgré la presse de ses clients, avait trouvé le temps de s'asseoir à côté de lui. Elle ne se réveilla de cette espèce de rêve que lorsqu'elle entendit l'aubergiste dire de sa puissante voix :

— Sois seulement tranquille, laisse-le se démener, montre-lui que tu es le plus fort. Tu ne peux rien y perdre, tu as le droit pour toi. Eh ! si cela n'était pas permis, qui donc voudrait faire du commerce ? Ce serait du propre.

Fréneli eut un saisissement, elle aurait voulu pour tout au monde qu'ils ne fussent pas entrés.

— J'ai toujours entendu, dit-elle, qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. Il me semble que si tu voulais le bien d'Uli, tu lui dirais : Arrangez-vous, que tu y perdes peu ou beaucoup ; cela vaut toujours mieux qu'un procès.

— Tu n'y comprends rien, répliqua l'aubergiste. Ce sont les affaires des hommes ; vous n'avez rien à y voir ; le mieux est de ne pas vous en parler. Engraisser des porcs, faire la cuisine, boire du café, avoir un enfant toutes les années, voilà votre affaire ; après cela, bonsoir !

Fréneli se sentit piquée au vif.

— Je pense, reprit-elle, que quand on s'aide à gagner l'argent, on a son mot à dire sur l'emploi qu'on en fait. Il y aurait moins de va-nu-pieds dans le monde, si on écoutait sa femme à propos. Je ne fais pas grand cas des hommes qui n'osent pas tout dire à leurs femmes : ordinairement il y a là quelque chose de louche, quelque chose qu'on ferait mieux de ne pas faire.

— C'est-il du carreau ou de l'atout ce que tu nous sers-là ? demanda l'aubergiste.

— Prends-le comme tu voudras, riposta Fréneli. Tout ce que je puis et dire, c'est que c'est sérieux.

— Tu as une crâne femme, Uli, reprit l'aubergiste, seulement elle serait trop méchante pour moi ; ne la laisse pas commander, sans quoi l'église ne serait plus au milieu du village. Un peu de méchanceté, passe encore ; c'est absolument comme les chiens de garde, s'ils ne savent pas aboyer et mordre au besoin ; mais ceux qu'il faut aboyer et attraper aux mollets, ce sont les mendiants et les étrangers et non pas le maître ; avec lui il faut remuer la queue et se coucher.

En ce moment on appela l'aubergiste, sans quoi il aurait pu apprendre à ses dépens que Fréneli était de la race des chiens qui savent aboyer et même mordre à l'occasion.

Au retour, Fréneli essaya encore de ramener la conversation sur la vache en question, mais Uli répondit évasivement. Enfin il dit :

— N'as-tu pas entendu l'aubergiste ? Il ne faut pas donner des explications aux femmes sur ces sortes de choses. Elles n'y comprennent rien.

— Et toi, répliqua Fréneli, qu'est-ce que tu y comprends ? Des lois et de la procédure tu sais autant que l'enfant que nous

avons baptisé aujourd'hui. C'est pourquoi il me semble que tu ne devrais pas t'embarquer dans cette affaire.

— Eh ! c'est précisément, répondit Uli avec colère, parce que toi et moi nous y comprenons autant l'un que l'autre, que je n'ai pas à te demander conseil, et que je veux m'adresser à quelqu'un qui s'y connaisse mieux que toi et moi. Là-dessus, bonsoir ! comme dit l'aubergiste.

Cette façon de clore la journée fit grande peine à Fréneli. Elle avait ce jour-là vu tant de choses, tant appris, tant réfléchi ! Elle s'était sentie comme entourée de révélations d'En-haut qui lui venaient de toutes parts ! L'arrivée d'Uli à sa rencontre avait été sur sa route comme le doux éclat de l'étoile du soir. Et pour finir, Uli lui répondait avec froideur, il se détournait d'elle, il s'en allait côtoyant un abîme où des millions d'hommes avaient déjà sombré !

Elle pleura amèrement parce qu'Uli avait perdu toute foi en elle, et l'avait ouvertement déclaré.

Elle essaya plus d'une fois encore de le mettre en garde contre les faux prophètes, car l'homme à la vache ne laissa pas du tout tomber l'affaire, comme on l'avait persuadé à Uli. Elle eut beau lui représenter qu'il n'avait rien à gagner à un procès, qu'il risquait tout au plus une légère perte à se désister, tandis qu'il éprouverait peut-être à ce jeu un dommage dix fois plus grand. Rien n'y fit.

— Tu n'y comprends rien, répétait-il. Ah ! si j'étais riche, si je pouvais faire des cadeaux, à la bonne heure ! mais il me faut regarder à un kreutzer ; personne n'y regardera pour moi.

— Mais que veux-tu faire d'un kreutzer ainsi gagné ? ne sais-tu pas qu'un kreutzer mal acquis en dévore dix autres ? Et ton adversaire est dans son droit, que tu m'en croies ou non !

— Allons donc ! quand je te dis que tu n'y entends rien. On verra bien de quel côté est le droit. C'est justement pour cela

qu'on fait un procès. Si on le savait d'avance, on n'en ferait pas. C'est comme ça ! Et tu n'as pourtant pas la prétention d'en savoir plus long que tout le monde.

Fréneli fut obligée de se ranger, mais il lui en coûta grandement.

— Soit ! se dit-elle. Uli fera comme ces enfants qui n'apprennent à avoir peur du feu que lorsqu'ils se sont brûlés. Dieu fera en sorte que le temps lui donne de l'expérience et avec l'expérience de la sagesse.

Eh bien, mon Dieu ! qu'il fasse son procès ! Pourvu qu'en fin de compte il gagne l'essentiel, tout est bien ; car que donnerait un homme en échange de son âme ?

C'est ainsi qu'elle se tranquillisait de son mieux, mais non sans peine. Pendant qu'elle se chagrinait à ce sujet, il lui survint une inquiétude qui donna une autre direction à ses pensées.

CHAPITRE XVI

Angoisses de toutes sortes.

Sur ces entrefaites la cousine tomba malade et même sérieusement. Ses pieds enflèrent, la toux la tourmentait, ses nuits étaient presque sans sommeil.

C'est le commencement d'une hydropisie, disait le médecin. Cependant, si l'on y veillait, si l'on employait les remèdes indiqués, il espérait pouvoir enrayer la maladie. La cousine hochait la tête à ces consolations. Sa mère et sa grand'mère étaient mortes de la même maladie, à peu près au même âge ; elle devait s'attendre à la même fin.

Tel était le langage qu'elle tenait à Fréneli quand celle-ci voulait la remonter.

— Ce n'est pas, disait-elle, que je craigne de mourir ; Dieu sait à combien de choses j'échapperai une fois dans la tombe ; mais que deviendront les miens ? c'est là mon grand souci. Qu'est-ce qui peut le mieux consoler des parents qui s'en vont mourir, si ce n'est la pensée qu'ils laissent leur famille pareille à un arbre dont les racines et les branches promettent la santé et un long âge, et que les enfants sont tels qu'on peut croire qu'on se trouvera un jour réunis ; mais, telles que je vois les choses, je n'ai pas d'espérance.

Et la cousine pleurait amèrement.

— Hélas ! disait-elle, je suis la cause de bien des choses ! J'ai cru qu'avec l'âge la raison viendrait à mes enfants, qu'ils comprendraient d'eux-mêmes ce qui est bien. Je n'aimais pas à contester avec Joggeli qui avait en eux une grande joie, qui leur passait tout, dans l'idée que plus tard ils s'amélioreraient. Je leur avais appris à prier, mais je ne m'inquiétais pas de savoir s'ils allaient ou non à l'Église ; je n'y pouvais guère aller moi-même, une paysanne a tant à faire ! Je pensais qu'on peut être brave et pieux sans aller à l'Église ; on a reçu une instruction religieuse ; on sait ce qu'on doit et ce qu'on ne doit pas faire. C'est ainsi que je pensais ; mais plus tard j'ai reconnu que j'avais tort ; j'ai voulu y remédier, je n'ai pas pu. J'avais beau dire ce que je pensais, on ne m'écoutait pas, ou on ne me comprenait pas. On finit par me rire au nez, parce que mes vieilles idées ne cadraient plus avec le temps présent.

Que deviendront mes enfants ? et leurs enfants ? Je suis heureuse de ne pas te voir, mais j'ai frayeur de la mort. J'aurais tant voulu faire encore quelque chose pour eux ! Pensez donc ! si, en mourant, ils reconnaissent leur misère, et en accusent leur mère ! Ou s'ils arrivent dans un lieu de tourments, et que je les voie là, et qu'ils se disent pendant toute l'éternité que j'en suis la cause, pourra-t-il y avoir un ciel pour moi ?

Et que deviendra Joggeli ? Pour bien des choses, c'est encore un enfant ! S'il vit encore quelques années, ils le ruineront de fond en comble ! Et, vous aussi, vous me faites de la peine ; car Dieu sait ce qu'ils vont persuader à Joggeli. Faites en sorte que vous puissiez toujours payer vos termes ; il faut que ton mari se débarrasse de ces deux individus qui n'ont d'argent pour payer que dans la bouche, sans quoi cela ira mal. De quelque côté que je regarde, je ne vois que tristesse et chagrin ; je suis heureuse de m'en aller, mais j'aimerais pourtant m'aider à remédier à ces maux, puisque j'en suis cause pour ma part. Hélas ! je ne puis pas dire : « Père ! tout est accompli ! » Si je n'avais pas

l'espoir que Dieu sera moins sévère que nous ne le méritons, si je ne savais que ce qui paraît impossible aux hommes lui est possible, qu'il dirige tout pour le mieux, vois-tu, je désespérerais encore à mes derniers jours. Il n'y a rien, crois-moi, de plus douloureux que de voir deux enfants livrés à la vengeance du monde, aux portes de l'enfer, sans pouvoir leur tendre la main pour les en retirer !

Fréneli cherchait à la consoler, à la remonter. Mais que cela est difficile, quand le cœur est prêt à se rompre, et qu'on est obligé de se dire que ces regrets sont fondés, et que si l'on était dans la même position, on ferait la même chose !

Qu'est-ce qui les attendait si la cousine mourait ? Auprès de qui, elle, Fréneli, irait-elle désormais chercher conseil et consolation ! Dans le sein de qui irait-elle épancher son cœur, maintenant qu'Uli, tout entier à ses idoles, n'avait plus foi en elle ?

Elle ne savait faire autre chose que pleurer avec la cousine, la supplier de prendre courage, de prolonger sa vie le plus longtemps possible, pour l'amour d'elle. Si elle descendait dans la tombe, il n'y aurait plus pour elle d'étoiles au ciel, et la misère serait à la porte. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait dû accepter d'être marraine chez une pauvre femme, et qu'elle avait été effrayée de sa pauvreté. Elle savait maintenant qu'elle devait se préparer à un sort pareil, et elle le ferait tous les jours ; car c'est là ce qui les attendait, si ce n'est pis encore.

Ainsi se lamentait Fréneli.

— Eh ! ma pauvre enfant ! reprenait la cousine, si cela pouvait me faire du bien, je me mettrais presque à rire. Vous n'avez encore aucune expérience de la vie ! Pour qui donc la vie est-elle sans inquiétude et sans embarras ? Crois-moi, vous seriez les seuls qui n'auraient pas à payer leur apprentissage de ce monde, les seuls qui ne devraient pas porter la peine de leur folie, les seuls à qui Dieu ne ferait pas comprendre qu'il ne faut pas se

reposer sur les hommes, ni sur les apparences. Quand même vous ne gagneriez rien ici, quand même vous perdriez tout, je n'ai pas crainte que vous ne vous en tiriez pas dans ce monde. Toi et Uli, vous trouverez toujours le moyen de gagner votre pain, tant que vous aurez bonne réputation, et tu y veilleras. Prépare-toi à des épreuves bien plus rudes, accepte ce qui viendra d'un cœur toujours reconnaissant, de peur qu'il ne t'arrive pire, et attends-toi toujours à des tribulations plus grandes. Fais seulement en sorte d'amener tes enfants à celui qui a dit : « Laissez venir à moi ces petits, car le Royaume des Cieux est pour eux, » surtout celle-ci, ma petite chérie ! ajoutait-elle, en serrant dans ses bras la mignonne Fréneli qui était sur ses genoux.



Cette fillette était sa joie dans ce monde, pareille à la dernière fleurette qui resterait à un vieux jardinier. L'enfant lui rendait tendresse pour tendresse, dès le matin elle venait chez elle, et le soir il fallait le plus souvent l'en emporter tout endor-

mie. Elle était la petite aide de la cousine ; elle lui apportait ce dont elle avait besoin, lui tenait compagnie, babillait avec elle tant qu'elle voulait ; la cousine lui apprenait ses lettres, avec tant de patience et de douceur que l'enfant y faisait des progrès comme une petite sorcière. Puis elle lui racontait de belles histoires, lui expliquait comment elle devait se conduire avec papa et maman. La fillette grandissait en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes ; tout le monde disait, et non sans raison, qu'elle était plus avancée que son âge, et qu'on n'en avait encore point vu comme elle. Chacun s'occupait d'elle, non pas avec pédanterie pour lui montrer ses lettres, ou lui faire quelque autre leçon d'école, mais en toute tendresse, pour lui raconter de jolies histoires, ou lui dire quelqu'un de ces mots aimables qui sont aux enfants ce qu'est la rosée aux fleurs. Bien des enfants ne se développent pas, précisément parce que cela leur manque. Sans rosée les germes les plus choisis ne poussent pas. Combien d'enfants sont plus redevables à leur grand'mère qu'aux plus savants professeurs, lesquels, le plus souvent, ne sont que de vieilles cadenettes !

Joggeli se conduisait singulièrement avec sa femme, il lui en voulait d'être malade ! Cela le mettait en colère. Le vieux drôle sentait bien ce qu'elle était pour lui, son soutien dans la vie, son bâton de vieillesse ; il se demandait ce qu'il ferait sans elle. C'était une raison de plus pour qu'elle ne dût pas être malade. Il le lui reprochait, comme aurait fait un enfant gâté. Tantôt il lui disait qu'elle se figurait être malade, tantôt elle ne se ménageait pas assez, ne prenait pas assez de médecines, n'essayait pas d'assez d'onguents. Elle avait toutes les peines du monde avec lui.

Il lui amena même une fois un médecin ; elle se demanda si c'était un musicien ambulant ou un capucin déguisé, tant il était crasseux. Cette dernière supposition lui parut la plus plausible. Cependant il lui manquait la tonsure ; en échange il avait un vieux chapeau de paille de l'année passée, et des brins de chanvre dans la chevelure ébouriffée qui encadrait sa tête mal

lavée. Joggeli l'avait entendu un jour dans une auberge raconter de son adresse merveilleuse, mais il ne savait pas que sa femme ne l'interpellait jamais qu'en lui disant : « Fichu menteur ! »

Ce personnage se vantait d'être tellement renommé que bien souvent il ne savait comment se défendre des clients ; les plus célèbres docteurs lui écrivaient du fin fond de l'Allemagne, quand ils étaient embarrassés. Il en avait tiré d'affaire déjà combien, qui ne s'en étaient pas vantés ; mais il avait couché tout cela par écrit. Ainsi, il y en avait un qui lui avait écrit d'une ville qu'on appelait Berlin, la capitale de la Russie. Il était conseiller à la Cour et s'appelait Schüli ; il lui demandait ce qu'il fallait faire contre le choléra qui allait venir. Une terrible maladie qui vous prend d'abord aux jambes, puis vous monte à la tête avec une chaleur telle qu'une allumette y prendrait feu. Il avait écrit à ce type ce qu'il y avait à faire et le gredin ne l'avait pas même remercié !

— Mais c'est ainsi qu'ils font, ces tonnerres ! ajoutait-il. Ils gardent mes recettes, ils se font nommer conseillers à la Cour, et personne en Russie ne sait que le remède vient de moi. J'avais conseillé de ne rien donner aux patients, sept jours avant que la maladie se déclare, que du lait de beurre avec du fromage maigre ; il fallait râper une livre de fromage dans une pinte de lait et en donner toutes les deux heures une portion pour repousser la maladie. Eh bien ! il n'y a aujourd'hui plus personne dans toute la Russie qui meure du choléra. Mais on ne dit pas à l'Empereur que c'est Lürli-péterli qui a donné le remède. Je ne crois pas, ma foi ! que je devienne jamais conseiller à la Cour.

Mais je voudrais bien savoir comment cela va avec le Pape. Deux tout à fait gros personnages m'ont écrit de Rome. Je crois bien qu'ils sont parents du Pape ; du moins, d'après tout ce que j'ai vu, ce sont de ses bons amis. Ils avaient la cataracte et ils m'ont écrit qu'ils avaient entendu parler de moi, qu'ils savaient combien j'étais fort pour donner un coup de lancette, qu'ils n'avaient confiance en personne d'autre qu'en moi, et qu'il me

fallait aller pour leur faire l'opération. Si je le désirais, ils m'enverraient leur équipage, si non, je n'avais qu'à venir, comme cela me conviendrait, ils paieraient tous les frais. Si l'opération réussissait, je pourrais devenir colossalement riche, à ce qu'ils disaient, parce qu'à Rome presque la moitié des gens sont aveugles, par rapport à ce qu'il y a là une montagne qui crache du feu, ce qui leur donne la cataracte. On appelle cette montagne le Volcan.

Je ne sais pas encore si je veux y aller ; ils seraient capables de me retenir de force, une fois qu'ils auront vu ce que je sais faire, et tout de même cela ne m'irait pas. Il faudrait peut-être me faire catholique et je ne m'en soucie guère. Je ne me suis jamais de ma vie occupé d'aucune religion, surtout pas de celle-là.

Ainsi discourait le docteur, et plus il débitait d'invraisemblances, plus on lui témoignait de créance et de respect.

Joggeli traîna ce type chez sa femme, et voulut qu'elle le consultât. Il devait en savoir plus long que tous les autres, puisqu'on parlait de lui si loin que cela.

Lorsqu'il vint, il prit un air très inquiet et dit que le cas était mauvais et déjà fort avancé. Si quelqu'un pouvait y apporter quelque remède, c'était bien lui, mais il ne savait pas si cela réussirait encore.

— Le coffre, continua-t-il, est trop étroit ; les poumons et le foie n'ont plus de place, ce qui arrive souvent chez les gens qui ont trop d'embonpoint. Plus ils engraisent, plus les poumons, le foie et le cœur deviennent gros, ça se comprend. Alors ils se trouvent trop à l'étroit dans le coffre, qui ne s'élargit pas, parce qu'il est fait d'os ; or les os sont des os. L'essentiel maintenant, c'est d'agrandir le coffre pour qu'il y ait de la place. J'ai déjà depuis longtemps imaginé une machine pour l'étendre, mais je n'ai pas encore trouvé un forgeron qui puisse y réussir, parce qu'il faut la travailler extraordinairement bien pour qu'on

puisse l'introduire, et ça n'est pas facile. En attendant, ce qu'il y a de meilleur, c'est de frotter la poitrine tous les jours deux fois avec de la graisse de chien pour l'étendre, mais lentement. C'est pourquoi il faut aussi faire quelque chose pour comprimer les poumons et le cœur et faire de la place en dedans. Pour ça il n'y a rien de mieux que de prendre, chaque soir avant d'aller au lit, un verre d'eau-de-vie et un solide purgatif. En attendant que ma machine soit faite, j'ai tiré d'affaire par ce moyen déjà une masse de gens qui étaient abandonnés par les plus habiles médecins.

Ainsi blaguait Monsieur Lürli-péterli, et Joggeli restait bouche bée devant une pareille sagesse inconnue en Israël. Sa femme, en revanche, hochait la tête et n'y mordait pas ; quand le médecin fut parti, elle déclara qu'elle n'avait jamais vu une vache pareille et qu'elle ne voulait pas en entendre parler.

Joggeli se fâcha. Il voulait bien venir en aide à sa femme, mais elle faisait tellement l'entêtée qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison. La brave femme savait parfaitement qu'il n'était pas possible de lui enlever son mal, qu'on ne pouvait que rendre moins pénible le cours de la maladie, et pour cela elle avait un médecin qui ne lui prescrivait ni graisse de chien, ni eau-de-vie.

Elle aurait bien voulu ouvrir les yeux de ses enfants, les mettre sur de meilleurs chemins pour ce monde et pour l'autre, mais elle y perdait toute sa peine. Quand Jésus disait la vérité aux Juifs, ils s'écriaient : « Cette parole est dure, qui pourrait l'entendre ? » et ils s'en allaient. Eh ! bien, il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas davantage supporter des paroles chrétiennes, pas plus qu'un estomac gâté ne digère une nourriture solide ; le dégoût et la répugnance leur emplissent la bouche et leur secouent tout le corps. Faut-il accommoder le christianisme à leur estomac et le diluer jusqu'à ce qu'ils le puissent supporter, ou faut-il les abandonner à la grâce de Dieu ? Qu'est-ce qu'entend l'apôtre Paul par le lait qu'il faut donner aux enfants ?

Et que veut-il dire, quand il parle de se faire tout à tous pour les gagner à Christ ? Assurément il ne peut vouloir qu'on mutile ou qu'on renie la vérité. Qui donc s'adresse plus énergiquement que lui à la conscience, quand il écrit aux Corinthiens ! Et ne dit-il pas : « Cherché-je à plaire aux hommes ? Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ, et si quelqu'un vous prêche un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! »

La mère ne disait rien au marchand de toile, elle ne l'avait pas élevé et savait qu'on ne jette pas les perles devant les porceux. Il faut vraiment du courage pour parler de religion à un coquin si raffiné. Elle n'en parlait même avec Jean que tout bas et en tremblant, pour lui demander ce qu'il pensait et comment cela finirait, car lui et sa famille lui causaient un grand chagrin. Jean n'était pas un sans-cœur ; il avait toujours aimé sa mère, il disait souvent qu'il donnerait bien un doigt de sa main droite pour que sa bourgeoise fût comme la grand'mère. Mais des prêches, il n'en voulait pas ; ils lui faisaient un drôle d'effet ; ils lui donnaient des démangeaisons dans les membres, le rendaient impatient, le grattaient au cou si étrangement qu'il ne pouvait s'empêcher de rire, quand même il n'en avait pas envie.

— Mère, disait-il alors, ne vous tourmentez pas ! La chose n'est pas si dangereuse ; ça n'ira pas si mal. Prenez seulement bien vos médecines, et vous vous sentirez mieux. Il y en a bien d'autres qui ont été malades et qui ont guéri.

Et là-dessus, sous un prétexte quelconque, il s'en allait.

Avec Elisi c'était autre chose ; on eût dit qu'elle avait un cœur de fer blanc ; la mère pouvait dire ce qu'elle voulait, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle ne prenait aucun intérêt à rien, ne s'informait de rien, criait contre son mari, disputait les enfants, tourmentait sa mère par sa jalousie vis-à-vis de la grande et de la petite Fréneli, et ne trouvait autre chose à répondre, sinon qu'elle l'ennuyait avec ses sermons. Puis, l'instant d'après, elle pouvait, en présence de sa mère, s'amuser comme

une enfant d'un objet de toilette, se tourner et se retourner devant la glace et au beau milieu d'un accès de toux de la malade, lui demander si ça lui allait bien, si ça ne lui plaisait pas extrêmement. Avoir une fille pareille, déjà mère de plusieurs enfants, n'est-ce pas une lourde croix pour quelqu'un qui est à son lit de mort ?... Mères, songez-y ! Et puis, outre la fille, avoir une bru également flanquée d'une bande d'enfants, et qui ne valait pas mieux, c'était encore là une autre croix tout aussi lourde. Trinette ne se montrait pas, il est vrai ; visiter les malades n'était pas son affaire, et elle méprisait en bloc les vieilles gens.

— Y a-t-il rien de plus laid, disait-elle, qu'une vieille femme qui ne veut pas entendre parler des modes nouvelles et qui aimerait mieux porter sa robe de nocces d'il y a cinquante ans ? Fi donc ! Tout d'abord je ne désire pas devenir si vieille ; mais s'il faut en passer par là, car je ne peux pourtant pas me pendre exprès pour mourir jeune, au moins j'aurai soin de bien cacher mon âge. Je sais comment on s'y prend. Une vieille sage-femme, qui a longtemps été en service à la ville, m'a raconté comment font ces dames.

Trinette avait peut-être un peu plus d'énergie et Elisi un peu plus de méchanceté ; mais toutes deux formaient une paire de même apparence et de même couleur, comme ces chevaux qui n'ont entre eux d'autre différence, que l'un rue plutôt tandis que l'autre mord, que l'un va mieux au trot, tandis que l'autre se garde bien de tirer. La pauvre mère ne pouvait arriver à rien avec ses enfants ; elle ne pouvait que prier pour eux, et n'avait pas même la consolation de penser que Joggeli continuerait ce qu'elle avait essayé en vain. Lui et les enfants grognaient entre eux de ce qu'elle devenait si religieuse. Quel diable l'avait ensorcelée ? Ou recevait-elle la visite d'un prédicant ou d'une sœur de charité ? Ah ! s'ils connaissaient le coupable, ils le feraient cheminer !

Pareille chose ne peut venir que du dehors, se disaient-ils ; et, en effet, il arrive souvent, surtout quand des sectes se pro-

duisent, qu'il se présente aux gens quelque chose qui ressemble au christianisme, mais qui ne l'est pas. Ils n'avaient aucune idée de ce qui peut se produire dans une âme saine, là où gît un germe qui, fécondé de bonne heure, se développe lentement dans l'intimité de la conscience et ne s'épanouit au grand jour qu'au moment où s'éteint la lumière de la vie. Ce germe-là n'était point en eux. Or, comme ils ne l'avaient pas et que le monde avait formé autrement leur être intérieur, il y avait un abîme entre leurs âmes et celle de leur mère, comme entre le mauvais riche et le pauvre Lazare.

Cela avait son bon côté ; ils venaient à contre-cœur et ne restaient pas longtemps. Ils ne craignaient pas que Fréneli fît main basse sur les vêtements et les bijoux, tandis qu'ils se méfiaient les uns des autres.

Fréneli était d'autant plus assidue auprès de la malade ; elle était là comme auprès d'une mère. Il y a des mères auprès desquelles leurs enfants viennent comme les poussins se réfugient sous les ailes de la poule, quand le gazon est trop mouillé ou qu'une buse est dans le voisinage. Si les jours de la mère sont comptés, on ne s'en fait plus un mystère de part et d'autre, on unit d'autant plus ses joies et ses peines.

— Je veux encore être auprès de toi, dit la fille ; le temps viendra où je ne pourrai plus être avec ma mère.

Et les larmes coulent, et les cœurs palpitent douloureusement. Et quand la malade a un répit, elle se sent presque heureuse. Deux cœurs sont là, ouverts l'un à l'autre ; ce que la fille espère, ce que la mère désire, ce qui les réjouit ou les attriste toutes deux se confond, se mêle si bien en une merveilleuse unité que l'une n'a pas plus que l'autre, que chacune a tout ce qui est une minime portion du grand trésor commun, que l'Église appelle la communion des Saints. Le propre de ce trésor, c'est que, plus l'un possède, plus il en fait jouir les autres ; plus est grand le nombre de ceux qui y participent, plus grande est la

part de chacun. L'héritage s'augmente en proportion du nombre des héritiers.

L'horloge impitoyable qui marque la fuite du temps réveille mère et fille de leur rêve mélancolique et doux.

— Il faut que j'aille, dit la fille. — Reste encore un instant, répond la mère, tu ne sais pas combien de temps cela durera encore.

Enfin il faut pourtant se séparer ; mais chaque fois la fille se redit jusqu'à sa porte, avec le même soupir :

— Que ferai-je quand la mère ne sera plus là ?

Fréneli avait bien des raisons de soupirer ainsi. Lorsqu'elle était à la maison, elle disait souvent :

— Je veux aller chez la cousine ; je m'y oublierai peut-être, mais comment cela ira quand elle ne sera plus là, vrai, je n'en sais rien.

C'était réellement un triste intérieur que le sien ; toute la maisonnée semblait être une grande bande où chacun était l'ennemi de l'autre, où tous étaient ligués les uns contre les autres. Ils étaient tombés complètement dans le discrédit vis-à-vis de leurs domestiques, et plus les gens d'Uli étaient mauvais, plus il était forcé d'être méchant avec eux, plus il fallait en changer souvent, plus le travail se faisait lentement et péniblement, plus lui-même y perdait sa réputation. Quand on est dans cette situation, on est comme ensorcelé, comme une grive prise aux gluaux, comme un homme tombé dans un marais.

Fréneli avait la vie joliment amère ; à tout instant c'était une nouvelle histoire : une amourette avec des suites fâcheuses, un vol dont on ne connaissait pas l'auteur, une négligence dans les écuries, qui coûtait beaucoup d'argent à Uli et le mettait hors de lui, ou, ce qui était le pire de tout, une incurie à l'égard du feu, qui risquait d'incendier la maison.

Tantôt l'un des domestiques avait mouché sa lanterne dans l'étable et jeté dans la paille la mèche encore allumée ; tantôt un autre avait rangé du foin et y avait mis le feu en nettoyant sa pipe ; ou bien encore c'était une servante qui avait placé des cendres chaudes contre une paroi ou s'était imprudemment promenée avec une lumière au milieu de matières inflammables, ou avait mis sécher, malgré toutes les recommandations, du bois dans le fourneau, uniquement pour pouvoir passer une minute ou deux de plus le matin. Bref, à toutes les minutes, il y avait quelque chose de nouveau, et c'était miracle que la maison n'eût pas été fricassée depuis longtemps. Or, il n'y a rien de plus angoissant dans ce monde que la crainte du feu. Le soir on va rôder partout, pour voir s'il n'y a rien de suspect ; quand on a fini sa ronde, voilà qu'on sent une odeur douteuse, ou qu'on entend un crépitement, un pétilllement ; on recommence sa ronde, puis finalement on se met au lit ; mais à peine a-t-on la tête sur l'oreiller qu'on se relève ; cette fois on a entendu le bruit bien distinct ; on parcourt toute la maison, on ne trouve rien, on retourne se coucher, mais alors on rêve que la maison brûle, qu'on a les mains et les pieds liés, qu'on ne peut s'échapper des flammes. Puis, quand enfin on est délivré de ce cauchemar, on trouve simplement qu'il fait nuit, qu'il n'y a pas trace de flammes, et qu'on a rêvé. Oui ! ce sont là des tortures que connaissent seuls ceux qui ont eu réellement la terreur du feu dans l'esprit.

Par dessus le marché, il y avait encore le procès, qui suivait son cours. Cette petite affaire avait pris, dans la bouche des connaisseurs, les proportions d'une grosse histoire. Si Fréneli rêvait d'incendie, Uli rêvait de procès. Souvent, en dormant, il plaidait mieux que les meilleurs avocats, parlait de délais, de preuves, de confrontations. Il lui arrivait comme à tous ceux qui s'embarquent pour la première fois dans un procès : ce procès s'incruste dans leur âme et devient le seul point de mire de toutes leurs pensées. Pendant des jours, des semaines, ils l'épèlent de droite à gauche, de gauche à droite, riment des paragraphes que leur homme d'affaire leur a appris, perdent tout

courage et tout sens pour autre chose, se figurent qu'ils sont des personnages importants parce qu'ils ont un procès comme n'en a pas chacun, s'imaginent que tout le monde doit y attacher une immense importance, et en régalent tous ceux qui ont le malheur de les approcher. De plus, comme au fond du cœur, ils ne sont pas si sûrs de l'issue de ce procès qu'ils le disent, il leur prend une sorte d'inquiétude qu'ils s'efforcent de calmer en recueillant des opinions en leur faveur. Naturellement, sauf de rares exceptions, tous ceux auxquels on soumet le cas dans les auberges, dans la rue, quand on va à l'Église ou à la foire, ne manquent pas de donner absolument raison à leur interlocuteur :

— Va seulement de l'avant, tu es dans tes droits ! J'ai déjà vu cent fois des cas pareils ; je connais l'affaire mieux que personne ; mais si tu ne me crois pas, demande encore à d'autres.

Et voilà mon homme qui s'en retourne chez lui tranquillisé ; cette fois il dort son saoul ; mais, le lendemain matin, l'inquiétude le reprend ; il se remet en campagne pour trouver quelqu'un qui le rassure, bien entendu pas un homme de loi, mais enfin quelqu'un qui le calme pour quelques heures, et qui lui procure une nuit paisible. Car, pour la plupart, leur existence dépend de l'issue du procès. La valeur de l'objet pour lequel on plaide ne représente peut-être que quelques sous, mais les frais qui retombent sur le perdant peuvent bien vite se monter à quelques centaines de florins. Messieurs les avocats s'entendent à dresser des mémoires bien autrement salés que messieurs les tailleurs, qui ordinairement y ajoutent ce qui manque à l'habit. C'est une petite distraction à laquelle ils sont sujets par le fait du métier. On a dans le canton de Berne des exemples de procès, pour un œuf ou pour une botte de paille, qui ont coûté plus de dix mille florins. Or dix mille florins représentent une somme qui vous taille un rude morceau de drap, et que rarement un individu porte avec soi dans la poche de son pantalon. Il faut pourtant savoir gré à la plupart de messieurs les avocats de ce qu'ils ne prennent que la laine sans entamer la peau ; ils sont de

trop prudents tondeurs de brebis pour cela ; ils n'écorchent pas non plus les moutons ; ils se bornent à les tondre, car s'ils les écorchaient, il ne repousserait plus de laine, et ils les auraient tondus une fois pour toutes, tandis que, si l'on s'y prend adroitement, on peut recommencer toutes les années, et même deux fois par an, quand on a affaire à des moutons qui ont la toison bien fournie.

Mais voici un conseil que nous recommandons instamment : Essayez de vous mettre en lieu et place de votre adversaire et de plaider sa cause d'une façon aussi serrée que le ferait son avocat, et écoutez ce que les gens prononceront. Neuf fois sur dix, ils vous donneront de nouveau raison et diront : « Tu es dans ton droit, va seulement de l'avant. Ça ne peut pas manquer ; j'ai déjà vu cent affaires du même genre. » Vous saurez alors à quoi vous en tenir, et le cas qu'il faut faire de l'opinion du gros tas.

Malheureusement, c'est justement ce qu'Uli ne faisait pas, aussi la somme qui peu à peu se trouva en jeu dépassa bientôt de plus du double le prix de la vache. Son homme d'affaires lui avait même déjà dit, à plus d'une reprise : « Si tu pouvais me donner un à compte, cela m'irait bien ; les temps sont mauvais, ça ne marche pas, et, comme tu sais, un peu de graisse fait cheminer les affaires. Tu es sûr de gagner, ça ne peut pas manquer. Et alors, tu retrouveras le tout. »

En attendant, l'affaire traînait en longueur, et le jugement était toujours renvoyé. L'incertitude, les ennuis journaliers, le travail ardu sans résultat, rongeaient Uli ; il avait l'air d'un déterré et Fréneli commença à craindre pour sa vie. Cela lui faisait supporter d'autant plus patiemment son humeur maussade, qui ne faisait que croître et embellir, au point qu'il n'avait plus que rarement un mot aimable pour ses enfants. Il avait retiré une partie de son argent, mais cela ne servait à rien ; quand une bouteille a un trou, on a beau y verser du liquide, elle ne s'emplit jamais. Le trou, c'était le procès. Il y a bien peu de fer-

miers qui puissent en supporter un sans être atteints de consommation. Et vraiment ce n'est pas chose agréable que d'avoir une bourse qui ressemble à la partie supérieure d'une clepsydre, d'où le sable descend peu à peu sans arrêt jusqu'à ce que le récipient soit complètement vide. Une clepsydre, on n'a qu'à la retourner pour que la partie d'en haut soit de nouveau pleine, mais la bourse, c'est une autre affaire ; on la retournerait cent fois, qu'elle resterait toujours vide.

Fréneli se demandait souvent : « Qu'est-ce qui m'attend encore ? La cousine va mourir, Uli ne s'en tire pas, Dieu sait comment cela va finir ; nous nous enfonçons tous les jours davantage dans un gâchis où c'est au plus trompeur d'attraper quelque chose. Je n'ose rien dire, de peur d'envenimer encore ce qui sent déjà assez mauvais ; s'il n'y avait pas un Dieu, je ne saurais vraiment comment en sortir. »

Il faut convenir que Fréneli avait une rude tâche ; bien des fois elle dut comprimer les battements de son cœur pour l'empêcher de se rompre ; bien des fois se faire violence pour babiller avec les enfants, tandis qu'il lui semblait qu'elle devrait fermer la bouche et ne plus dire un mot ; bien des fois on eût dit qu'un méchant esprit, un démon allait s'emparer d'elle, la mettre sens dessus dessous, ainsi que ses casseroles et ses plats, verser le feu de la colère dans son âme, pour le faire s'exhaler ensuite en un torrent de mauvaise humeur contre les servantes, les valets, Uli lui-même et les enfants. Ce n'est qu'au prix de luttes violentes avec elle-même qu'elle put reconquérir l'abnégation, la sérénité de l'âme, la douceur et l'aménité, et apprendre ce que signifie cette parole : « Il n'y a de couronne que pour celui qui a vaillamment combattu. »

CHAPITRE XVII

Après l'angoisse, la mort.

Une nuit, Fréneli rêvait d'incendie. Elle voyait ses enfants dans les flammes, voulait aller à eux, et ne le pouvait, enchaînée qu'elle était.

Un vigoureux coup frappé à la fenêtre l'éveilla ; d'un bond elle fut dans la chambre, se frotta les yeux, ne sachant pas encore bien si elle avait rêvé ou non. On frappa encore plus violemment ; vite elle ouvrit la fenêtre en criant : « Où brûle-t-il ? »

— Viens de suite, fut la réponse. Ma femme va mourir, elle ne peut plus parler. Elle n'a rien voulu prendre de ce que je lui ai donné ; c'est pourquoi elle va si mal. Si elle m'avait écouté, elle aurait pu durer longtemps encore, avec un corps comme elle avait.

C'était Joggeli qui parlait ainsi. Il n'était pas encore sur le seuil de sa maison, que Fréneli était derrière lui ; elle fut avant lui dans la chambre et trouva l'excellente cousine à l'agonie. Bien vite elle courut chercher des gouttes et de l'onguent ; la cousine ouvrit les yeux, tâtonna pour prendre sa main, fit effort pour dire quelques mots, mais sans pouvoir proférer autre chose que des sons inarticulés. Voulait-elle dire : maison, argent, main ? Quand on lui désignait du geste une chose, elle branlait la tête pour faire à son tour un signe, mais on ne la

comprenait pas. À tout ce qu'on lui montrait, à tout ce qu'on lui disait, elle hochait la tête avec un profond soupir, fermait les yeux, et finit par ne plus les rouvrir à la lumière d'ici-bas.

— Elle n'a jamais su s'expliquer, disait Joggeli, et l'on n'a jamais bien su ce qu'elle voulait dire ; quand on croyait l'avoir deviné, ce n'était pas ça ; si elle m'avait écouté, elle vivrait encore. Mais, voilà ! elle a toujours été ainsi ; ce que je disais ne valait rien pour elle. C'était quand même une brave femme, et personne ne la regrette plus que moi ; nous étions accoutumés l'un à l'autre, et, à mon âge, on ne prend guère d'autres habitudes ; elle aurait bien pu me faire le plaisir de vivre encore ; je n'aurais pas regretté ce qu'il m'en aurait coûté. Mais elle a toujours été la même ; quand elle avait quelque chose dans la tête, on ne pouvait pas l'en faire sortir.

Ainsi se lamentait Joggeli ; mais Fréneli ne l'écoutait pas. Pour elle, la mère était la mère, et c'était comme si elle eût perdu le soutien même de son existence ; elle se sentait suspendue au-dessus d'un abîme insondable, incommensurable. Cependant elle ne s'abandonna pas longtemps à sa douleur. Elle avait appris à se soumettre au devoir ; là où elle le reconnaissait, elle lui obéissait, comme le soldat, qui, en toute situation, porte la main à son casque ou à son képi dès qu'il voit passer un officier.

Elle comprit que c'était à elle qu'incombaient les formalités à remplir, car Joggeli ne savait ni voir ce qui était nécessaire, ni donner rapidement un ordre pour le faire exécuter. Elle comprima les battements de son cœur, s'essuya les yeux, se leva et demanda à Joggeli ce qu'il pensait qu'il y eût à faire présentement.

— Justement, dit-il avec un sanglot lamentable, ma pauvre femme n'a pas dit ce qu'elle désirait ; c'est pourtant l'usage partout que celui qui meurt dise comment il faut l'enterrer et donne encore ses ordres, mais elle n'a pas prononcé le moindre mot ; elle aurait pourtant bien dû le faire, si elle avait eu une bonne pensée pour moi. Ce n'est pas à dire que je veuille me plaindre ;

non ! elle a été une brave femme, meilleure que la plupart, mais elle ne me laissait pas la parole, et quand je faisais quelque chose de mon chef, cela n'était jamais bien. Aussi maintenant je ne veux rien dire non plus. Peut-être que cela ne lui conviendrait pas. Fais ce que tu croiras nécessaire, tu as toujours su mieux t'y prendre que moi.

Fréneli n'essaya pas de le contredire, et dépêcha tout d'abord un messenger à Jean, puis envoya une voiture à Elisi, et fit tout ce qui est d'usage en pareil cas. Elle avait en outre bien à faire avec Uli, que le départ de la cousine affectait grandement, mais qui exprimait sa douleur de la même façon que Joggeli.

— Nous avons pourtant trop mauvaise chance ! disait-il. C'était une brave femme, qui voulait du bien à tout le monde. À présent, il faudra voir comment ça ira. J'ai toujours appréhendé de prendre ce domaine, mais on m'a forcé la main ; on verra maintenant qui avait raison, et comment cela va quand on veut voler avant d'avoir des ailes.

Fréneli ne s'arrêta pas à relever ces mots ; elle était trop abattue pour tancer, comme elle le méritait, cette façon d'exprimer sa douleur en accusant les autres. Hélas ! combien de gens ne se conduisent pas mieux ! Dès qu'ils éprouvent des revers ou des contrariétés, alors même qu'ils se les sont le plus évidemment attirés, ils n'ont rien de plus pressé que de chercher un bouc émissaire, qu'ils chargeront de toutes leurs propres fautes, et, s'ils ne trouvent pas d'hommes à qui s'en prendre, c'est à Dieu même qu'ils font le procès, c'est lui qui doit endosser toutes les misères et tous les torts des hommes.

Les enfants ne tardèrent pas à arriver, et Trinette avec eux. Jamais de leur vie peut-être Elisi et Trinette n'avaient mis si peu de temps à leur toilette ; quand il y a un héritage à recueillir les bêtes les plus rampantes trouvent des jambes. C'était cependant chose assez compliquée que cette question d'héritage. D'après la coutume du pays, les vêtements et les bijoux d'une mère revien-

nent à ses filles ; les fils et leurs femmes n'y ont que la part que les ayants-droit veulent bien consentir.

Elisi fut la première à son poste. À peine eût-elle salué son père, et se fut-elle essuyé une couple de fois le visage près du lit de sa mère, qu'elle dit :

— Eh ! mon Dieu, oui ! il faut mourir ; il faudra bien s'y résigner ; il ne sert de rien de s'en défendre, et toutes les lamentations ne font pas revenir les morts.

En parlant ainsi elle se retourna, disant qu'il lui fallait un autre mouchoir, le sien étant tout mouillé. Elle se mit à ouvrir les armoires l'une après l'autre pour en chercher un, et sans doute elle s'arrangea de façon à ne trouver qu'en dernier lieu la bonne, celle où elle savait parfaitement qu'étaient empilés les mouchoirs de poche. Pendant ce temps Trinette était arrivée aussi, et lorsqu'elle vit Elisi plongée dans les armoires ouvertes, elle courut à elle, sans se soucier de la mère morte, pour inspecter avec elle.

Elisi fut assez méchante pour ne pas abrégier sa revue, et pour étaler avec force témoignages de satisfaction ce qui se trouvait là, en disant ce que chaque chose avait coûté et ce qu'elle comptait en faire. Elle bavarda ainsi jusqu'à ce que le venin eût bien fermenté dans le cœur de Trinette, qu'il lui fût monté à la tête et qu'il s'échappât de sa bouche en une fusée :

— Tu ne vas pourtant pas te figurer que tout cela est à toi ! s'exclama-t-elle. Je voudrais bien savoir où il est écrit qu'une fille doit tout emporter. Autant de bouches, autant de portions, voilà le vrai droit d'héritage. Ça serait du propre si la fille devait tout avoir ; la mère n'aurait alors qu'à mettre toute sa fortune sur des habits, pour que les fils et leurs femmes eussent un pied de nez. Ce serait commode ! Toutes les mères pourraient faire comme cette aubergiste qui avait plus de cent douzaines de chemises, plus de cent tabliers de soie, sans compter les autres, des mouchoirs de soie en nombre incalculable, quinze chaî-

nettes d'argent bien lourdes, garnies d'or en partie, et tout le reste à proportion, de telle sorte qu'il y avait une fortune enfouie dans ses armoires. C'est pourquoi je t'ai dit : autant de bouches, autant de portions, as-tu compris ?

— Oui ! oui ! répliqua Elisi, c'est bien ainsi que tu ferais, si cela te regardait ; heureusement qu'il y a eu avant toi d'autres gens avisés qui y ont mis ordre ; quand ta mère mourra, tu n'auras qu'à tout prendre, si toutefois il y a quelque chose à prendre, ce que je ne sais pas.

Pour le coup, l'orage éclata et le tonnerre allait gronder, lorsque Jean avançant à la porte sa large face :

— Il serait pourtant convenable, grommela-t-il, que vous vous teniez tranquilles, mauvaises graines du diable ! Qu'est-ce que les gens vont dire ? Si je vous entends encore une fois, je vous en donne sur la gueule, que vous n'avez plus envie de parler pendant huit jours, vous pouvez y compter.

La menace fit son effet. C'est que c'est un fameux emplâtre sur la bouche que la main d'un aubergiste de plus de deux quintaux !

Jean n'aurait eu, en réalité, aucun motif de parler si rudement, attendu qu'en ce moment, il avait avec son père un entretien qui n'aurait pas moins affligé la morte si ses oreilles avaient pu encore entendre des discours humains, mais Dieu ferme aussi bien les oreilles que les yeux des morts, et il sait pourquoi.

Ils se disputaient convenablement, c'est-à-dire, sans crier, parce que ni l'un ni l'autre ne voulait aller chez le ministre faire inscrire la morte. Joggeli prétendait qu'il était trop malade et trop affecté. Jean disait qu'il ne savait pas comment ça se pratiquait, que ça ne lui était encore jamais arrivé, et qu'à moins d'y être forcé, il ne se fourrait pas chez la prêtraille. Ils étaient d'avis d'envoyer Uli, mais, ah ! bien oui ! Fréneli les remit à l'ordre.

— A-t-on jamais entendu chose pareille ? faire faire cette besogne par un valet, comme on l'enverrait conduire une vache au boucher ! C'est partout que les plus proches parents remplissent cet office. Et je voudrais bien savoir si la cousine a mérité que personne ne veuille aller trouver le ministre pour la faire inscrire. Là on se querelle pour sa garde-robe, ici pour quelques pas à faire. Ça crie vengeance au ciel. Y a-t-il un pays de païens où l'on verrait pire chose ? Si la cousine devait voir et entendre comment on l'aimait, son cœur en saignerait, quand même il aurait déjà cessé de battre.

Jean avait une certaine crainte de Fréneli et il se décida enfin à aller. Il commença toutefois par aller boire une chopine ou deux, sous prétexte qu'il avait à s'entendre avec l'aubergiste pour le repas d'enterrement, mais en réalité pour se donner du courage. C'est une race curieuse que les gens de son espèce. On dirait qu'ils ont le cœur solide comme un chêne, qu'ils n'auraient pas peur d'empoigner le diable par les cornes ; ils parlent haut et fort ; ils professent un souverain mépris pour la prêtraille, s'en vantent devant tout le monde, et répètent sur tous les tons : Quand en aura-t-on fini avec tous ces fainéants ? Mais, pour une fois qu'ils doivent aller à la cure, voilà qu'ils se sentent mal à l'aise, que le cœur leur manque ; il faut qu'ils rassemblent tant bien que mal les débris de leur courage et qu'ils les recollent à l'aide d'une ou deux chopines.

Il se peut aussi qu'ils se joigne à cela une répugnance à voir le registre des morts, l'appréhension de cette pensée qu'un autre viendra un jour chez le ministre en lui disant :

— Bonjour, Monsieur le pasteur, je viens faire inscrire un mort, et demander quand nous pourrons enterrer Jean l'aubergiste.

C'est bien ce qui se passait dans l'âme de Jean. Tout en faisant son inscription, le ministre déplora la perte de cette excellente femme, de laquelle il dit le plus grand bien :

— Ah ! c'est une grande bénédiction que d'avoir une mère pareille ! Il serait seulement à désirer...

— Est-ce prêt ? demanda Jean en se levant.

— Oui ! l'inscription est faite et je désirerais...

— Adieu, monsieur le ministre, je suis pressé. Nous avons une grande parenté, et jusqu'à ce que j'en aie fait le tour pour les informer, ça me donne beaucoup à faire et à penser. Portez-vous bien !

Il lui semblait qu'il avait une montagne de moins sur la poitrine quand il s'éloigna de la cure ; à mesure qu'il se rapprochait de l'auberge, il se sentait le cœur toujours plus léger, et quand, enfin, il s'y assit, il se retrouva absolument comme chez lui.

— Le ministre aurait encore voulu me faire un prêche, dit-il à l'hôtesse, mais je lui ai joliment faussé compagnie et me suis sauvé. Bien sûr, il est encore au milieu de la chambre et ouvre de grands yeux devant sa porte fermée, comme une vache devant une nouvelle porte de grange. C'est ainsi qu'on devrait faire à toute cette prêtraille. On leur ferait passer l'envie de sermonner et de tourmenter les gens.

Et Jean écarquillait les yeux gros comme des pommes de Milan, ouvrait jusqu'aux oreilles une bouche grande comme le trou d'Uri, et lançait alternativement des nuages de fumée et des nuées d'imprécations, en battant la mesure avec ses larges poings. Bref il se démenait comme un homme qu'on a délivré d'un poids lourd comme une montagne, ou tiré d'un grand danger, et qui se met enfin à son aise. Plus rien ne le pressait maintenant, et il se trouvait si bien qu'on fut obligé de venir le chercher pour expédier le nécessaire.

Les jours qui suivirent furent pour Fréneli des jours de colère et de tristesse ; les paroles de la morte au sujet de ses enfants lui revenaient à l'esprit et elle ne les comprenait que trop.

Elle demandait à Dieu de rendre possible ce qui est impossible aux hommes, de délivrer la morte du poids qui oppressait son âme, et de ne pas lui faire expier ce qu'elle avait fait dans son ignorance, dans la trop grande faiblesse de son cœur de mère.

C'était contre les deux femmes qu'elle était le plus fâchée. Il lui était impossible de leur adresser une bonne parole. Elle ne s'était pas représenté que deux créatures pussent être aussi vulgaires, sans cœur, sans entrailles ! Avec Jean cela allait encore ! Lui, du moins, avait encore un cœur de chair, et souvent il semblait qu'un sentiment plus noble le traversait comme un éclair. Seulement dès qu'on voulait profiter de ce bon moment, il se déroba. Cependant il faisait de son mieux pour respecter les convenances et se conformer aux usages ; il écoutait les représentations de Fréneli, lui donnait généralement raison, et se mettait souvent de son propre mouvement à l'aider dans certains arrangements. Il avait une de ces natures tapageuses qui semblent avoir concentré en elles la puissance de toutes les divinités vraies et fausses. Quand on examine ces natures-là de plus près, on s'aperçoit qu'elles n'ont absolument aucune énergie, et que tout ce qu'elles peuvent, c'est brailler.

Jean était de cette trempe : un colosse de taille et de bruit, qu'un petit enfant pouvait conduire comme il voulait, faire parler et manœuvrer comme il l'entendait, sauf pour le manger et le boire, deux articles à l'endroit desquels il ne se laissait pas mener.

À tous ces sujets de chagrin se joignait pour Fréneli la guerre qui avait éclaté entre les enfants ; les enfants d'Elisi étaient là, ceux de Trinette également ; ces derniers plus grands, les autres plus petits, se mêlaient entre eux et avec les enfants de Fréneli, et mal élevés, grossiers, querelleurs, indisciplinés comme ils étaient, c'était entre eux une chamaillerie perpétuelle accompagnée de cris semblables aux hurlements des Indiens qui assaillent la hutte d'un visage pâle. De temps en temps, une femme faisait irruption dans ce tapage, tempêtant, vociférant,

distribuant des coups à droite et à gauche, emmenant un enfant qui se débattait tout ensanglanté. Puis, dès qu'elle était partie, les hurlements recommençaient de plus belle.

— Si ça dure encore une semaine comme cela, je me sauve, disait Fréneli ; de ma vie, et depuis que la Glungge existe, on n'a vu un pareil tapage.

Autant que possible elle gardait ses enfants enfermés, car les autres les traitaient absolument comme de jeunes chats qu'on peut impunément tourmenter et martyriser.

Enfin le jour de l'enterrement arriva. On put voir alors ce que signifie dans une contrée ce mot : une brave et bonne femme. Elle est comme un poêle chaud au milieu de l'hiver, tous ceux qui frissonnent dans ce monde si froid y accourent, et se trouvent heureux dans son voisinage. Bon nombre lui rendaient ce témoignage, en se lamentant bien haut, qu'ils étaient nus, et qu'elle les avait vêtus, qu'ils avaient eu faim et soif, et qu'elle leur avait donné à boire et à manger. De pareils témoignages auront sans doute encore tout leur prix, quand Celui qui jugera les vivants et les morts viendra, disant qu'il regarde comme fait à lui-même ce que l'on a fait à l'un de ces petits. À ce moment-là aussi, ils compteront comme une expiation pour les fautes commises par ignorance et par excès d'indulgence.

Mais ceux dont le gémissement partait du plus profond du cœur, c'étaient Joggeli et Fréneli. Joggeli sentait qu'on allait mettre dans la tombe son bâton et son appui. De sombres pressentiments l'envahissaient. Depuis de longues années déjà, il ne marchait plus sans sa canne, il s'y était si bien accoutumé qu'il ne la quittait pas pour aller de la table à son lit. Mais bien plus faible encore que ses jambes était sa volonté, qui changeait chaque jour, que chaque enfant pouvait maîtriser. Sa femme aussi l'avait dominé, mais pour son bien. Tant qu'elle avait vécu, il s'en était plaint amèrement ; maintenant qu'elle était morte, il regrettait encore bien plus amèrement cette domination. Il sentait qu'il avait perdu la boussole de sa vie.

Pour Fréneli c'était presque la même chose. Elle était comme le pilote à qui, sur une mer en tourmente, échappe le gouvernail et qui voit son embarcation livrée au caprice des vagues, ou comme un enfant qui dans la mêlée d'une foire a perdu la main de sa mère, et erre à l'aventure, poussé de ci de là par la vague humaine insensible à ses cris.

Joggeli eut de rudes assauts à soutenir.

Les deux enfants, ou plutôt Jean et le marchand de toile en lieu et place d'Elisi, qui ne s'inquiétait plus ni de son père, ni de rien, depuis qu'elle avait hérité des trésors de la mère, se chamaillaient terriblement autour de lui. Chacun voulait l'attirer de son côté, lui promettant qu'il aurait là tout à souhait. Il ne pouvait rester là tout seul, sans personne pour s'occuper de lui, pour prévenir ses désirs, pour le soigner. Mais chez lequel de ses enfants irait-il ? Tel était le sujet de la dispute entre eux. Chacun d'eux savait bien ce qu'il ferait de Joggeli s'il pouvait l'avoir, à lui seul, entre ses mains ; aussi chacun d'eux tenait-il pour tout au monde à ce qu'il n'allât pas chez l'autre.

Jean lui représentait combien il aurait d'agrément chez lui : de la société toute la journée, et à manger tout ce qui lui viendrait à l'esprit ; il avait une cuisinière dont il parierait bien qu'elle cuisait des poissons et du foie en daube mieux que le chef de l'hôtel du Faucon à Berne.

De son côté, le marchand de toile faisait une peinture affreuse du va et vient continuel d'une auberge : on n'y peut presque pas dormir, on n'y mange presque jamais à l'heure, mais quand ça convient à la cuisinière, et ce qu'on y mange, c'est souvent ce que les étrangers laissent sur leurs assiettes. Chez lui Joggeli aurait un sommeil doré, un manger exquis, qu'il pourrait commander à sa guise ; s'il voulait de la société, il la choisirait à son gré ; dans l'endroit où il habitait il y avait trente-neuf auberges ; partout il trouverait une société choisie ; quand il voudrait de la tranquillité, il la trouverait à la maison, où il se-

rait maître et seigneur, où il commanderait comme il l'entendrait.

Ce n'étaient là que les préliminaires ; on entra ensuite plus avant dans la question ; ils commencèrent par déblatérer réciproquement contre leurs femmes, tant et si bien qu'ils ne leur laissèrent presque pas une parcelle de bon, puis ils s'invectivèrent eux-mêmes, et, comme conclusion, se seraient presque empoignés, si Joggeli lui-même ne les eût rappelés à l'ordre : « Que diraient les gens, s'ils se rossaient, pour ainsi dire sur la tombe de leur mère ? »

Le résultat final fut que Joggeli put rester chez lui comme sur terre neutre ; c'était du reste ce qu'il préférait, car lors même qu'il ne criait sur personne autant que sur Fréneli, c'était encore à elle qu'il se fiait le plus ; il savait que c'était là qu'il serait le mieux et le plus tranquille. En attendant, ni Jean, ni le gendre ne croyaient à la durée de cet arrangement. Chacun se disait, à part soi, que dès qu'il serait sûr que l'autre serait parti, il reviendrait trouver Joggeli et ferait de lui ce qu'il voudrait. Mais naturellement il pensait, en même temps, que l'autre serait assez rusé coquin pour en faire autant. C'est pourquoi chacun d'eux cherchait à avoir avec Fréneli un entretien aussi secret que possible, et lui promettait qu'on songerait à elle, si elle surveillait les manœuvres de l'autre, quand il viendrait. Dès qu'elle remarquerait quelque chose, elle devait en donner avis et n'aurait pas à s'en repentir. Mais Fréneli ne voulut pas se charger de commissions pareilles.

— J'entends, dit-elle, soigner le cousin de façon à pouvoir rendre bon compte à la cousine, quand nous nous retrouverons. D'ailleurs je ne me soucie pas de faire le gendarme auprès de lui. Chacun des enfants a bien le droit de parler au père sans qu'un tiers soit là.

Elisi ne pouvait pas attendre le moment d'emporter ses trésors, de les mettre en sûreté à l'abri des regards curieux de Trinette. Et pourtant elle éprouvait un malin plaisir à les étaler de-

vant elle, avec l'espoir secret qu'elle en crèverait de dépit et de jalousie. Mais elle se trompait ; Trinette pouvait supporter plus que cela ; elle avait d'ailleurs l'œil ouvert pour voir si Elisi ne fourrait pas parmi les affaires de la mère des choses qui appartaient au ménage, et elle était bien résolue, si cela arrivait, à rosser Elisi d'importance, à l'égratigner, à la prendre aux cheveux ; car elle se savait la plus forte ; ce n'était pas pour rien qu'elle s'était gobergée pendant que l'on vivait si maigrement chez Elisi.

Cependant les choses se passèrent correctement : Trinette eut aussi peu l'occasion de battre Elisi que celle-ci le plaisir de voir mourir Trinette. Il y eut bien quelquefois de l'orage dans l'air, surtout lorsque tout fut enfin chargé, une charretée assez grosse pour deux chevaux, et que dans la cour Elisi dit en ricanant à Trinette :

— Veux-tu m'accompagner et m'aider à décharger ? Cela me serait commode.

Heureusement qu'Elisi était dans la cour et qu'il y avait là quelqu'un, sans quoi l'affaire aurait pu devenir mauvaise.

La pauvre Elisi n'eut besoin de personne pour déballer. Uli était parti en avant avec son chargement. Le marchand de toile suivait dans une autre voiture avec sa femme et ses enfants. Chemin faisant il s'arrêta si souvent et si longtemps, et Elisi eut partout tant à raconter des trésors qu'elle avait trouvés chez sa mère, qu'Uli était depuis longtemps en route pour rentrer, lorsqu'ils arrivèrent. Il avait déposé caisses et coffres dans la maison, là où il avait trouvé de la place, et les avait laissés là. Le peu de temps qui lui restait avant d'aller se coucher, Elisi l'employa encore à bavarder, à raconter à droite et à gauche comment tout s'était passé, et ce qu'elle avait apporté ; c'était là une satisfaction nécessaire qu'elle se donnait et sans laquelle elle n'aurait pu dormir.

Elle avait deux bonnes choses à elle : l'appétit et le sommeil ; la joie même des richesses qu'elle avait apportées ne put la chasser de son lit. Huit heures étaient sonnées depuis longtemps, lorsqu'elle en sortit encore tout endormie, se gratta la tête et demanda son café. Quand le café arriva :

— Où est mon mari, demanda-t-elle ?

— Je n'en sais rien ! répondit la servante.

Quand Elisi eut bu son café, elle alla à ses caisses et à ses coffres, mais ils n'étaient plus à la place où elle les avait laissés la veille ; ils n'étaient nulle part non plus où elle chercha.

— Diable ! Où sont-ils ? cria-t-elle à la servante.

— Je n'en sais rien ! répétait celle-ci.

Ce fut alors un beau vacarme !

— Où sont mes affaires ? criait-elle à tous les échos.

— Je n'en sais rien ! répondait imperturbablement la servante.

Les gens riaient derrière les fenêtres, mais disparaissaient dès que le cri d'alarme : « où sont mes affaires » se rapprochait. Enfin une voisine, ennuyée de ce bruit assourdissant, se planta sur sa porte devant Elisi et lui dit :

— Taisez-vous donc, et ne remplissez pas la contrée de vos hurlements. Ça ne vous sert de rien. Ce matin de bonne heure, votre mari est parti avec vos caisses et vous ne le rattraperez pas avec tous vos gémissements, quand même vous crieriez dix fois plus haut et jusqu'au jugement dernier.

Sur quoi la voisine s'éclipsa. Cette fois Elisi tomba presque en syncope.

— Oh ! mes affaires, mes affaires ! Ô ma mère, ma mère ! oh ! infâme coquin !

Et elle se mit à hurler affreusement ; le chien de garde d'un château n'en eût pas fait autant.

Mais, comme la voisine l'avait dit, tous ces hurlements ne ramenèrent pas ses trésors, quand même elle aurait beuglé comme dix mille bœufs à la fois.

Le cher époux était parti pour ne plus revenir, avec les trésors, s'entend. Il était dans des embarras d'argent qui le seraient toujours de plus près ; il se retournait, il est vrai, avec une grande habileté, mais les créanciers l'auraient déjà depuis longtemps fait sauter, s'il n'y avait pas eu le beau-père derrière lui. S'ils le poussaient à la faillite, il y avait dix à parier contre un, qu'il n'hériterait rien, mais que l'héritage irait à ses enfants, ainsi quela loi le permettait. C'est pourquoi les créanciers patientaient. On le laissait vivre ainsi, comme le chat laisse vivre la souris, la patte levée sur elle, et on ne lui faisait de nouveaux crédits que le moins possible. Cela le mettait dans une grande gêne et l'empêchait presque de faire ses affaires. L'héritage de la mère avait ainsi été pour lui un bon coup de filet, qui le mettait à flot pour un moment. Il ne se fit pas un instant le moindre cas de conscience de faire main basse dessus et d'en tirer de l'argent du mieux qu'il put ; il comprenait cela et savait profiter de l'occasion. Il réalisa ainsi une somme importante, laissa Elisi crier et tempêter, et frétila d'aise comme un poisson qui vient d'être remis à l'eau. Elisi en perdit presque la tête, mais à quoi cela lui servait-il ? Elle était vraiment dans une triste position. Trahie, vendue par son mari, elle n'avait personne au monde qui s'intéressât à elle, et elle savait bien que son frère et sa femme, dès qu'ils apprendraient sa mésaventure, s'en donneraient une bosse de rire.

Être ainsi abandonné dans ce monde est vraiment déplorable, et bien des gens en deviendraient fous. Mais Elisi n'avait pas une nature si frêle ; elle était plutôt coriace et résistante. Elle pouvait supporter bien des crises de hurlements, et quand elle se trouvait devant un bon petit pain blanc bien frais et

quelques côtelettes, ou avec quelques batz qu'elle avait réussi à voler à son mari, elle se consolait pour bien des jours.

CHAPITRE XVIII

Un jugement et deux sentences.



Pendant ce temps le petit procès avait suivi son cours et s'était allongé d'une façon interminable. Quand Uli croyait en voir le bout, crac ! il lui échappait, absolument comme le petit poisson qu'un gamin croit saisir. Son homme d'affaires l'avait déjà pas mal sucé, lorsqu'enfin on l'informa que, si rien ne survenait, le jugement serait prononcé tel jour. Uli devait être présent, et il verrait comment cela se passerait et quelle mine ferait son adversaire.

Uli attendait tout de même ce jour avec inquiétude : il se disait qu'il serait toujours possible qu'il perdît, et alors quel dépit il aurait, et comme l'autre le raillerait ! Il avait déjà entendu dire que souvent, quand on passait aux voix, les juges se prononçaient contre toute justice, et que la meilleure affaire pouvait être perdue, parce que la plupart n'y comprenaient rien et que les autres n'étaient pas des plus propres. Naturellement les juges sont toujours les boucs émissaires du peuple.

La nuit avant l'audience, Uli ne dormit guère ; s'il avait pu revenir sur le procès, il aurait volontiers consenti à un sacrifice assez considérable.

— Cela me sera une leçon, répéta-t-il plus d'une fois à demi-voix ; quand j'en serai dehors, je ne recommencerai pas de ma vie, à moins d'y être forcé.

Il se leva de bonne heure ; Fréneli ne fit pas attendre le déjeuner, fut très amicale, mais ne dit pas un mot du procès. Il y avait dans son cœur une blessure qui ne voulait pas guérir et qui la faisait souffrir, dès qu'on y touchait.

C'était un jour d'été d'une chaleur accablante ; la moisson était proche ; le seigle inclinait sa tête comme un vieux professeur qui s'étudie à faire des courbettes. Les tiges du froment avaient fleuri et se dressaient comme autant de jeunes enseignes en passe de devenir généraux. Uli réfléchissait : « Dans huit jours il faudra abattre le seigle, le froment dans trois semaines. » Il calculait le rendement qu'il aurait, faisait ses prix, ses marchés, si bien qu'il en oublia presque son procès, et qu'il se trouva au lieu de l'audience avant de s'en être aperçu.

Tout était encore passablement tranquille, l'heure de l'audience n'était pas encore là et, comme chacun le sait, les avocats qui sont de bonne heure à leur poste sont ou des exceptions ou des débutants.

Peu à peu les parties arrivèrent qui à pied, qui en voiture, s'arrêtant aux abords du château où siégeait ou était censé siéger le tribunal, ou se dirigeant vers la salle d'auberge pour prendre dans un verre de schnaps ou une demi-chopine de vin des forces pour subir les opérations de la justice. Uli aperçut son adversaire s'avancant d'un pas lourd, appuyé sur un long bâton ; son visage maigre et jaune se détachait des larges bords de son chapeau de feutre noir ; il ne se dirigea pas vers l'auberge, mais vers le château, promena autour de lui des regards inquiets, s'appuya encore longtemps sur son bâton et finalement s'assit sur un banc, après s'être soigneusement convaincu qu'il était au bon endroit et qu'il ne se fourvoyait pas.

Enfin, quand l'assistance fut réunie, l'heure réglementaire ayant sonné depuis longtemps, arrivèrent les héros du jour, agents d'affaires et avocats, comme des généraux de division et de brigade qui ne se montrent que lorsque les bataillons sont déjà depuis longtemps là, l'arme au pied. Ils étaient venus en voiture, quelques-uns même à cheval, dans des accoutrements bizarres, avec des couvre-chefs de toute espèce. Ils n'avaient pas précisément l'air chevaleresque ; l'un d'eux, sur sa Rossinante, ressemblait plutôt à un jeune pou sur une vieille rogne. Quelques agents d'affaires étaient venus à pied ; ceux-là cherchaient à remplacer ce qui leur manquait en considération par la majesté avec laquelle ils tenaient leur pipe, maniaient leur canne ou portaient la tête. Tous se rendirent dans la chambre réservée de l'auberge, rassemblèrent leurs idées autour d'un verre de rouge, ou se donnèrent de la voix en avalant une tranche de jambon ou de rôti ; de temps en temps, ils s'approchaient de la porte ouvrant sur la salle pour examiner l'essaim du petit peuple qui s'était réuni dans la salle commune. La foule considérait avec crainte et respect ces héros, qui tenaient la justice en leurs mains comme le potier l'argile qu'il va façonner à son gré.

— Tiens ! voilà mon homme ! dit l'un en montrant de sa canne une figure qui se tenait debout devant la fenêtre ouverte.

— Et voilà le mien ! dit un autre en tirant son chapeau et en faisant un profond salut, bien inutile, car l'autre avait la vue basse, et tenait justement ses lunettes à la main pour en essuyer la rosée du matin. Tout à fait déconcerté et abasourdi par cette froideur :

— La dernière fois que je suis allé chez lui, dit le client, il n'était pas à la maison ; peut-être sa femme a-t-elle oublié de lui dire que les poissons venaient de moi. Je lui ai dit mon nom trois fois, elle ne doit pourtant pas l'avoir oublié.

— Je ne porte plus rien, dit un autre ; ils vous tiennent la dragée trop haute ; on ne sait plus ce qui leur convient. Tout dernièrement j'ai porté à mon avocat deux lièvres, des tout bons ; « Je n'en veux qu'un, a dit sa femme, l'autre sent mal. Et pourtant, d'ordinaire, à cheval donné on ne regarde pas les dents. »

— Attends seulement ! il faut que je dise un petit mot encore à mon avocat, pour qu'il n'oublie pas tel ou tel point. Ces messieurs sont parfois terriblement oublieux, surtout lorsqu'ils sortent de déjeuner. Un homme comme lui, ça a tellement d'affaires qu'il ne tournerait pas la main pour l'un ou pour l'autre. « Si je perds celle-là, eh bien ! je me rattrape sur une autre. » C'est ainsi qu'ils raisonnent. Nous autres, qui n'avons qu'une affaire, ça nous est moins indifférent de gagner notre cause ou de la perdre.

C'est ainsi qu'on en voit bon nombre tourner autour de la porte pour chercher à arrêter leur avocat au passage, afin de lui glisser encore un mot en confidence, peut-être pour lui faire part d'un argument concluant qu'ils ont imaginé. L'un ou l'autre jure, dans son coin, quand il voit son avocat causer familièrement sous la fenêtre avec celui de son adversaire, car il se figurait que tous les deux devaient se détester aussi cordialement que lui et sa partie adverse.

— Les voilà qui s'entendent sur celui qui doit gagner ou perdre, comme les parieurs à Berne, le lundi de Pâques. On ne peut pourtant se fier à aucun de ces tonnerres ! Ils sont coquins l'un comme l'autre, si on ose parler ainsi. Il n'y a pas de différence, sinon que l'un est plus rusé et l'autre un peu plus bête.

À la fin, le public s'impatiente ; quelques-uns prennent les devants, d'autres maugréent sur ces lenteurs ; il y a loin jusque chez eux et ils ne sont pas venus en voiture à deux chevaux ; il leur semble que ces messieurs pourraient bien réserver un peu de leur faim et de leur soif pour le dîner, sans quoi ils ne pourront plus y faire honneur.

Enfin, voici l'huissier du tribunal qui annonce à messieurs les assignés que les juges sont là depuis longtemps et les attendent ; si on ne commence qu'à midi, on ne finira pas jusqu'au soir. Monsieur l'huissier n'est cependant pas si pressé qu'il ne puisse accepter un ou deux verres de vin. S'ils ont attendu si longtemps là-haut, ce n'est pas pour une petite minute qu'ils vont se fâcher, calcule-t-il, et ordinairement son calcul est fort juste, car il est basé sur l'expérience.

Il faut tout de même en finir, car, parmi tous ces puissants, il n'y a pas un Josué qui puisse arrêter le soleil, et, une fois celui-ci couché, il n'y a pas de délibération du tribunal valable.

Uli était un des derniers appelés ; il éprouva à peu près les mêmes sensations qu'un homme qu'on va pendre, mais qui auparavant doit, pour son réconfort ou son agrément, en voir pendre quelques autres ; quiconque a passé par là sait ce qu'il en est.

Enfin sa cause fut appelée. L'homme d'affaires de la partie adverse ouvrit le feu ; il le fit avec une telle logique qu'Uli n'y vit presque plus que du noir. On lui lava la tête de si belle façon que le pauvre Uli crut que, de sa vie, il n'oserait plus regarder un homme en face ; il aurait donné beaucoup d'argent non seulement pour n'avoir jamais engagé ce procès, mais pour n'être

jamais venu ; car désormais, partout où il se montrerait, les gamins pourraient le montrer au doigt et dire : « Regarde ce trompeur, ce menteur de marchand de vaches ! » Quelque chose dans sa poitrine lui disait qu'il y avait du vrai là-dedans.

— Ma foi ! se disait-il, c'est bon pour une fois ! Je vois bien ce que les gens pensent. Si j'avais cru ma femme, cela ne me serait pas arrivé.

Son avocat s'avança à son tour.

— Pourvu, pensa Uli, qu'il se taise ou qu'il fasse vite, que ce soit bientôt fini.

Mais son avocat, après quelques préliminaires, se lança à son tour dans le vif de la question. Sapristi ! quelle bouche ouvrit Uli et comme il se sentit ragaillardi ! L'affaire se présentait comme un gant qu'on retourne ; Uli ne pouvait assez se répéter : « Ah ! ah ! parbleu ! bœuf que je suis, de n'y avoir point pensé ! »

Il se sentait grandir, considérait avec un souverain mépris l'autre avocat, et cet avorton, sa partie adverse, qui de temps à autre ouvrait la bouche, comme s'il eût voulu prendre la parole, ou faisait un mouvement comme pour s'élancer sur l'orateur et lui faire sentir son poing, qu'il tenait toujours fermé et qu'il poussait plus ou moins en avant suivant l'intensité de sa colère.

Uli se faisait à lui-même l'effet d'un de ces fantômes dont on raconte qu'ils grandissent à vue d'œil jusqu'à ce qu'ils atteignent aux nuages, tandis que leurs jambes touchent encore la terre. C'était à croire qu'il n'y avait pas dans tout le pays de Berne de plus honnête homme, pas de plus noble bourgeois qu'Uli le fermier.

Et vraiment jamais Uli ne se serait imaginé qu'il valût autant. Il avait presque peur que tant de probité, de vertu, d'amour de la patrie, d'esprit de progrès, ne l'empêchât dorénavant de se montrer devant les gens, de crainte que les uns n'en

crevassent de jalousie et que les autres ne l'étouffassent dans leur empressement à vouloir contempler un pareil phénomène ! Il était dans son droit, on n'avait pas besoin d'une lanterne pour y voir clair, et si les juges n'étaient pas des coquins, il était sûr de gagner. Il n'aurait jamais cru que son avocat pourrait ainsi parler comme un ange, quand il l'avait vu à l'auberge tricher au jeu ou chez lui battre sa femme. Et effectivement, quand la Cour rentra après une courte délibération, la partie adverse fut déboutée de sa plainte et condamnée aux dépens.

Le pauvre petit homme devint blême, son long bâton dansa sur le sol, il étendit bien loin devant lui son poing fermé ; on eût dit qu'il se baissait pour prendre son élan et sauter sur les juges ; de sourdes exclamations sortirent de ses lèvres. Apparemment elles n'exprimaient rien de respectueux, car son agent d'affaires, qui était tout à sa portée, jugea prudent de sortir avec la plus grande diligence de la salle du tribunal.

Quant à Uli, il était comme un homme qui est tombé dans un buisson d'épines et qui s'attendait à n'en sortir que pareil à un mouton à qui il ne reste plus de laine, tandis que tout d'un coup il se retrouve sur ses pieds avec sa peau intacte. Si l'on aime mieux, il ressemblait à Daniel échappé de la fosse aux lions sans avoir été dévoré. Il y avait cependant là, à l'audience, huit avocats, six agents de droit, et un nombre incalculable d'hommes d'affaires, autant de bêtes féroces plus affamées et plus altérées que tous les fauves de l'Asie et de l'Afrique.

— Gagné ! hein ! gagné ! se disait-il. Qu'est-ce que ma femme va dire ? C'est pourtant une bonne chose de s'en rapporter à d'autres gens et non pas seulement aux femmes. Tout de même on ne me fera plus m'engager aussi à la légère dans un procès. C'est, en tout cas, une invention du diable ; il vaudrait mieux être malade un moment.

Sans s'en apercevoir, il était, tout en songeant ainsi, arrivé derrière le petit homme et son avocat, et entendait comment le premier disait au second :

— Faites ce que vous voudrez, mais pour perdre une pareille cause, il faut être un âne ou un coquin. Je suis dans mon droit devant Dieu et devant les hommes, à tout jamais. Ces imbéciles de là-haut peuvent déclarer ce qu'ils voudront. Faites ce que vous voudrez ; je n'ai pas d'argent, je n'ai rien qu'une maigre petite ferme, des enfants et des dettes ; si vous les voulez, vous pouvez les prendre à toute heure ; je vous les apporterai devant chez vous pour rien. Je pourrai peut-être, une fois ou l'autre, vous payer quelque chose, mais ne me poussez pas à bout, sinon je jette le manche après la cognée, je me fais mettre en faillite. Les enfants n'auront qu'à aller mendier, moi je volerai jusqu'à ce qu'on me nourrisse aux frais de l'État.

L'agent d'affaires répondit : « Personne ne se paie de mots ; ça serait trop commode ; j'ai encore une note, il faut qu'elle soit payée ; il y en a bien d'autres qui prétendaient ne rien avoir et qui ont fini par s'exécuter, quand on les a empoignés de la bonne manière. »

À ce moment, le petit paysan, en se retournant, aperçut Uli.

— Ah ! tu es aussi là, toi ? s'écria-t-il. Tu m'as trompé, et voilà maintenant que tu as encore gagné ton procès, tandis que je devrai aller mendier avec femme et enfants ! Je te croyais un honnête homme ; tu ne m'avais pas l'air d'un fripon. Personne dans ma vie ne m'a aussi bien roulé ; mais s'il y a un Dieu juste dans le ciel, il te fera payer dix fois ce tour de coquin, et bientôt, ou bien il te laissera aller jusqu'à la potence et au diable ensuite. Tu ne mérites pas mieux.

Quand il eut dit cela, il tourna sur ses talons et s'éloigna d'un pas rapide... Il sembla à Uli qu'il le voyait passer sa manche sur ses yeux.

Les agents d'affaires s'amusèrent beaucoup de la colère du petit paysan et s'en firent des gorges chaudes encore bien des jours après, à peu près comme ces gamins qui se divertissent avec des pantins ou des hannetons, qu'ils ont attachés à un fil et

auxquels à chaque secousse, ils arrachent une jambe ou une aile. En revanche, les paroles du paysan avaient impressionné Uli ; elles renfermaient une malédiction, et de pareilles invectives ne lui étaient point indifférentes. Et dans son cœur quelque chose se remuait qui l'empêchait de se tranquilliser. Un tribunal a beau faire, mentir reste toujours mentir.

Il était bien au-delà de midi, lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge. Il faisait une chaleur étouffante ; pas un souffle dans l'air ; au ciel étaient comme suspendus de noirs nuages, bannières funèbres que la main de Dieu déploie quand elle prépare ses jugements. Uli se rendit dans la grande salle ; dans la salle réservée où entrèrent les agents d'affaires et où l'on attendait les juges, les laïques n'ont pas accès.

Il se fit servir quelque chose à manger, croyant qu'il serait bien affamé ; mais, lorsqu'il se mit à table, il se trouva sans appétit. L'hôte l'encouragea à manger :

— Tout est bien frais et propre, lui dit-il ; il y a longtemps que tu n'as rien pris.

— C'est justement, répondit Uli, ce qui m'empêche de manger ; quand on a laissé passer son heure, la faim s'en va.

Mais la vraie raison n'était pas celle-là ; c'était le mot du pauvre petit homme qui lui était allé au cœur, qui y fermentait comme un levain, et qui lui enlevait tout appétit. Il avait beau s'efforcer de penser à autre chose, il l'avait toujours sur la conscience ; beau s'exciter à la colère contre ce va-nu-pieds qui avait l'audace de tenir de pareils propos, ces paroles éteignaient le feu de sa colère et l'angoisse restait et l'étouffait.

— Bah ! se disait-il, on ne devrait pas faire attention à de pareils propos ; ce qui est juste est juste ; et les juges ont prononcé, ils doivent savoir lequel a raison.

Il se tranquillisait ainsi, mais cela ne durait pas.

— On devrait, reprenait-il, interdire de pareils propos sous peine de la corde ; sans doute ils n'ont pas de conséquence, tout enfant le sait bien ; néanmoins on n'aime pas à les entendre. Et puis toute malédiction est défendue de Dieu, et si ce petit homme continue à jurer ainsi à la maison, peut-être encore avec ses enfants, ça pourrait bien faire du tort à leurs âmes à tous, et ce serait pourtant chose affreuse, si les enfants devaient copier ces blasphèmes.

On voit qu'Uli avait pris de bonnes leçons chez messieurs les agents de droit.

L'aubergiste lui demanda :

— Tu as pourtant gagné ? Quelle contestation aviez-vous donc ?

Uli le lui raconta.

— C'est clair que tu devais gagner, reprit l'aubergiste ; chaque gamin de la rue l'aurait compris ; je connais, du reste, ce petit homme, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux ; c'est un mauvais diable, il en a la réputation. Il est bon qu'il ait été une fois remis à l'ordre ; c'est justement ce que tu lui as fait. Il y réfléchira désormais avant de tourmenter les gens. Il a voulu te causer du dommage, il devrait en arriver autant à tous ses pareils.

— Oui, répliqua Uli, mais j'ai sur le cœur les mots qu'il m'a lancés ; je ne voudrais pas que quelqu'un se figure que je les mérite.

— Allons donc ! il ne faut pas y faire attention, reprit l'aubergiste ; ce sont des paroles en l'air, qui ne veulent rien dire. Contre une bonne chopine je prendrais sur moi tout le mauvais sort qu'il a voulu te jeter pour ta vie entière. Songe donc ! un aubergiste serait bien malheureux s'il devait s'arrêter à des propos de cette espèce ! Tous ces tonnerres de petits paysans, dès qu'ils croient que j'ai trop profité sur un veau ou que j'ai compté trop de vin pour un repas d'enterrement, quand

même ce n'est sûrement pas vrai, crient tout de suite que le diable doit m'emporter ; mais je ne l'ai encore jamais vu.

C'est ainsi que l'aubergiste tranquillisait Uli, et l'encouragement d'un aubergiste a bien sa valeur.

Pourquoi pas ? Il dure du moins aussi longtemps que ses chopines, et cela aussi est quelque chose.

L'aubergiste fut interrompu dans ses consolations par l'arrivée des messieurs du tribunal qui faisaient irruption dans la salle voisine ; or quand un aubergiste a affaire aux grands prêtres de la justice, il n'y a pas d'Uli qui tienne, eût-il besoin de tout le réconfort du monde.

Il était plus de quatre heures lorsqu'Uli se remit en route ; il hâta vivement le pas. Le vin, les paroles de l'aubergiste, la satisfaction d'avoir gagné, refoulèrent à l'arrière-plan l'impression pénible qui lui restait et le ragaillardirent.

— On a déjà bien blagué dans ce monde, se dit-il, et cela n'a pas tiré à conséquence.

Il se préparait un orage à l'occident, où le ciel était d'un noir menaçant ; les hirondelles voletaient en courts circuits autour des arbres et des maisons ; les feuilles pendaient inertes aux branches. Dans les prairies on voyait de robustes paysans, coiffés de larges chapeaux noirs et chaussés de hauts sabots, préparant les voies à l'eau qu'on attendait. Car, pour le vrai paysan qui a besoin de la pluie pour ses terres, il n'y a pas de meilleure aubaine qu'une averse qui balaie les routes et qui inonde les tas de fumier qui ne sont pas bien protégés. En pareille occurrence, celui qui peut dérober le plus à son voisin de ce précieux engrais s'en retourne chez lui avec la satisfaction la plus complète et la plus haute estime de soi-même.

Uli apercevait ces silhouettes dans les bas-fonds.

— Il s'agit de se presser, pensait-il. Ils croient que cela va donner un fort orage ; il faut que j'en profite aussi ; si je ne suis pas rentré, personne ne le fera pour moi.

Il se hâtait de couper au court à travers un vallon qu'arrosait un ruisseau, quand il aperçut de loin, à une petite distance du chemin, un objet d'un aspect si étrange, qu'il aurait bien voulu l'avoir déjà passé. Cela ressemblait à un immense tronc d'arbre soutenu par des étais. Ce n'en était pas un cependant, car cela se mouvait, semblait-il. Uli ralentit le pas ; il n'avait encore jamais rencontré de fantômes ; il n'avait pas précisément envie de se trouver face à face avec l'un d'eux, et cela en plein jour par dessus le marché.

— Ça serait pourtant fort, pensait-il, si on ne pouvait pas seulement être hors de leur atteinte pendant que le soleil est encore sur l'horizon.

À mesure qu'il approchait, le monstre semblait grandir ; il se dressa, s'appuya sur une pelle, pareil à un géant de la montagne. Uli s'arrêta court ; mais voici que le monstre s'approche de lui, sa pelle sur l'épaule ; et une voix, sortant de dessous un chapeau que probablement un Espagnol avait perdu durant la guerre de trente ans, lui crie :

— Viens seulement ! n'aie pas peur ! je ne suis pas un revenant !

C'était la voix de son ami l'aubergiste, caché sous ce grand chapeau noir, et enveloppé d'un vieux pardessus de son père. Uli se sentit soulagé, et confessa qu'il n'avait réellement pas deviné qui pouvait avoir une façon pareille ; il n'avait jamais rencontré un semblable épouvantail !

— Eh bien ! comment cela est-il allé ? demanda l'aubergiste. As-tu gagné ?

Sur la réponse affirmative d'Uli, l'aubergiste entonna un hymne à sa louange propre, bien entendu.

— Hein ? pas vrai ? je te l'avais bien dit, qu'il valait mieux m'écouter que ta femme avec tous ses grands mots. Vois-tu, dans ces sortes d'affaires, je ne me suis jamais trompé ; c'est toujours allé comme je l'avais prédit. Si une fois je quitte l'auberge, ce sera pour prendre une agence, et il n'ira pas longtemps jusqu'à ce que je leur aie damé le pion à tous. Allons, viens ! sur la peur que tu as eue, nous allons en boire une ; cela ne te coûtera rien.

Uli refusa, en disant qu'il était pressé, que l'aspect du ciel ne lui plaisait pas. Cela menaçait terriblement et si cela éclatait, il pourrait y avoir du mal là où l'orage passerait.

— Viens seulement, répliqua l'aubergiste. Une bouteille est bientôt bue. L'orage n'est pas encore là. D'ailleurs que tu sois ou non à la maison, tu n'y peux rien, il passera où il voudra. Pour cette fois-ci, tu peux y compter, nous n'aurons rien, il passera plus haut, du côté des montagnes.

CHAPITRE XIX

Un autre jugement et une seule sentence.

Uli était mal à son aise. Accoutumé à se soumettre aux volontés toujours très nettement exprimées de l'aubergiste, il se résigna à le suivre et raconta ce qui s'était passé, mais sans faire mention de ce que lui avait dit le petit homme. Il se hâta d'avaler son vin et de poursuivre son chemin. Car, bien qu'aucun souffle ne traversât l'atmosphère lourde et brûlante, le feuillage des arbres commençait à s'agiter violemment, comme secoué par une main invisible. Dans le lointain le tonnerre grondait sourdement, presque sans interruption, pareil à une lourde voiture roulant sur un plancher de bois.

Quand la tempête menace, un père de famille sérieux se hâte de rentrer chez lui ; sa place est là, comme celle d'un colonel à la tête de son régiment quand l'ennemi s'approche. On ne sait jamais ce qui peut arriver et c'est au père de famille à agir. Uli se pressait donc, malgré les assurances de l'aubergiste qu'il arriverait à temps et que l'orage passerait sur les montagnes.

Le ciel offrait un aspect singulier ; il y avait là, à l'horizon, trois ou quatre gros orages, tous plus menaçants l'un que l'autre. Leur centre était couleur de feu, le reste strié de noir et de blanc, et il s'en échappait de sourds grondements.

— Il y a du mal là-bas, il y grêle, disait Uli à demi-voix. On dirait que l'orage y est cloué. Il y grêle presque toutes les années ; je ne voudrais pas y demeurer. L'aubergiste a raison ; des orages pareils, il n'en passe pas par ici. Joggeli a raconté que, dans le temps qu'il portait sa première culotte, il avait une fois grêlé, il s'en souvient bien, mais jamais depuis ; du moins pas qu'il vaille la peine d'en parler.

En attendant, il pressait toujours plus le pas. Les orages montaient lentement au-dessus de l'horizon, se dirigeant l'un à droite, l'autre à gauche, pareils à deux armées ennemies prêtes à se mesurer, soit sur leurs fronts, soit sur leurs ailes, sans qu'on puisse encore bien déterminer où aura lieu le choc. Le plus dangereux de ces orages suivait sa direction accoutumée vers le haut ; de là un autre descendait rapidement, qui l'arrêta et le fit dévier de sa route. La lutte fut formidable ; les nuages tourbillonnaient d'un façon effrayante et se décochaient des éclairs avec fureur. Pareils à deux lutteurs qui se pressent, se poussent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ces orages, lutteurs célestes, s'élevaient toujours plus haut dans l'espace, et plus leur duel était féroce, plus en bas, sur la terre, régnait un silence complet. Pas un oiseau ne traversait l'air, on n'entendait qu'un bêlement d'agneau dans le lointain.

L'inquiétude s'empara d'Uli.

— Ça va devenir mauvais, dit-il ; je n'ai encore jamais rien vu de pareil. Il y a une terrible colère dans le ciel. Si seulement j'étais à la maison ! Il ne grêlera pas, j'espère bien, mais j'ai peur de la foudre ; personne ne me mettrait le bétail dehors. Dans un bon quart d'heure il faut que je sois là.

En même temps qu'il se le disait, à part soi, il sentit un coup sec sur sa main. Il tressaillit, regarda autour de lui, vit quelques grêlons rebondir sur la route, crépiter à travers les arbres ; ils étaient isolés, secs, sans pluie, mais de la dimension d'une grosse noisette.

— Pas possible ! pensa-t-il, et il eut un serrement de cœur tel que le sang n'y circulait plus et qu'il semblait vouloir éclater.

La grêle s'arrêta.

— Dieu soit loué ! se dit-il. Il n'y en aura pas ! Cela n'aurait pas pu arriver plus mal, juste avant la moisson. Et maintenant me voici à la maison, ou c'est tout comme !

Il était arrivé à un petit promontoire, où le chemin tournait pour descendre vers la Glungge et d'où l'œil pouvait embrasser tout le domaine. Quelque chose l'atteignit de nouveau, et cette fois en plein visage ; il fit un saut en arrière ; un gros grêlon était à ses pieds. Et tout d'un coup le nuage noir creva ; des torrents de grêle ruisselèrent du ciel sur la terre. L'atmosphère s'obscurcit, le fracas devint si étourdissant qu'il absorba le bruit du tonnerre. Uli eut peine à chercher un refuge sous un cerisier qui lui protégea le dos, fourra ses mains sous ses habits, inclina le plus possible sa tête sur sa poitrine, et dut rester dans cette position, heureux encore d'avoir l'abri d'un arbre, car il était impossible de songer à aller plus loin.

Il était là, courbé sous son arbre, à peine sûr de sa vie au milieu du bruissement de ces masses de grêle, comme attaché au pilori, en face de ses champs si splendides peu d'instants auparavant, cachés maintenant à ses yeux par le nuage qui portait la dévastation dans ses flancs. Il était comme stupéfié, incapable de lier deux idées ; pareil à un agneau sur le banc où on va l'égorger, il n'avait plus qu'un inexprimable sentiment de son néant, un tremblement du corps et de l'âme, qui lui fit presque perdre connaissance, pour se transformer ensuite en une prière à moitié inconsciente. Cette épouvante lui venait d'un sentiment vague que la main du Tout-Puissant était sur lui.

Il resta ainsi durant une éternité, lui sembla-t-il ; on eût dit que Dieu voulait mettre la terre en pièces. Peu à peu cependant le terrible bruissement diminua, le grondement du tonnerre descendit de nouveau des hauteurs du ciel comme une voix

douce et caressante, les éclairs reparurent, l'horizon s'éclaira, la bataille mugissait plus loin, les lourds nuages dévastaient d'autres champs. La grêle s'arrêta brusquement, le pauvre Uli put reprendre son souffle après cette mortelle anxiété. Il se releva brisé, mouillé jusqu'aux os, mais il ne s'en aperçut pas. Devant lui s'étendait son domaine ravagé, pareil à un cadavre enveloppé de son blanc linceul ; l'écorce pendait des arbres par lambeaux, les ruisseaux roulaient la désolation dans les prairies ! Mais Uli ne mesura pas l'étendue du dommage, ne leva pas les bras au ciel, ne se répandit ni en malédictions, ni en lamentations. Il était là écrasé, déprimé de corps et d'âme, il se sentait anéanti, comme foudroyé par la main de Dieu. Pensait-il ou non à quelque chose, c'est ce qu'il n'a jamais pu dire. Il rentra au logis, chancelant, ne remarqua point Fréneli qui, près de la maison, dirigeait les valets pour leur faire arrêter l'inondation, jusqu'à ce qu'elle lui sauta au cou avec un cri de joie :

— Dieu soit loué ! Tu es là ! alors tout peut se réparer, mais l'inquiétude que j'ai eue pour toi, non ! tu ne peux t'en faire une idée ! Mon Dieu ! où étais-tu par ce temps ? Bien sûr, en rase campagne, et tu en as réchappé !

Cet accueil cordial tira Uli de son ahurissement, mais ce ne fut que pour lui faire proférer ces mots :

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il en fût autrement, je n'aurais pas mieux demandé, et personne ne s'en trouverait plus mal.

— Non pas ! Non pas ! s'écria Fréneli, ne fais pas un péché ! Il y a du mal, beaucoup de mal. Au plus fort de l'orage, j'ai eu le cœur comme brisé ; il me semblait que je devais crier au bon Dieu pour lui demander à quoi il pensait. Alors je me suis représenté que tu pourrais être sous l'orage, que peut-être la foudre t'avait frappé, ou qu'il t'était arrivé quelque autre malheur. Que m'importaient alors les champs, le blé, les arbres ? Il viendra une autre année, et tout repoussera, me disais-je ; pourvu qu'il n'arrive rien à Uli, qu'il rentre sain et sauf, tout le reste ne me

fait rien. Alors j'ai repris courage, et dès qu'on a pu mettre le nez dehors, je me suis inquiétée de l'eau, et voilà que tu arrives. Al-lons ! tout est bien maintenant. À présent, entre, tu en as be-soin.

— Mais regarde, disait Uli en marchant, il n'y a plus un chaume sur pied, plus une feuille aux arbres. Tout est à terre, tout est blanc comme au milieu de l'hiver !

Et il était là, immobile, montrant à Fréneli le domaine dé-vasté.

Il offrait vraiment un aspect à fendre le cœur, à épouvan-ter ; c'était un vrai champ de bataille, où la main de Dieu s'était appesantie sur les champs ensemencés par les hommes.

Involontairement les larmes coulèrent des yeux de Fréneli, et ses mains se joignirent, mais elle chercha à se dominer et dit :

— Oui ! c'est affreux, mais pense que c'est Dieu qui l'a fait, qui sait pourquoi ? Nous devons accepter ce qu'il envoie. Puisqu'il nous a frappés, il saura nous venir en aide : il ne sert de rien de se faire du chagrin et de se plaindre. Rappelle-toi ce qui est écrit : « Ne vous souciez pas du lendemain ; il est bon qu'à chaque jour suffise sa peine. »

— Oui ! oui ! c'est écrit, mais qui peut prendre les choses ainsi ? répliqua Uli. Surtout...

Fréneli lui coupa la parole et dit :

— Non ! non ! Uli ! c'est ainsi qu'il faut toujours penser. Alors ça descend dans le cœur, et on n'a plus d'autres idées. Mais regarde donc ! Qu'est cela ! Ah ! mon Dieu !

C'était une couvée de cailles ; probablement la mère avait voulu se réfugier avec ses oisillons dans le buisson le plus pro-chain, et quand elle avait vu que cela n'était pas possible, elle avait encore une fois rassemblé sous ses ailes les petits qui la suivaient et avait trouvé la mort avec eux. Elle était là, les ailes

étendues ; autour d'elle, sous elle gisaient ses petits. Elle était morte victime de son amour fidèle.

— C'est ce qui pourrait nous arriver de mieux, murmura Uli.

Fréneli ne répondit pas ; elle ramassa les pauvres bestioles dans son tablier et dit :

— Il ne faut pas qu'un chat ou une autre bête sauvage vienne les manger. La mère a mérité d'être enterrée avec ses enfants comme une créature humaine, car elle s'est conduite mieux que beaucoup d'entre elles.

Joggeli était blotti sur la galerie de sa petite maison, où la grêle était encore amoncelée.

— Ils sont gros comme des noix, dit-il ; je n'en ai jamais vu de pareils. Quel orage épouvantable ! Dieu sait le mal que ça aura fait, droit avant la moisson ; il y a bien des petits fermiers que cela va rudement secouer. Mais aussi c'est leur faute. Pourquoi ne s'assurent-ils pas ? L'assurance est justement faite pour ces gens-là qui ne peuvent pas supporter une grêle. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ait grêlé justement cette année-ci, après septante ans, et des grêlons si gros ! Il doit y avoir quelque chose là-dessous, sans quoi je ne saurais pas pourquoi Dieu a de nouveau envoyé la grêle en ce moment.

Personne ne lui répondit.

Quand ils furent rentrés, Joggeli continua :

— Ça lui a coupé le sifflet ; je n'y vois pas autre chose. Je ne veux pas dire que cela lui vient bien, mais il n'est pas mauvais qu'il ait un peu aussi sur le nez. Si seulement j'avais déjà l'argent du loyer ! Il faudra veiller à temps pour que j'aie mon affaire.

Fréneli s'appliqua de toutes ses forces à ne donner essor ni à son chagrin, ni à ses plaintes. Elle s'occupa d'Uli avec toute la

sollicitude imaginable, lui apporta des vêtements secs et prépara une bonne tasse de café, cette suprême consolation des femmes dans toutes leurs misères. Mais Uli resta sombre et muet ; au lieu de boire et de manger, il s'accouda sur la table et soupira profondément.

Fréneli lui dit :

— Prends courage ; c'est l'essentiel. Il nous reste pourtant quelque chose : nous avons de bons serviteurs, et on a rarement vu quelqu'un ruiné par ce qui vient de Dieu, quand il a supporté vaillamment l'épreuve et gardé son cœur et sa tête à la bonne place. Ordinairement quand on se ruine, c'est par sa propre faute.

— Précisément, répondit Uli. Tu ne sais justement pas tout.

— Et si même tu as encore perdu ton procès, reprit-elle, ça ne fait rien ; c'est une leçon pour une autre fois.

— Ah ! si je l'avais perdu ce serait un bonheur ; j'en serais content ; nous n'aurions pas eu cet orage, et je n'aurais pas sur la conscience un poids que personne ne peut m'ôter.

Il raconta alors à Fréneli comment il avait gagné son procès ; d'après la loi, il avait le droit pour lui, les juges l'avaient dit. Il est vrai qu'il avait mis le petit homme dedans, mais ce n'était pas illégal, et il avait été bien content de gagner, jusqu'à ce que le petit paysan lui eut parlé de sa femme et de ses enfants, lui souhaitant que la main de Dieu l'atteignît, ou qu'il mourût sur le gibet.

— Ces paroles, continua-t-il, m'ont pesé lourdement, et je n'ai pas pu m'en débarrasser. Je me disais toujours : si seulement j'étais à la maison ! Mais je ne pensais pas à la grêle, elle n'arrive pas ici, au plus une fois tous les cent ans. J'ai bien vu qu'il grêlait du côté de l'Oberland, j'ai bien vu les orages se rencontrer, et venir sur moi. Alors j'ai eu froid au cœur, et je me suis dit : Si le tonnerre t'atteignait ? Quand la grêle a éclaté,

pendant que j'étais là sous mon arbre comme un pauvre pécheur au carcan, je m'attendais à être foudroyé, et je ne pouvais penser que ceci : Bon Dieu ! aie pitié de mon âme. J'en ai réchappé, mais que suis-je maintenant ? Un pauvre misérable, tant que je vivrai, plus misérable que personne au monde ! J'ai tout perdu, j'ai perdu ma bonne conscience ! Toute ma vie je serai condamné à me dire que je me suis rendu malheureux et un autre avec moi. Et quand je voudrais réparer le mal, voilà que je ne le puis pas, je n'ai plus rien ! Quand le vieux disait tout à l'heure qu'il voudrait bien savoir pourquoi il avait grêlé maintenant, j'aurais pu lui répondre que je ne désirais qu'une chose, c'est d'être à dix mille pieds sous terre.

Fréneli avait écouté tremblante la confession d'Uli. Elle était bien loin de prendre la chose à la légère et de dissuader Uli de donner cette signification à l'orage. Elle avait une foi implicite à un lien mystérieux entre les dispensations divines et les actions des hommes ; elle croyait à une Providence qui a compté les cheveux de nos têtes et qui protège les passereaux sur le toit ; elle croyait au châtiment dans ce monde, mais comme à une discipline qui doit avoir son effet sur ceux qui aiment Dieu, et produire en eux un fruit de justice. Longtemps elle demeura comme abasourdie, longtemps elle chercha le mot à dire sans le trouver, elle ne voulait adresser ni plainte, ni reproche, et comment consoler ? Tout à coup elle se leva, alla chercher le saint Livre et lut dans l'épître aux Hébreux ces paroles :

« Mon enfant ne méprise pas les paroles du Seigneur, et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de ses verges ceux qu'il reconnaît pour ses enfants. Si vous souffrez le châtiment, Dieu vous traite comme ses enfants ; car quel est l'enfant que son père ne châtie pas ? »

— Ce serait bien beau, dit Uli, quand Fréneli eut achevé de lire et tourna ses yeux vers lui, si on pouvait le comprendre.

Là-dessus on l'appela ; les valets sentaient une fois qu'ils avaient besoin du maître. Les étables étaient pleines de bétail, et en ce moment on n'aurait pas trouvé dans tout le domaine une poignée de gazon. Ce qui restait était couvert de grêle, et le foin nouveau était encore en fermentation.

Bien en prit à Uli d'avoir eu la précaution de garder du vieux foin pour la plus grande partie de l'été. En bien des cas, c'est extrêmement commode, mais on ne peut pas toujours le faire. Il y a des années où l'on est heureux si on noue les deux bouts avec le foin et l'herbe.

Fréneli était très préoccupée ; elle sentait combien il est difficile de trouver la vraie consolation, d'élever sa foi au-dessus de tous les soucis de la terre, pour se persuader que ce que Dieu fait est bien fait. Elle considérait comme un grand bonheur leur infortune présente, si elle servait à arracher Uli à l'entraînement des affaires temporelles pour diriger son esprit vers un but plus élevé. Mais en attendant, les soucis étaient là : « Que mangerons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? »

Ce qui l'affectait le plus, c'était la pensée que, tandis qu'ils étaient atteints par le malheur, le petit homme n'avait pas son compte, qu'il devait quitter son petit domaine, et que eux n'étaient pas en mesure de le dédommager avec de l'argent ; tout ce qu'ils pouvaient réunir appartenait à Joggeli. Et qu'arriverait-il s'ils voulaient donner au petit paysan ce qu'ils ne lui devaient pas légalement, tandis qu'ils ne paieraient pas une dette reconnue. Cela la tourmentait. Elle se disait bien que le pauvre homme était aussi en faute, et qu'il s'était toujours comporté en personnage intraitable et haineux ; s'il avait été moins raide, peut-être qu'Uli eût lâché quelque chose ; néanmoins c'est lui qui avait raison et Uli qui avait tort. Fréneli ne trouva pas d'autre issue que de s'en remettre à Dieu et de le supplier de faire lui-même pour le mieux, puisqu'il les avait rendus impuissants.

La maison n'était pas incendiée, mais tout ce qui était encore vert sur le domaine était anéanti. C'est ainsi qu'il en va souvent dans ce monde. On redoute quelque chose comme le plus grand des malheurs, et il vous arrive un autre revers, auquel on ne songeait point, et qui est bien plus pénible à supporter.

Le lendemain d'un incendie est bien triste ; on est là sur le lieu du sinistre, pensant à la maison brûlée et à tout ce qu'elle contenait. Puis on va parmi les décombres chercher, au milieu de ces débris fumants, ceci ou cela ; il y a des choses qu'on ne retrouve pas, d'autres dont on ne retire que des fragments sans utilité. On voudrait s'arracher de ces lieux, tant on est triste, et on ne le peut pas ; toujours quelque chose vous y ramène pour chercher ceci ou cela, pour voir comment tout est détruit, pour songer à ce qui était auparavant.

Mais le lendemain d'une grande grêle n'est guère moins triste, surtout pour un fermier qui va voir ce que sont devenues ses cultures, et contemple mélancoliquement leurs débris, tout en calculant ce qu'aurait pu lui rapporter tel ou tel champ dont il ne reste rien ; il est là devant ses arbres, obligé de se dire : les voilà réduits pour bien des années à ne rien produire ; beaucoup périront ; où faudra-t-il prendre de quoi manger, que faudra-t-il planter pour qu'on ait l'automne prochain au moins un petit revenu ? Ce sont de tristes voyages de découvertes, surtout lorsqu'en rentrant on trouve devant sa porte le propriétaire qui vous dit : « Écoute ce que je voulais te dire : il me serait agréable que tu me donnes ce que tu es resté me devoir sur l'année passée ; il y a eu ce matin quelqu'un chez moi, et j'aurais besoin de mon argent. » Sans compter qu'on est éprouvé dans son corps et dans son âme, que tous les membres vous font mal, qu'on a les jambes si lourdes qu'on croit les voir s'enfoncer dans la terre jusqu'aux genoux, et l'âme si pleine de chagrin qu'on voudrait pouvoir se coucher pour mourir.

Fréneli s'efforçait de remonter Uli, lui donnait de bons conseils, le consolait de l'ineptie de Joggeli, qui ne signifiait rien, lui disait-elle, mais rien n'y faisait. Uli restait brisé de corps et d'âme.

L'après-midi, Fréneli lui proposa d'aller visiter avec elle les champs qui ne faisaient pas partie du domaine. Dans l'un d'eux, qui était séparé des autres par une colline, ils avaient une importante plantation de pommes de terre. Fréneli eut beaucoup de peine à le décider à y aller, et ne l'y amena qu'en lui représentant qu'il faudrait cependant voir si l'on pourrait encore en tirer quelque chose, ou s'il fallait y planter à nouveau.

— Si l'on s'y met de suite, dit-elle, on pourrait encore espérer avoir des pommes de terre tard dans l'automne, de celles qui croissent et mûrissent vite. Ils trouvèrent les champs les plus voisins également ravagés, et c'est à grand'peine que Fréneli décida son mari à aller visiter encore les pommes de terre.

— Je ne peux pas, répondit Uli, j'ai les jambes comme paralysées.

Fréneli ne céda pas, Uli s'exécuta. Arrivés sur la hauteur, ils virent à leur grand étonnement, le champ entier presque intact. Plus une colonne de grêle est forte, plus elle est d'ordinaire nettement circonscrite. D'un côté d'un chemin ou d'une haie tout est dévasté, de l'autre on n'aperçoit pas trace de grêlons.

Fréneli aurait presque sauté de joie, tant elle était heureuse d'avoir retrouvé en bon état ce qu'on croyait perdu. Elle y vit un gage rassurant ; tout irait mieux qu'il ne semblait.

— Réjouis-toi, Uli, dit-elle, quand on a des pommes de terre, on a tout, les choses s'arrangeront.

— Oui, répliqua Uli, si avec le manger tout était dit. Il vaudrait mieux que tout fût dans le même trou, on saurait à quoi on en est. À quoi servent des pommes de terre ? À qui a perdu cou-

rage, rien ne vaut ; à qui le garde, peu de chose suffit pour le soutenir.

Le lendemain, une petite voiture entra dans la cour ; Fréneli poussa un cri de joie, Uli releva à peine la tête, il était encore plus déprimé que la veille. La voiture amenait le Bodenbauer et sa femme. Il y avait longtemps qu'ils n'étaient pas venus à la Glungge ; ils avaient appris le malheur et venaient voir eux-mêmes ce qu'il en était, et en quoi ils pourraient être utiles et aider ; c'étaient de vrais amis dans les mauvais jours. Ils prirent une vive part au chagrin d'Uli en voyant cette dévastation. Ce qui les toucha le plus, ce furent les pauvres arbres condamnés à végéter et à ne rien donner pendant des années.

Sur la demande de Fréneli, ils firent le tour du domaine, et le cousin Jean dut donner son avis sur tout :

Quelles mesures faudra-t-il prendre pour tirer encore parti de ceci ou de cela ? Que conviendra-t-il de laisser debout, ou d'abattre ? Uli était présent, mais c'est comme s'il n'avait point eu d'oreilles ou comme si tout cela ne l'eût pas concerné. Joggeli trotta après eux, lançant de temps en temps une allusion piquante, que comprenait seule Fréneli, accoutumée à ses façons de parler. Elle l'invita à partager leur repas, mais il répondit qu'ils avaient besoin de ce qui leur restait, et qu'il n'était pas nécessaire que quelqu'un les aidât à le manger.

Le paysan et sa femme avaient été frappés de l'accablement d'Uli, mais, en gens prudents, ils n'y avaient fait aucune allusion. Après le dîner, Fréneli, suivant la coutume du paysan qui veut qu'on ne boive le vin que le repas fini, quand on en boit, alla chercher une bouteille et emplit les verres.

— Mais pourquoi te mettre en frais ? lui dit la paysanne, nous n'en avons pas besoin et vous avez assez à dépenser ailleurs. Si vous avez besoin de n'importe quoi, dites-le ; si nous l'avons, c'est tout à votre service. C'est justement dans des occa-

sions pareilles qu'on recourt les uns aux autres, quand tout va bien, on peut faire seul.

— Bien sûr, ajouta le paysan, et ce que ma femme dit là ne sont pas des paroles en l'air. Mais dis-moi donc, Uli, qu'as-tu ? Je ne te reconnais pas du tout. Tu n'étais pourtant d'habitude pas si abattu, si découragé. Il t'arrivait bien de t'emballer, et de battre de l'aile ensuite, quand il n'était pas nécessaire. Mais quand tu voyais qu'on avait bonne envie de t'aider, et qu'on te faisait relever le menton, tu étais de nouveau un homme. Aujourd'hui voilà que rien n'y peut ; tu ne manges rien, tu ne bois rien, et depuis un moment c'est comme si tu n'entendais rien. Allons ! parle ! qu'y a-t-il ?

— Je ne me sens pas bien, répondit Uli ; ça me va dans tous les membres, c'est comme si j'étais déjà sous terre. Ah ! cela vaudrait mieux ! car c'est moi qui suis la cause de tout.

Fréneli voulut l'interrompre ; le paysan demanda de quoi il s'agissait.

— Parle, toi, dit Uli à Fréneli, raconte ce qui s'est passé ; la tête me fait trop mal, dis seulement tout ; cela vaut mieux, ils sauront ce qui en est.

Fréneli comprit bien vite que c'était le moment de parler en toute franchise ; Jean était la caution d'Uli, et si quelqu'un pouvait aider de ses conseils, c'était bien lui. Quand on cherche l'aide de quelqu'un, il faut absolument parler à cœur ouvert ; rien ne rebute les gens disposés à vous seconder comme devoir qu'on leur cache beaucoup de choses, ou qu'on tait l'essentiel. Le secours qu'on apporte alors n'est que de l'argent jeté au lac.

Elle raconta tout, en ménageant Uli autant que possible. Quand elle exposa leur situation financière, elle toucha naturellement un mot des relations de son mari avec l'aubergiste et le meunier, mais sans appuyer, en sorte que quelqu'un qui n'aurait pas été au fait des habitudes campagnardes n'y aurait rien re-

marqué de particulier. Elle en fit de même pour le procès ; mais quand elle arriva à la fin de son récit, et qu'elle raconta le rapport qu'il y avait entre ce procès et la grêle, et à quel point Uli en était affecté, la paysanne s'exclama à plus d'une reprise : « Bon Dieu ! est-ce possible ! » et le Bodenbauer fit la réflexion que réellement on n'avait rien vu de pareil depuis longtemps. « Mais, ajouta-t-il, si c'est comme ça, Uli n'a qu'à se consoler. C'est la preuve que Dieu veut son bien, un châtiment, fût-ce une grêle pareille, vaut encore mieux que le gibet. »

Fréneli n'oublia pas non plus de raconter combien Joggeli était peu raisonnable, quoi qu'ils fissent pour lui.

— Ce n'est pas, continua-t-elle, que cela signifie grand' chose : de lui-même il n'y mettrait pas tant de sérieux. Mais le fils et le gendre sont toujours à court d'argent, et ils seraient peut-être bien capables de lui faire céder ses droits, ou de le duper, de telle sorte que nous pourrions nous trouver entre l'enclume et le marteau. On ne peut se fier ni à l'un, ni à l'autre. Le gendre surtout est capable des pires choses, et Joggeli est aussi facile à intimider qu'une poule, et quand même il blâme tout le monde, il est souvent plus niais que la plus sotte femme. Il n'a pas toujours été ainsi, mais l'âge est là et sa femme n'y est plus.

Jean alla trouver Joggeli et eut une longue conférence avec lui. Ce n'était point une intervention, ni une mystification comme en essaierait un Anglais arrogant avec des diplomates de fraîche date. C'était simplement une manière de tâter le terrain, une démarche amicale, l'assurance qu'on était toujours là, et que Joggeli n'avait pas à s'inquiéter ; il s'agissait uniquement de patienter un peu, si cela était nécessaire.

Joggeli promit tout ce qu'on voulut, car il avait une grande considération pour le Bodenbauer, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde. Jean eut ensuite une conférence particulière avec Fréneli.

— Vois-tu, lui dit-il, ton mari n'est pas dans son assiette. Il a été frappé, mais ce n'est pas étonnant ; pareille chose n'arrive pas tous les jours ; il vaut mieux pour le moment n'en pas trop parler. Fais venir le médecin ; il vaudrait mieux qu'il fût malade plutôt que cela lui tombe ainsi sur le moral, ce qui est difficile à guérir. Prends les rênes, fais de suite exécuter tels et tels travaux. Si tu as besoin de moi ou s'il te faut de l'argent, fais-le moi savoir ; vous n'êtes pas dans une mauvaise situation, mais il vaudrait mieux pour vous que vous n'eussiez point de comptes avec les gens, ça ne vaut rien, surtout si votre livre de comptes n'est pas en ordre, comme cela est probable. Je connais ces tonnerres, et leur manière de faire. Ils ne veulent jamais régler compte, et quand on en arrive là, ils vous viennent avec des notes dont la grand'mère du diable aurait honte. À cela tu ne peux rien faire, il faut attendre jusqu'à ce qu'Uli soit remis, mais alors il s'agira de tirer l'affaire au clair jusqu'au dernier kreutzer ; mais répète tous les jours à Uli, pour qu'il ne l'oublie pas, que l'honnêteté est le meilleur calcul. Pour le moment, vous n'avez rien à craindre de Joggeli ; cependant avec ces sortes de gens on n'est jamais sûr de rien. Tout dépend de celui qui est le dernier auprès d'eux. Soigne-le bien ; il a encore assez de bon sens pour s'en rendre compte.

En rentrant chez lui, Jean dit à sa femme :

— C'est pourtant une chose curieuse que les hommes ; je n'aurais jamais cru qu'Uli pouvait être si niais et faire de pareilles bêtises, mais il faut tout apprendre dans ce monde, et de ce qu'un individu convient à une place, il faudrait bien se garder de conclure qu'il conviendra également à une autre. Uli était un excellent valet, on ne pouvait en désirer un meilleur. Maintenant que le voilà fermier, il fait des sottises, et si l'on n'y veille, cela lui jouera un tour. Il y en a beaucoup qui sont de bons soldats, et dont on ne fait que de mauvais officiers. Uli est économe, c'est un homme de maison, il se donne du mal, et avec cela il fait toutes les bêtises imaginables, et des choses qui ne mènent à rien. Il fait le bon enfant, trafique avec les marchands,

a des procès, engage de la racaille pour domestiques ; il ne lui manque plus que les Juifs. S'il en réchappe, je ne doute pas qu'on en fasse un homme. Il a une bonne femme qui l'empêche de se noyer. Tant mieux que tout cela soit arrivé à temps. Mais c'est merveilleux comme le bon Dieu sait prendre les hommes !

— Oui ! le bon Dieu vit encore, répondit la paysanne ; je n'en ai jamais douté ; mais tout de même il a bien mal mené ce pauvre Uli. Reste à savoir s'il le supportera. Il a dit tout à l'heure des choses qui m'ont fait me demander s'il était encore ou non dans son bon sens.

— N'aie crainte ! reprit le Bodenbauer ; le bon Dieu n'est pas un de ces charlatans qui s'embrouillent dans leurs remèdes et qui vous prescrivent des livres quand il faudrait des onces. Il connaît la dose que ses malades peuvent supporter et ce qui leur fait du bien.

— Amen ! dit la femme.

CHAPITRE XX

Conséquences d'un jugement.



Le lendemain matin, Uli ne put effectivement pas se lever : il était dans un état d'affaissement auquel Fréneli ne pouvait donner aucun nom. On appela le médecin, qui examina longtemps le malade, et finit par dire qu'il ne savait pas bien ce que cela donnerait ; il prescrirait quelque chose et reviendrait voir l'effet dans un ou deux jours. C'était le docteur à qui la cousine avait donné sa confiance, et dont Fréneli avait hérité. Mais Joggeli ne pouvait absolument pas le souffrir ; il prétendait toujours qu'il avait fait mourir sa femme, mais que c'était bien la faute de celle-ci. Si elle en avait pris un autre elle aurait encore pu vivre jusqu'au jugement dernier.

Dès que le médecin fut parti, Joggeli arriva en clopinant et demanda ce qu'il y avait, qu'il était de nouveau là. Il aurait mieux aimé ne pas le revoir.

Il fut tout effrayé quand il apprit qu'Uli était au lit et pas du tout bien, et que le docteur ne savait pas encore ce que cela serait, attendu que la maladie n'avait pas encore un caractère déterminé.

— Celui-là ne sait rien, dit-il, vous pourrez attendre longtemps jusqu'à ce qu'il voie clair. On ne devrait pourtant pas consulter un médecin qui ne voit goutte aux eaux, qui les regarde à peine et qui du reste ne comprend rien. Si on veut, j'en parlerai à Lürlipeter, et le ferai venir ; rien qu'à entendre celui-là il vous semble déjà qu'on va mieux, tant il sait bien vous expliquer les choses et vous dire exactement où cela manque.

Joggeli, grandement angoissé, non pas tant au sujet d'Uli qu'à cause de son argent, tourmentait Fréneli tantôt à propos de cet argent, tantôt à propos du médecin. Il y était d'ailleurs excité par son gendre, et, en partie aussi, par son fils. Il voyait bien que cela n'allait pas, et il s'agissait de faire en sorte que la dette ne s'accrût pas trop, sans quoi il n'aurait plus que les yeux pour pleurer. Il avait oublié ce qu'il avait promis au Bodenbauer, et s'inquiétait fort peu du mauvais quart d'heure que passait Fréneli. Le cousin Joggeli n'avait jamais songé à se mettre dans la peau d'autrui, et la compassion et lui n'allaient guère de compagnie.

Fréneli avait une lourde charge sur les bras. Il y avait une foule de travaux qui demandaient à être rondement menés, si l'on voulait faire rendre au domaine ce qu'il pouvait et diminuer aussi le dommage. Et cela avec de mauvais domestiques, et un mari dans un état inquiétant qui faisait hocher la tête au médecin : il avait pris la fièvre nerveuse.

— Si l'on peut la couper, disait le docteur, j'aime bien mieux que la maladie prenne cette tournure que si elle lui attaque le moral. Avec des maladies pareilles, on voit combien toute la science est imparfaite ; c'est chose curieuse que cet enchevêtrement des affections corporelles et mentales ; pour s'en

rendre compte on a beau prendre les meilleures lunettes du monde, il n'y en a pas qui vous fasse voir clair.

À tout cela se joignaient les importunités de Joggeli qui, toujours clopinant, ne cessait de parler de son Lürlipeter et de son argent.

Fréneli le supportait avec grande patience ; mais enfin, ne sachant plus à quel saint se vouer, elle écrivit au Bodenbauer. Il arriva aussitôt, lava proprement la tête à Joggeli, et lui paya en même temps l'arriéré.

— Mais, ajouta-t-il, à présent ne me tourmentez plus cette brave femme ; en voilà une qui sait porter les culottes, et qui est plus capable que bien des hommes ! Si le bon Dieu a décrété d'envoyer un malheur à quelqu'un, les autres ne sont pas là pour lui tomber dessus et lui donner le coup de grâce, mais pour avoir patience avec lui et l'aider selon leurs moyens.

En même temps, il chercha à entreprendre Joggeli pour obtenir de lui un rabais sur le terme en cours, en raison du dommage causé par la grêle. Avant qu'il existât une Société d'assurance contre la grêle, on insérait le plus souvent dans les baux un article stipulant dans quelle mesure fermier et propriétaire auraient à supporter des dégâts de cette nature. Aujourd'hui, ou bien on supprime purement et simplement cette clause, le propriétaire laissant au fermier la liberté de s'assurer ou non et s'inquiétant dès lors fort peu des pertes qui peuvent survenir, ou bien, au contraire, il est expressément stipulé qu'on doit s'assurer, et on destine à cet effet une partie du loyer de la ferme. Il y avait bien quelque chose d'analogue dans le bail de la Glungge. Mais Joggeli avait dit à Uli :

— Ne fais pas la bêtise de t'assurer ; qu'est-ce que tu veux payer pour d'autres qui sont grêlés toutes les années, tandis qu'ici il ne grêle jamais. Si tu accumules pendant dix ans ce qu'il t'en coûterait annuellement pour l'assurance, que t'importe qu'il

grêle la onzième année, tu auras de quoi le supporter, et peut-être que cela n'arrivera pas de longtemps.

Ce raisonnement plut à Uli qui avait besoin de son argent. Il ne songea pas à la moitié de l'assurance que Joggeli aurait dû payer, et encore moins à lui demander si, en cas de grêle, il supporterait les frais du dommage.

Bodenbauer lui-même, qui se portait caution, n'y avait pas pensé, croyant que tous les deux, propriétaire et fermier, auraient assez d'intelligence pour bien stipuler cet article. Lorsqu'il apprit ce qu'il en était, il fut épouvanté et alla trouver Joggeli. Celui-ci, à qui il venait d'acquitter l'arriéré, le tranquillisa de son mieux, mais sans lui dire rien de précis.

— On s'arrangera, lui dit-il ; quand le moment de payer sera là, on verra ; pour le moment on ne connaît pas encore bien l'étendue des dégâts.

— Cousin, demanda le Bodenbauer, combien voulez-vous donner de ce qui reste ?

— Je n'ai pas envie de l'acheter, répondit Joggeli. Qu'en ferais-je ?

L'état d'Uli était critique : pendant plusieurs jours il fut dans le délire, ce que l'on considère à la campagne comme un signe certain qu'il n'y a plus d'espoir. Il était dans toute l'inconscience de la fièvre et disait de si étranges choses, que ceux qui les entendaient en prenaient la chair de poule, car il parlait souvent du diable et des châtements que celui-ci lui infligeait. Quant à Fréneli, après avoir été tout le jour sur ses jambes, s'être multipliée partout, au point que souvent les domestiques et les servantes disaient : « Cette tonnerre de femme est de nouveau là ! Si ce n'est pas une sorcière, elle le deviendra, vous pouvez compter là-dessus », elle s'asseyait encore la nuit au chevet d'Uli et le veillait.

Ce sont des heures pénibles et qui marquent dans la vie, que celles qu'une femme passe ainsi au chevet de son mari suspendu entre la vie et la mort.

Les bruits du jour ont cessé, il n'y a plus ni à agir, ni à commander, la vaillante femme est là qui veille seule et sans rien qui la dérange, auprès de son malade ; au-dessus d'eux est Dieu : heureux sont-ils, s'il est avec eux ! Quand le mari a conscience de son état, ce sont des heures saintes qui ressemblent à celles du premier amour : le cœur déborde, on se souvient avec une douce émotion des jours d'autrefois, on est plein de gratitude pour tant de preuves de tendresse fidèle, de patience, de support ; on s'entretient de la situation présente ; quand la femme se lamente à la pensée de l'avenir, du sort réservé à une veuve et à des orphelins, le mari la console, lui donne de sages conseils, lui remonte le moral et la recommande au Tout-Puissant, qui est le père des délaissés. Quand elle demande à Dieu qu'il éloigne le calice de la mort de son bien-aimé, il y répond par un Amen ! résigné. Oui, ce sont là des nuits saintes et bénies, qui s'envolent comme sur des ailes d'anges.

Mais il en va tout autrement quand le mari est dans le délire, et que la pauvre femme est là, isolée, sans autre confident de ses pensées que Dieu seul. Sa vie entière repasse devant ses yeux, le passé comme le présent et l'avenir ; chaque nuit le tableau devient plus net et prend les couleurs de la vie. Les amères joies de la souffrance, les larmes brûlantes, la résignation patiente, les rêves enchanteurs, les élans pleins de courage se succèdent alternativement dans son âme. Les images d'abord confuses prennent des contours toujours mieux dessinés ; elle voit l'avenir se dégager toujours plus net des ombres du présent. Elle aussi s'écrie éplorée : « S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi, toutefois qu'il en soit non comme je le voudrais, mais comme tu le veux ». Mais comme la volonté du Seigneur ne lui apparaît pas clairement, l'avenir se présente sous une double face à son œil intérieur. Elle se voit poursuivant sa carrière avec son mari, la main dans la sienne, ou, au contraire,

le conduisant à sa dernière demeure, et restant seule avec ses enfants orphelins, seule pour les initier à la vie et les armer pour la lutte.

Elles furent nombreuses les longues nuits solitaires que Fréneli passa ainsi au chevet d'Uli, absorbée dans ses pensées, écoutant, le cœur saignant, les divagations de son mari. Durant bien des semaines elle ne se déshabilla pas, malgré l'ordre du docteur, ne voulant laisser à personne le soin de veiller le malade, tant elle avait peur de ce que diraient les gens, s'ils surprénaient les paroles incohérentes d'Uli. Les gens, en effet, ne comprennent rien aux divagations d'un homme en délire ; le plus souvent ils leur cherchent un fond secret ; ils y voient l'aveu d'une mauvaise conscience, l'angoisse que causent des crimes secrets. Qu'auraient-ils dit d'Uli qui avait toujours affaire au diable, et se croyait dans la géhenne ?

Un soir, le médecin ne voulut pas s'en aller ; il prenait prise sur prise ; enfin il se retourna, secoua le tabac de dessus son habit, et dit :

— S'il arrive quelque chose pendant la nuit, il faudra m'appeler.

— Mon Dieu ! docteur ! que voulez-vous dire ? Va-t-il donc mourir ? gémit Fréneli.

— Je ne puis rien dire ; mais enfin il faut que cela tourne d'un côté ou de l'autre. Cela ne peut pas rester ainsi et une crise doit se produire. Elle aura lieu peut-être cette nuit, et il n'est pas mauvais que le médecin ne soit pas loin ; il peut en bien des cas venir en aide, d'autres fois pas ; il peut parfois seconder la nature, parfois aussi il ne peut qu'accepter la volonté de Dieu !

— Eh ! bonjour Fréneli ! avons-nous dormi ? Il n'y aurait rien là d'étonnant. Comment cela va-t-il ? pas trop mal, me semble-t-il !

Ces douces et gentilles paroles éveillèrent Fréneli, qui avait été vaincue par le sommeil. Elle se leva de sa chaise en sursaut. Il faisait grand jour dans la chambre ; le docteur, que son intérêt sympathique avait amené là sans qu'on l'appelât, était au chevet du malade et l'examinait.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria Fréneli.

Le docteur mit un doigt sur la bouche, fit signe à Fréneli de passer dans la chambre voisine, et murmura tout bas :

— Il reprend ! ça va bien ! il dort tranquillement, il transpire comme il faut ; maintenant, qu'on ne parle pas !

Fréneli voulait pousser une exclamation de joie ; les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Chut ! dit le médecin. Va me préparer une tasse de café. D'ordinaire je ne prends rien chez mes malades, ils se figurent tout de suite que c'est pour être payé à double. Mais je veux le voir s'éveiller, et je n'ai encore rien pris ce matin. Il n'y a rien qui presse ; ça durera encore un moment. Je vais, en attendant, faire un tour à l'écurie pour voir comment elle est tenue, et pour gronder ou louer tes gens, suivant ce qu'ils méritent. Un mot d'un étranger fait souvent plus d'effet ; ils le prennent de travers quelquefois, mais je ne me moque pas mal de ces drôles.

Avant d'obéir à l'injonction du médecin, Fréneli ne put s'empêcher de rentrer dans la chambre du malade, et Dieu sait ce qu'elle y fit.

Le médecin alla rôder autour de la maison, les mains dans les poches, et sermonna de son ton à la fois brusque et gai tout le personnel des domestiques :

— Ah ! ça ! comment, diable ! le fumier que tu as tiré hier des écuries n'est pas encore tassé ? Ah ! bien, par exemple, si mes gens en faisaient autant, je les traînerais par le cou sur le tas de fumier ! Et voilà la fosse à purin qui déborde ! Qui est-ce qui a fait cela ? Avez-vous donc autre chose à faire que d'en vider un ou deux tonneaux ? Mais si on n'est pas toujours sur vos talons, rien ne se fait. Ça doit être propre dans les écuries ! Sur mon âme, si je trouvais chose pareille chez moi, je prendrais un bâton pour mettre à la porte toute cette séquelle ! Vous devriez avoir honte, comme des chiens pouilleux. Vous auriez dû prendre à cœur de faire les choses comme il faut. Votre maîtresse s'est exténuée de travail, mais elle ne peut pas être partout à la fois. J'ai un vieux serviteur de septante ans et un jeune, une espèce d'imbécile, mais l'un et l'autre, rien que dans son petit doigt, vaut mieux que vous tous ensemble.

Joggeli se tenait au coin de sa galerie, qui lui servait d'observatoire quand il voulait épier ce qui se passait dans la maison. La voix forte du médecin avait éveillé sa curiosité. Quand le docteur l'aperçut, il se dirigea vers lui à grandes enjambées et lui dit :

— Vous êtes bien matinal, papa Joggeli ! Les vieilles gens comme vous devraient rester au lit jusque vers midi, sans quoi ils ne font que tourmenter les autres avec leurs bizarreries, surtout lorsqu'ils n'ont rien à faire, mais cette fois vous auriez pu faire quelque chose, et ça vous aurait fait honneur.

— Oui, oui, papa Joggeli, regardez-moi seulement de travers, je dis mon affaire tout droit, et je n'ai pas peur d'une paire d'yeux qui n'ont encore transpercé personne. Vous auriez dû secourir cette pauvre femme et tenir ces gaillards en respect ; elle ne pouvait pas être partout à la fois. Vous auriez bien eu le temps ; c'était la même chose pour vous de rôder autour de votre maisonnette, ou d'aller là-bas jusqu'à la grange. Mais vous êtes tous les mêmes, sacrés paysans que vous êtes, pourvu que vous ayez votre argent, vous ne vous inquiétez de personne, pas

même de votre propre frère. Quand je sauverais la vie à une centaine de types de ton espèce, et que je les tirerais d'affaire, c'est à peine s'il y en aurait un qui me remercierait. Et puis, dès que vous avez la colique, vous courez chez un autre, voire même chez un de ces charlatans qui consultent les eaux.

— C'est bon, c'est bon ! riposta Joggeli. Quelquefois on en réchappe, mais le plus souvent on va au cimetière, marchand de drogues que vous êtes ! Vous n'avez pas pu tirer d'affaire ma défunte, et le malade de là-bas suivra le même chemin. Vous n'avez pas précisément de la chance ici.

— Dommage pour votre femme ! si elle n'avait pas eu un si drôle de corps pour mari, elle vivrait peut-être encore, répliqua le médecin ; mais pour la sauver, il aurait fallu commencer par vous droguer. Le malade de là-bas en reviendra, bien sûr, si vous ne me le tuez pas avec vos jérémiades et vos taquineries au sujet du bail. Mais, attention à ce que j'ai à vous dire : si vous avez le malheur de le faire, je vais vous paralyser la langue de telle façon que pendant sept semaines vous ne pourrez plus dire un mot. Je ne regarde pas les eaux, mais je suis peut-être plus sorcier qu'un autre, et, quand il le faut, je fais le nécessaire. Vous savez à quoi vous en tenir. Adieu !

Joggeli le suivit des yeux, la bouche bée :

— Il en serait bien capable, ce tonnerre d'hérétique ! dit-il ; puis il regagna son logement, dont il ferma soigneusement la porte.

Uli s'était réveillé, mais avec un accablement excessif : il lui semblait qu'il sortait de la tombe. Il referma bien vite les yeux.

— Viens, dit le docteur à Fréneli, laisse-le faire, laisse-le dormir tant qu'il voudra. Ne lui parle pas trop, ne laisse pas trop voir ta joie, ne lui adresse aucune question ; je te dirai, quand nous serons sortis, ce que tu dois lui donner à manger, et en quelle quantité. Tu auras de la peine avec sa faim, quand elle se

réveillera ; attends-toi à ce qu'il te reproche souvent que tu lui refuses la nourriture. Dis seulement que c'est moi qui l'ai ordonné.

Fréneli avait le cœur débordant de joie et de reconnaissance ; ses yeux étaient tout humides de larmes, mais elle ne pouvait parler ; elle ne put que tendre la main au docteur, une fois qu'ils furent hors de la chambre. Lui se détourna, s'approcha de la fenêtre, fit comme s'il prenait une prise, et se coua le surplus de son tabac.

Uli était devenu comme un enfant. Il devait, à tous égards, refaire l'apprentissage de la vie. Au commencement il s'en aperçut à peine ; plus tard il en fut si affecté qu'il en pleurait. Fréneli elle-même s'en alarmait, mais le docteur la rassura. Ce qui manquait à Uli, c'étaient les forces. Il ne pouvait pas marcher, pas porter la cuiller à sa bouche, tant sa main tremblait. Il avait plus ou moins perdu la mémoire, était obligé de rassembler péniblement ses souvenirs, comme l'enfant qui a perdu ses grains de verroterie dans le gazon ou dans un tas de pierres. Il y avait de quoi pleurer, quand on voyait la petite Fréneli soigner son père, le conduire par la main, l'aider comme elle eût fait d'une grande poupée. Joggeli, par respect pour les ordres du docteur, se tenait à l'écart ; cependant, un jour qu'Uli était assis au soleil, il ne put se tenir de s'approcher et de lui dire quelque chose. La réponse fut si gauche que Joggeli lui dit :

— Il vaudrait mieux pour toi que tu fusses au cimetière.

Mais à peine ce mot, qu'Uli ne comprit du reste pas, lui était-il échappé, qu'il en eut lui-même grande peur et, se cramponnant tant qu'il pouvait à son bâton, regagna son logis où il s'enferma soigneusement.

Cependant les progrès d'Uli étaient plus rapides que ceux d'un enfant. Chaque jour il faisait un pas de plus et de la façon la plus réjouissante. La mémoire lui revenait, et en même temps une faim telle que Fréneli en avait parfois la sueur au front.



Quand un homme supplie qu'on lui donne encore un morceau, rien qu'un tout petit, comme le demandent les enfants, et qu'il faut lui répondre comme à un enfant aussi : « Je n'ose pas, attends encore une heure et tu en auras. » pendant qu'il compte les minutes, une femme a bien de la peine à tenir bon et à ne pas penser au proverbe : « Un peu ne nuit guère, » sans réfléchir que plusieurs peu font un beaucoup et que finalement il suffit d'une goutte pour faire déborder le vase.

Ce qui réjouissait extrêmement Fréneli, c'était de voir chez Uli une douceur, une soumission, dont il avait été à cent lieues les derniers temps. Tout d'abord elle s'en était plutôt effrayée ; elle y voyait une sorte d'indifférence enfantine, une absence d'intelligence de leur position, mais de jour en jour elle constata que c'était autre chose.

Avant sa maladie, toutes ses facultés étaient dans un état de tension excessive ; son tempérament était devenu d'une irritabilité peu naturelle ; il ressemblait à un homme à la nage, qui rassemble toutes ses forces pour gagner le bord. Plus la lutte est difficile, plus ses efforts grandissent, jusqu'à ce qu'enfin ses forces le trahissent, comme un arc qui se détend, et que le cou-

rant l'entraîne et l'engloutit. Dans sa lutte contre le sort, Uli avait été brisé de la même façon ; le torrent de la maladie avait passé sur son corps et son âme. Quand il revint sur l'eau, quand de sa longue inertie il se réveilla à une vie nouvelle, l'état de tension avait fait place à un sentiment de soumission et de gratitude, à une confiance implicite dans le Seigneur qui fait descendre dans l'abîme et en fait remonter, à l'assurance que Celui qui avait envoyé son secours ne le retirerait pas. Uli pouvait dire : « Qu'il arrive ce que le Seigneur voudra, nous l'accepterons ; nous ferons notre possible pour que personne ne perde avec nous, nous avons affaire à de bonnes gens qui auront patience. Nous sommes jeunes, si Dieu nous conserve la santé, rien n'est perdu ; je n'ai pas souci, nous nous en tirerons avec honneur. Que veut-on de plus ? Nous ne voulons plus songer à devenir riches. Qu'en a-t-on de plus que des soucis, des angoisses, des colères et des disputes ? »

Fréneli était absolument du même sentiment. S'ils ne se démenaient pas trop et n'étaient pas trop impatients, et si Dieu leur envoyait une ou deux bonnes années, ça n'irait pas trop mal ; quand on s'aide mutuellement de tout son cœur, on peut faire beaucoup et supporter tout ce qu'il plaît au bon Dieu de dispenser.

CHAPITRE XXI

Comment Uli règle ses comptes avec les hommes et cherche Dieu.

La position d'Uli était effectivement peu claire et donnait à penser. S'il retirait ses économies, il pouvait rembourser le Bodenbauer et payer ses autres dettes. Tout ce qu'il avait si laborieusement acquis était ainsi engagé, et il avait devant lui une année sans récoltes, dans laquelle il serait obligé d'acheter une partie de son pain. Son ami le meunier avait réussi à lui soutirer tant de blé que son grenier était presque vide. Où prendre des semences ? Acheter du pain quand on a une bande de domestiques, c'est ruineux. Il n'avait en abondance et de bonne qualité que du foin et des pommes de terre. Avec le lait et le beurre il pouvait bien réaliser un petit bénéfice, mais c'était à peine de quoi couvrir ses frais de ménage ; il n'y avait pas de quoi payer les gages des domestiques. Quand il faut acheter son pain, on doit pouvoir y suppléer d'une autre façon.

De l'étable il pouvait tirer quelque chose. Il voyait bien maintenant combien Fréneli avait eu raison de faire des provisions, qui étaient plus considérables qu'il ne croyait. Il y avait là en abondance du lin et du chanvre à filer ; et peut-être pourrait-on même vendre une partie du fil. Enfin il avait encore à régler compte avec le meunier et l'aubergiste, et il en attendait passablement.

Les deux chers amis n'avaient, tout le temps de la maladie d'Uli, pas donné signe de vie ; et, durant sa convalescence on ne les avait pas aperçus. Peut-être le mot de fièvre nerveuse les effrayait-il. Quoi qu'il en soit, un débiteur en retard n'éprouve pas précisément le besoin de venir se fourrer sous les yeux de son créancier, quand il peut supposer qu'il a besoin d'argent.

Un beau soir Uli se décida à aller trouver le meunier. Ce n'était pas loin, cependant cette course le fatigua. Quand il arriva au moulin, il eut bien de la peine à se faire ouvrir ; ensuite personne ne voulait savoir où était le meunier, personne n'avait le temps d'aller le chercher. Enfin, après que quelqu'un s'y fut décidé, il s'écoula un temps mortellement long jusqu'à ce qu'il se montrât. Ce sont là toujours de mauvais indices, qui ne présagent pas l'accueil le plus empressé.

Enfin le meunier apparut :

— Tiens ! tu es encore en vie ? dit-il. Ça t'a rudement tenu. Je voulais toujours venir voir comment ça allait ; mais cela ne s'arrangeait jamais. Et puis je n'aurais rien pu te faire.

— Tu as raison, répondit Uli ; il en fallait là un autre que toi. Mais je voulais te dire ceci : « S'il te convenait que nous réglions nos comptes, j'en serais bien aise. Je me suis souvent tourmenté, tout ce temps, à l'idée que mes affaires n'étaient pas au clair ; si j'avais dû mourir, qui est-ce qui les aurait débrouillées ? Il faut toujours penser à cela.

— Tu as raison, reprit le meunier. C'est aussi une bonne chose pour les survivants. Si loyal que vous soyez, on croit toujours, en fin de compte, que vous avez voulu tromper. On tombe toujours surtout sur le corps des meuniers. Dès qu'ils affirment quelque chose, on crie au mensonge ou à la tromperie. On dirait vraiment que tous les autres disent la vérité et qu'eux seuls mentent.

Le meunier continua à s'emporter sur ce ton, et Uli dut se dire :

— Ah ! ça, avait-il par hasard déjà escompté ma mort et fait une petite spéculation sur la liquidation de mon avoir, ou est-ce que je lui fais l'effet d'un revenant, ou d'un vieux papa qui sortirait du tombeau pour se montrer à ses fils avides d'hériter !

— As-tu avec toi ton livre de comptes ? demanda le meunier.

— J'ai l'almanach, répondit Uli.

— N'as-tu donc pas un journal ? reprit le meunier.

— Je pense que l'almanach suffit en attendant, répliqua Uli.

— Eh bien ! voyons ce que je te dois, dit le meunier. Quand tu auras fini, je te dirai, à mon tour, ton chapelet, nous aurons vite réglé.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce règlement. Ce serait trop long et trop ennuyeux. Nous dirons seulement que le meunier avait évidemment combiné son affaire en prévision de la mort d'Uli, du moins à en juger d'après son livre de comptes, celui qu'il avait entre les mains. Car il en avait peut-être plus d'un, un pour les vivants, un pour les morts. À tous les postes d'Uli il trouvait à redire, tantôt sur le prix, tantôt sur le nombre des sacs, et quand il lut, à son tour, son *mémoire*, Uli dut contester non seulement la mesure et les prix, mais quelquefois même la réalité de la livraison. Il y avait là des postes pour la farine, de la balle, du son, des paiements à compte, dont Uli ne savait rien du tout, ou dont il était parfaitement sûr que cela provenait de grains qu'il avait fait moudre, et sur quoi le meunier lui redevait comme de juste la balle et le son. Mais débrouillez donc un compte de trois ans, d'après des livres tels que les tenaient Uli et le meunier.

Uli constata avec épouvante que le meunier, d'après son calcul, lui redevait bien moins qu'il ne croyait, en admettant même qu'on tînt pour juste son compte de livraisons. Mais que faire ? Il ne pouvait décemment se présenter devant le juge avec son livre de comptes ; celui du meunier valait-il mieux ? il n'en savait rien. Un procès, il n'en voulait pas ; il ne pouvait pas se fier à sa tête, et avec le perpétuel changement de domestiques qu'il avait eu pendant que ce compte courait, il ne savait pas si l'on avait ou non pris telle ou telle chose sous son nom.

On devrait toujours, quand on change de domestiques et qu'on a quelque part un compte ouvert, où valets et servantes vont et viennent, faire boucler ce compte à ce moment-là ou l'examiner, sans quoi on s'expose à de déplorables découvertes.

Il vint à l'esprit d'Uli de renvoyer l'affaire ; c'est généralement ce qui semble la meilleure manière de s'en tirer quand on est dans l'embarras.

— Mets-moi sur un papier, dit-il, ce que tu as à réclamer. Je le montrerai à ma femme et je demanderai à nos gens s'ils savent quelque chose de ceci ou cela. En outre, on pourrait s'informer auprès du charretier qui a été chez toi, et qui est maintenant chez le meunier de l'Etoile. C'est lui qui a voituré la plus grande partie du grain, et il aura bien encore les quantités dans la tête. C'est l'homme le plus raisonnable que je connaisse. D'ailleurs, cette année-ci, j'aurai encore à faire moudre beaucoup, ensorte qu'au fond rien ne presse de régler.

Mais tout cela ne faisait pas le compte du meunier. Il connaissait Fréneli, il savait d'avance ce qu'elle dirait ; il s'était séparé en mauvais termes de son voiturier qui était entré en service chez son plus grand ennemi ; il savait, par conséquent, d'avance, ce qu'il pouvait en attendre. Enfin il aurait bien voulu régler compte avec Uli et ne plus rien lui fournir, parce qu'il était persuadé qu'il était à fond de cale et que, si l'on avait quelque chose à lui réclamer, on n'en tirerait rien. Mais, avant tout, il ne se souciait pas, tant qu'Uli vivrait, d'avoir à passer par

une vérification de comptes juridique, ni par une cession de ce compte à Joggeli, qui ne manquerait pas de remettre le soin de l'apurer au marchand de toiles, qu'il connaissait et détestait. Il dit donc à Uli :

— Puisque nous voici ensemble, je n'aime pas à contester pour un compte ; si nous ne nous entendons pas, qui nous mettra d'accord ? J'ai toujours cru, du reste, que j'avais affaire à un brave homme, et je n'ai jamais pensé qu'il y aurait des disputes entre nous, sans quoi il y a longtemps que j'aurais tiré la chose au clair. Tu peux faire ce que tu voudras, mais je voulais te dire que moi, le meunier, je ne suis pas comme le petit homme avec lequel tu as eu cette jolie histoire pour une vache. Si tu as gagné là, cela ne veut pas dire qu'il en ira toujours ainsi. »

Uli dut se faire violence pour ne pas éclater et entra dans une transaction qui finalement aboutit, non sans un échange de mots durs à avaler, et à son grand préjudice. Le meunier lui jeta l'argent qu'il restait lui devoir, à peu près comme on jette un morceau de pain à un chien, en ajoutant :

— Prends-le, si tu en as le cœur, cet argent qui ne te revient pas. Mais, à l'avenir, quand tu auras besoin de farine ou de n'importe quoi, j'aime mieux que tu t'adresses ailleurs.

Ce reproche fut plus sensible à Uli que la perte qu'il subissait. Lui, un trompeur ! Lui, réclamer injustement ! Mais ce qui le toucha encore plus, fut l'allusion à son marché avec le petit paysan. Il sentit cette fois le prix d'une bonne conscience et comprit que la moindre tache qu'on y souffre est comme une fissure dans une voûte.

Il rentra à la maison profondément humilié et abattu. Pour bien des femmes, ç'aurait été une aubaine. « Tu vois, auraient-elles dit, je te l'avais bien prédit, je t'ai assez averti, j'ai assez pensé qu'il vaudrait mieux agir loyalement. Mais tu n'as pas voulu me croire. Tu as pensé que je n'étais qu'une femme et que tu en savais bien plus long que moi. Tu vois à présent qui avait

raison, mais c'est trop tard et tu peux en gémir longtemps. Une autre fois, songes-y ! J'aurais bonne envie de ne plus jamais rien dire et de garder mes conseils pour moi. »

Mais Fréneli n'était pas de cette race de femmes ; elle s'efforça, au contraire, de remonter le moral d'Uli :

— Ne t'en donne pas tant, lui dit-elle, tu ne paies pas trop cher ton apprentissage ; le meunier se gardera bien de parler de l'affaire. Ce n'est pas la première fois qu'il agit de la sorte et il sait bien qu'on le connaît. Je suis bien aise qu'on en ait fini avec lui ; on sait au moins à quoi on en est. Si seulement les choses étaient réglées aussi avec l'aubergiste !

Uli aurait bien voulu y envoyer Fréneli, mais elle s'y refusa.

— Si cela n'est pas absolument nécessaire, dit-elle, j'aime mieux me tenir à distance. Du reste, il ne fera pas comme le meunier ; il voudra payer en bonnes paroles, car on dit que l'argent est rare chez lui et que, dès qu'il lui rentre un écu, il y a dix créanciers pour le prendre.

Et il en était bien comme disait Fréneli.

— Oh ! dit-il à Uli, je veux bien régler compte avec toi, pourquoi pas ? Les choses sont minutieusement inscrites et en ordre ; tu peux y compter ; mais de l'argent, je ne puis, ma foi, pas t'en donner, car je n'en ai point, et, comme tu sais, là où il n'y a rien, il n'y a rien. Je crois, ma parole, que s'il me pleuvait pendant trois jours des écus par la cheminée, ils s'en iraient à mesure. De ma vie je n'ai encore vu les gens si endiablés pour vouloir leur argent. Dès que de loin je vois venir quelqu'un à grandes enjambées, je sais d'avance qu'il veut de la monnaie. Ça me fait toujours rire ! Prends-en si tu en trouves, que je me dis. Ils savent bien qu'ils n'ont rien à perdre ; j'ai plus de butin qu'il n'est nécessaire ; mais il y a des temps, et tu dois en savoir quelque chose, où, avec la meilleure volonté du monde, il n'y a pas moyen de payer. Voilà alors les gens qui prennent peur, ils

vous fondent dessus comme des pigeons dans un chènevis, ils veulent de l'argent pour des choses que je n'ai, ma foi, plus à la maison. Ceux-là peuvent attendre jusqu'au bout. Mais toi, sois tranquille ; sitôt qu'il me rentrera de l'argent, tu l'auras, et plutôt que de te faire perdre un kreutzer, j'aimerais mieux aller mendier, quand même il me faudrait courir jusqu'à Constantinople. Un homme qui doit gagner son pain ne perdra jamais rien avec moi ; j'aimerais mieux souffrir la faim toute ma vie et ne plus jamais boire une chopine. J'ai moi-même une masse d'argent à retirer, mais ça ne marche pas. Tu ne le croirais pas, si je te disais tous ceux qui me doivent ; mais dans ce moment ils ne peuvent pas me payer. Et puis j'ai aussi perdu quelque chose ; c'est une bagatelle, c'est-à-dire c'est toujours bien assez, mais ça ne ferait rien, si tout le monde ne le savait et n'en prenait occasion de réclamer son argent. On pourrait bien mettre à sec les poches de Rothschild, s'il devait payer le même jour tout ce qu'il doit. As-tu donc absolument besoin de cet argent dans l'instant ?

— Oh ! voilà ! répondit Uli. Si je pouvais l'avoir, je le prendrais volontiers. Cependant, ajouta-t-il, touché par les bonnes paroles de l'aubergiste, s'il le fallait absolument, je pourrais bien attendre encore quelques semaines. Cette canaille de meunier a dû me donner quelque argent, assez malgré lui, mais quand il faut acheter son pain, c'est bien vite employé.

— Ah ! dit l'aubergiste, c'est mal de la part du meunier d'agir ainsi avec toi. J'ai eu bien des fois sur la langue de te dire de faire attention, mais quand j'ai vu comme vous étiez bien ensemble, et que d'ailleurs il est parrain de ton enfant, je n'ai pas voulu mettre de l'aigreur entre vous.

— Joggeli est méfiant avec moi, reprit Uli ; il a déjà peur que je ne le fasse perdre ; si je pouvais lui prouver que j'ai encore de l'argent à retirer, il me laisserait plus facilement tranquille.

— Sais-tu quoi ? répondit l'aubergiste ; viens dans mon cabinet, nous verrons combien je te dois, nous le coucherons par écrit sur papier timbré ; nous ferons une obligation en règle, ma parole ! avec intérêts payables au quatre ou cinq pour cent, si tu veux. Tu la lui montreras ; ça vaut de l'argent comptant, et sitôt qu'il me rentrera de l'argent, pour peu que tu le désires, je la retirerai.

— S'il n'y a pas moyen de faire autrement, soit ! dit Uli, mais j'aurais mieux aimé de l'argent.

Il n'y eut pas beaucoup d'accrocs dans leur règlement ; dès qu'il surgissait un point contestable, l'aubergiste était toujours prêt à céder.

— Tu as raison, sans doute, disait-il ; ne le prends pas en mauvaise part. Mais quand on a un si gros train et tant de choses dans la tête, on a bien vite oublié quelque chose ou commis une erreur en inscrivant. Il ne faut pas m'en vouloir si je ne suis pas allé te voir quand tu étais malade, mais on disait que tu n'en reviendrais pas. Ça m'a fait tant de peine que je n'aurais pas pu aller chez toi ; je n'aurais fait que donner de l'inquiétude à ta femme. Personne ne sait comme j'ai le cœur tendre ; j'en ai honte bien souvent et je n'ose pas le laisser voir ; c'est trop ridicule pour un gros homme comme moi de pleurer comme un enfant.

L'aubergiste obligea Uli de souper encore avec lui ; il alla chercher une bouteille de son meilleur vin ; bref, il fut la gentillesse et la bonté mêmes. Sa femme apporta encore dans un papier un vieux morceau de gâteau, si bien qu'Uli rentra chez lui tout heureux et tout enchanté.

— Tous les hommes, dit-il, ne sont pourtant pas la même chose, et si l'un vous fait du tort, il faut se garder de croire du mal des autres ; on pourrait facilement commettre un péché à leur endroit.

— Je ne veux pas médire de l'aubergiste, répondit Fréneli ; mais ne te presse pas de le juger : attends que tu aies ton argent. Quand tu l'auras, je ne dirai plus rien contre lui, je te le promets.

— Elle est toujours la même, se disait Uli ; quand elle a quelqu'un sur ses cornes, elle le déteste ; quand elle aime quelqu'un, elle l'aime, il n'y a pas à dire.

En attendant, il promit de suspendre son jugement, et pour le moment de s'abstenir de toute transaction avec l'aubergiste.

Fréneli était toute réjouie de voir qu'Uli avait repris confiance en elle, mais une chose lui faisait encore plus de plaisir : c'est que les pensées d'Uli avaient pris une direction plus relevée ; elles ne tournaient plus toujours dans l'éternel cercle du calcul, mais se portaient vers les choses de Dieu ; il cherchait à les comprendre et à y conformer sa vie. Il s'entretenait souvent avec Fréneli de sujets élevés, aimait à parler des dispensations de Dieu qui contribuent au bien de ceux qui l'aiment ; il se plaisait à raconter comment Dieu cherche ce qui était perdu et le ramène au bien. Il éprouvait une sorte de besoin intérieur mal défini, un sentiment vague que quelque chose lui manquait, et tout cela disparaissait dès qu'il causait avec Fréneli ou qu'il lisait dans la Sainte-Écriture ou pensait aux merveilles divines dont ce monde est rempli. Il éprouvait cette faim et cette soif spirituelles que connaissent ceux de qui la nourriture est de faire la volonté de Dieu, et désira reparaître à l'église et à la table du Seigneur, absolument comme une femme qui vient d'accoucher doit sa première sortie à la maison de Dieu, ou comme ceux qui viennent d'enterrer un de leurs bien-aimés ne manquent pas, le dimanche d'après, de se montrer au culte.

Mais sa patience et sa résignation devaient encore être mises à l'épreuve. Quand il se rendit pour la première fois à l'Église ce fut presque comme si l'on avait vu un fantôme surgir tout à coup du tombeau. On ouvrait de grands yeux de tout loin pour le toiser, et, à mesure qu'il se rapprochait, on se détournait

de son chemin. Il n'y en eut que quelques-uns qui l'attendirent le pied ferme et encore moins qui lui tendirent amicalement la main, le félicitèrent de son rétablissement et le plaignirent de son malheur. Ils savaient bien qu'ils n'avaient pas affaire à un revenant, mais ils auraient mieux aimé qu'on l'eût réellement enterré et qu'il fût resté dans sa tombe. Ils le considéraient comme un homme perdu, et, en pareil cas, on préfère ne pas rencontrer les gens.

C'est là une dure expérience à faire pour un homme tombé dans le malheur, sans qu'il y ait de sa faute, comme on dit, quoique l'expression ne soit jamais juste qu'en partie, et qui voit tout le monde s'éloigner de lui et l'éviter. Plus d'un s'abandonne alors. Il faut du courage pour garder sa confiance en soi-même quand on constate que tous les autres l'ont perdue. Souvent ce qui remplace cette confiance, c'est la colère, un sentiment de haine et de vengeance ; on fait ainsi d'un homme qu'on pouvait sauver un ennemi irréconciliable de la société.

Ce n'était cependant pas le cas d'Uli. Il remarqua bien les procédés et l'attitude des gens ; Fréneli les sentit encore mieux, car, jusqu'aux femmes des mendiants, toutes l'évitaient comme si elles eussent eu honte d'elle. Tout d'abord Uli eut le cœur serré ; mais lorsqu'il se trouva dans l'église, que l'orgue accompagna le chant qu'entonnait l'assemblée, que le ministre lut les prières et fit son sermon, que les fidèles s'approchèrent de la table sainte, tous ses sentiments amers disparurent. Il oublia la conduite des uns et des autres et n'éprouva plus que la douceur d'appartenir à l'Église du Christ, de recevoir les gages et le sceau du pardon de ses péchés, et du don gratuit de la justice et de la vie éternelle pour l'amour de Jésus. Qu'importait que les autres s'éloignassent de lui ? n'était-il pas au sein même de la communauté chrétienne ? n'était-il pas participant de tous les trésors et de tous les privilèges que notre grand Sauveur et Seigneur a acquis à son église ? Qu'importe l'abandon des hommes pourvu que l'on soit membre vivant de ce grand corps, dont Christ est le chef ? lui dont tous se détournaient aussi, quand une foule en

délire criait : « Crucifie-le ! » mais, d'autre part, quand un homme a abandonné l'Église de Dieu pour s'appuyer sur la chair, si les hommes à leur tour l'abandonnent, c'en est fait de lui.

Uli sortit de l'église le cœur débordant de bénédictions intimes ; ce qu'il éprouvait était quelque chose comme la douce chaleur du soleil quand il perce les nuages et sourit amicalement. Il pouvait dire de tout son cœur : « Père ! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il éprouvait la joie d'un enfant qui dit à ses frères : « Vous avez beau vous détourner de moi, je suis quand même des vôtres, et le temps viendra où vous me reconnaîtrez pour votre frère et me remercirez de ne vous avoir pas rendu la pareille et d'avoir maintenu notre communion en Dieu, alors que le monde voulait se mettre entre vous et moi et faire de nous des ennemis. »

Quand ils furent de nouveau en chemin pour regagner leur maison et que Fréneli lui demanda :

— Eh bien ! que dis-tu de ces gens ?

— Pas grand'chose ! répondit Uli. C'est toujours la même histoire ; c'était bien à prévoir, cependant cela fait toujours de la peine au commencement, quand il faut y passer.

Puis il raconta à Fréneli ce qui l'avait consolé. Elle en fut toute joyeuse et ils rentrèrent chez eux plus étroitement unis que jamais. C'était comme s'ils eussent resserré leurs liens tout à nouveau ; aussi allèrent-ils à leur tâche quotidienne avec un redoublement de courage et de sagesse.

Une grande joie les attendait. Un beau matin, arriva une petite voiture, qui de loin avait l'air d'un char de meunier, car elle était chargée de sacs de grain. Ils ne reconnurent pas le joyeux gars qui conduisait ; ce ne fut que lorsqu'il leur souhaita le bonjour de la part de son père et de sa mère qu'ils comprirent

que c'était le fils du Bodenbauer, qu'Uli avait perdu de vue depuis qu'il avait grandi. Il leur apportait quelques boisseaux du plus beau blé possible pour semences, et d'autres graines.

— Le père a dit, commença le jeune homme, que nous pouvions bien nous en passer, tandis qu'ici on saurait bien l'employer.

Un cadeau pareil, quand on est dans la gêne, n'a pas seulement une valeur intrinsèque ; il a un bien autre prix tout moral : il est comme le rameau d'olivier que la colombe apportait à Noé pour lui montrer que la colère de Dieu était apaisée et que sa bonté se manifestait de nouveau sur la terre reverdie.

Joggeli fut vexé de la générosité du Bodenbauer, il la prit apparemment comme un reproche à son adresse.

— Combien coûte le muid ? demanda-t-il au jeune homme.

— Rien, pour autant que je sais, répondit celui-ci. C'est l'impôt de la grêle, comme il a toujours été d'usage entre honnêtes gens.

— Mais, mon garçon, si ton père vend son blé si bon marché, qu'est-ce que tu hériteras ? demanda Joggeli malicieusement.

— La bénédiction de Dieu, comme dit la mère, répondit le jeune homme.

— Oui, reprit Joggeli, mais ça ne donne pas à manger, et si tu n'as que ça, tu n'attraperas pas une femme riche. Si mon père avait administré son bien de cette façon, j'aurais pris peur.

— Possible pour vous et votre père ! répondit le gars, mais, pour moi, je n'ai pas d'inquiétude ; je n'ai jamais vu que mon père ait fait une chose mal à propos ; et quand même il donnerait tout son bien, ça le regarde, ça n'est pas mon affaire. Et puis, quand même je n'hériterais rien, le père nous a élevés de

telle façon que nous puissions gagner quelque chose. Il n'a pas fait de nous des fainéants pour vilipender son bien.

Joggeli l'avait attrapé sur le nez ; il pirouetta sur ses talons, s'en alla chez lui en clopinant et ferma sa porte.

CHAPITRE XXII

Il arrive une aventure à Uli.

Uli compta ses vaches, mesura son foin, passa en revue ses chevaux, inspecta sa paille et ce qui pouvait se trouver dans le grenier et dans la cave, dans les armoires et les buffets, puis tint conseil avec Fréneli et dressa avec elle un plan d'opérations. Comme l'aubergiste n'avait jamais d'argent pour payer son billet, que le fumier manquait, que la provision de fourrage était presque nulle, parce que le regain avait manqué sinon en totalité, du moins en grande partie, ils jugèrent à propos de réduire le chiffre du bétail et de se défaire des vaches et des moutons qui n'étaient pas précisément de grande utilité. Uli ne s'y résigna pas volontiers ; il avait du bétail de choix ; il savait bien que c'est un désavantage d'avoir trop peu de bétail dans un domaine, et se demandait ce que les gens diraient. Les chers voisins, pensait-il, ne manqueront pas de dire : « Il paraît qu'il est rudement dans la poix et qu'il a besoin d'argent, puisqu'il faut qu'il vende. Ah ! si nous étions les propriétaires, c'est nous qui lui ferions passer l'envie de vendre ! Quand tout sera loin, et qu'il n'aura plus le sou, Joggeli pourra courir après ! » Il craignait aussi de rencontrer le petit homme et de s'exposer à ses médisances.

Il choisit, par conséquent, la foire d'un endroit écarté, prit avec lui deux belles jeunes vaches qui dans ce moment ne donnaient pas beaucoup de lait, et se mit en marche à nuit close. La

lune était à son premier quartier ; passé minuit il faisait tout à fait sombre. Il pouvait donc laisser ses vaches flâner tout à leur aise, il arriverait quand même le matin de bonne heure sur le champ de foire, alors même qu'il les fourragerait et leur accorderait quelques heures de repos dans l'auberge. Il cheminait ainsi tout solitaire, et eut tout le loisir de s'entretenir avec ses pensées.

Il songea à Joggeli et à sa position vis-à-vis de lui. Le vieillard devenait bien caduc ; le fils et le gendre étaient souvent auprès de lui, ce qui lui paraissait passablement suspect.

Joggeli ne voulait toujours pas donner de réponse positive au sujet d'un rabais de bail ou d'une indemnité à l'occasion de la grêle.

— On s'arrangera déjà ! répétait-il. Soigne seulement le domaine et ne le laisse pas devenir trop maigre.

Oui ! mais acheter ainsi du fumier de ses propres deniers, quand il faut déjà acheter son pain, c'est rude pour un pauvre fermier.

Peu à peu la lune était descendue à l'horizon, et semblait s'agrandir avant de disparaître. Elle ressemblait à l'œil d'une mère qui, avant de se fermer, jette encore un rayon d'amour intense sur les enfants qui entourent son lit de mort, ou à la face vénérable d'un père qui, au dernier moment, rayonne encore sur les siens dans un suprême reflet de haute et bienveillante sagesse. Quand le voyageur solitaire voit les astres disparaître, il est rare qu'il n'éprouve pas une sorte de tristesse, à moins que ses sentiments ne soient émoussés ou que ses pensées ne soient ailleurs. De même qu'au coucher du soleil la rosée tombe sur la terre, de même alors la mélancolie envahit le cœur de l'homme. C'était bien le cas pour Uli, qui cheminait, sans prendre garde à l'obscurité croissante et à qui il semblait qu'il était seul au

monde. Tout à coup un aboiement sauvage et rauque retentit tout auprès de lui. Il en eut un tel effroi qu'il trembla de tous ses membres ; les vaches ne furent pas moins épouvantées et firent un saut de côté ; ce mouvement redoubla les aboiements du chien qui s'élança après elles. Puis un sifflet aigu se fit entendre si près qu'Uli tressaillit de nouveau, mais le chien se tut et cessa ses bonds et ses aboiements.

Uli, serrant son bâton d'une main plus ferme, distingua dans l'obscurité un sentier qui débouchait sur la route, et dans ce sentier un homme de grande taille qui s'approchait de lui. Il ne fut pas rassuré, car il savait fort bien que les jours de foire, il n'est pas rare qu'un mauvais drôle soit à l'affût pour dévaliser le marchand en voyage ; il savait aussi qu'il lui arrive de se tromper et d'attaquer même ceux qui ne portent pas une somme d'argent avec eux. En tout cas, ses vaches seraient un beau coup de filet, alors même qu'il ne serait pas sans danger.

— N'aie pas peur ! lui cria une voix rude et forte, personne ne te fera du mal, mais que fais-tu si tard sur la route ?

Uli donna l'explication demandée ; l'homme se mit à cheminer à côté de lui et la conversation s'engagea. On a souvent fait l'observation qu'un paysan en voyage est singulièrement communicatif avec le premier venu, à lui inconnu, qu'il rencontre sur la route, et raconte des choses dont il se garderait bien de dire un mot chez lui. Certaines gens qu'on n'en aurait jamais crus capables, éprouvent un irrésistible besoin de parler. On peut faire ainsi chemin faisant les plus curieuses études biographiques.

Dès qu'il eut de nouveau ses vaches derrière lui, et qu'il eut constaté l'allure tout amicale de son compagnon, Uli commença à raconter d'où il venait, pourquoi il devait vendre ses vaches, et pourquoi il les conduisait si loin à la foire, afin qu'on ne dît pas qu'il sifflait son dernier air. Lorsqu'il en vint à parler de ses vaches, et du temps où elles devaient vêler, son compagnon lui dit :

— Indique deux mois de plus, personne n'y verra rien, et ça te mettra de beaux écus dans la poche.

— Ah ! ça non ! je ne le ferai plus jamais, je ne veux plus tromper même pour un kreutzer.

— Tu es un oiseau rare ! Comment veux-tu faire ton chemin si tu es si scrupuleux ?

Uli vida son cœur et raconta ce qui lui était arrivé avec le petit paysan et avec la grêle, et comme quoi il avait compris qu'il ne sert de rien de vouloir trop profiter, parce que Dieu peut vous le faire payer au centuple.

— Si je me ruine en restant honnête, continua-t-il – ce que du reste je ne crains pas, car je connais mon affaire, je ne me trompe pas souvent, et le proverbe n'est pas là pour rien, qui dit que l'honnêteté est encore le meilleur calcul, – eh ! bien ! j'aurai du moins la consolation que ce n'est pas ma faute, et que les gens diront : « Dommage pour lui, il nous fait presque pitié ! Car c'était un brave garçon après tout ». – Si, au contraire, je me ruine en étant coquin, on pensera que je l'ai bien mérité, et les gens diront : « Tant mieux, on voit une fois de plus à quoi sert de tromper. »

— Mais que dit ta femme, si c'est ainsi que tu l'entends ? demanda l'homme.

— Oh ! elle est tout à fait d'accord.

Et là-dessus Uli raconta ce qu'était Fréneli, et comment elle avait un air si noble, qu'on la prendrait pour une fille de paysan, et de la meilleure maison encore, et avec cela active comme pas une.

— Elle se met à tout ; si je ne l'avais pas, il y a longtemps que je serais un pauvre diable. Elle s'arrange de tout, elle me remonte le moral, quand, à proprement parler, c'est elle qui aurait à se plaindre. Mais elle tient ça de la cousine défunte. C'est

elle qui l'a élevée et jusqu'à la dernière heure elle l'a mieux aimée que ses propres enfants ; elle l'a conseillée, aidée, un ange n'aurait pas pu faire mieux. Bien des fois j'ai été agacé de voir ces femmes toujours comploter ensemble, je me figurais qu'elles s'excitaient l'une l'autre contre moi ; mais souvent ce n'est que quand elle est dans la tombe qu'on reconnaît ce qu'une créature valait.

— Ainsi la paysanne de la Glungge est morte ? Je n'en savais rien. Eh ! mon Dieu, il faut que ça arrive une fois, et d'ordinaire ce n'est un mal pour personne. C'est même un bien pour ceux qui peuvent mourir.

Uli raconta alors comment elle était morte, et combien de gens y avaient perdu, son mari surtout, pour qui elle avait toujours été comme une mère, malgré toute sa méchanceté envers elle.

— Il y a longtemps qu'elle n'était plus bien portante ; mais elle s'est à peine doutée que sa fin fût si prochaine. Quand on est venu chercher ma femme pendant la nuit, elle ne pouvait déjà plus parler. Elle aurait bien voulu dire encore quelque chose, nous étions tous là terriblement angoissés, mais on n'a pas su ce qu'elle avait sur la langue, et elle est morte ainsi. Cela a fait terriblement de peine à ma femme. Je ne peux dire tout ce que nous avons perdu en elle ; elle avait toujours eu soin que tout marchât en ordre ; et voilà qu'à présent nous ne savons pas d'un jour à l'autre ce qui peut arriver, nous risquons à tout moment d'être renvoyés du domaine.

Le compagnon de route d'Uli posa question après question, et il s'écoula bien des heures sans qu'Uli s'en aperçût. Enfin, il lui demanda quel prix il faisait de ses vaches.

— Entre frères elles vaudraient 130 écus, répondit Uli. Pourrai-je en obtenir autant, je n'en sais rien. Mais si cela ne va pas autrement, je ne regarderai pas à quelques écus. Il me fâcherait de les ramener à la maison.

— Sais-tu quoi ? dit l'homme. J'ai un voisin qui veut acheter des vaches et qui ne tient pas à quelques écus de plus ou de moins pourvu qu'on le soigne bien ; c'est tout ce qu'il demande. Si tout est comme tu le dis, et je veux bien le croire, tes vaches feront son affaire. J'y vais bientôt, et je lui en toucherai un mot. Mais demande carrément 140 écus, il les paiera et encore de bon cœur.

— Soit ! répondit Uli. Ce serait bien ; mais comment faire pour nous rencontrer ? Il y aura aujourd'hui tant de gens à la foire, et je n'y connais personne.

— Sais-tu ? reprit l'homme. Entre au *Sauvage*. L'auberge est droit à gauche à l'entrée du village. Ne dis rien à personne, mange tranquillement ta soupe dans la salle, jusqu'à ce que quelqu'un demande après l'homme aux deux vaches. Il sera au plus huit heures. Si, passé ce moment, personne ne vient, va sur la foire, ce sera encore assez tôt ; des vaches comme celles-là se vendent toujours.

Uli remercia son compagnon et lui demanda s'il ne revenait pas à la foire. Si le marché réussissait, il lui donnerait bien, disait-il, une jolie commission, ou lui paierait son dîner et une bonne demi-bouteille.

— Je ne suis pas un Juif, répondit l'autre, mais merci pour la bonne intention. Possible que nous nous rencontrions encore.

— Où ? demanda Uli.

— Nous verrons ! répondit l'homme. Puis il tourna brusquement à droite et disparut dans l'épaisseur d'une forêt de sapins.

Cette rencontre donna beaucoup à penser à Uli. Il lui semblait qu'il n'avait pas eu affaire à un inconnu, mais qui était-il ? Il n'avait pu voir ses traits, car il faisait trop sombre pour cela. Cet homme était une énigme pour lui ; il n'était pas éloigné de le prendre pour un de ces chefs d'une bande de voleurs, qui pa-

raissent ainsi et disparaissent, faisant du bien ou du mal suivant leur caprice. Cela le rendit soupçonneux, et il se creusa la tête pour savoir ce qu'il y avait derrière cette proposition d'entrer au *Sauvage*. L'aubergiste était peut-être compère avec cet individu pour lui voler ses vaches, pendant qu'il mangerait sa soupe.

Il avait grande envie de laisser là le *Sauvage* et d'aller directement à la foire. Il n'arrivait pas à débrouiller cette histoire, surtout il ne s'expliquait pas pourquoi le voisin de cet individu devrait donner dix écus en plus, sans que l'autre en eût le moindre profit, ni une commission, ni un dîner. Un pareil désintéressement est rare en Israël.

Il ne pouvait se dire qu'une chose, c'est que cet homme haïssait son voisin et lui souhaitait de payer dix écus de plus qu'un autre, si toutefois il y avait quelque chose de vrai dans cette histoire du voisin. Ce même Uli, qui était si communicatif en paroles, devenait tout à coup méfiant lorsqu'il s'agissait de passer aux actes, ce à quoi ne contribuait pas peu le rare désintéressement de cet inconnu.

La nuit disparaissait peu à peu ; on commençait à voir sur les routes des marchands de cochons et d'autres personnages.

Comme sur les chemins qui mènent à la foire il est permis de lier conversation sans avoir été présenté, Uli se trouva bientôt en pleine veine de communications. Il tenait à s'informer, sans en avoir l'air, de ce qu'était le *Sauvage*, et, pour éviter tout soupçon, commença par épuiser tout le catalogue des bêtes jusqu'au bœuf, d'où il pouvait passer sans trop de peine à un sauvage.

On lui répondit en vantant beaucoup l'auberge : l'aubergiste était conseiller !

— Ça ne dit pas grand'chose aujourd'hui, pensa Uli. Pour viser à ces petites charges-là, il n'y a que ceux qui ne veulent pas travailler, qui ne peuvent pas s'en tirer avec honneur, et aux-

quels on ne peut rien prendre quand arrive la débâcle, sans compter que quand on dit : « Monsieur le conseiller » à quelqu'un, il est capable de le prendre pour une grossière injure.

Sapristi ! le pauvre Uli, qui depuis longtemps n'avait pas quitté le seuil de sa maison, et qui ne s'était pas ingurgité l'esprit du temps dans les auberges, et par conséquent n'était pas à la hauteur de son époque, aurait bien vite appris à ses dépens ce qu'il en coûte de faire de la politique par les chemins avec des inconnus. Le marchand de cochons avec lequel il causait était justement un conseiller de récente fabrication ; il saisit la balle au bond et entreprit de faire voir à Uli ce que c'est qu'un homme qu'on vient d'élever à pareille dignité.

Uli, de son côté, n'était plus un gamin à qui l'on apprend l'a. b. c ; il comprenait quelque chose de l'enseignement mutuel, et il s'efforça d'inculquer au conseiller une idée de la liberté en général, et de la liberté de parole en particulier, le plus patriotiquement qu'il put. Évidemment il avait un vrai talent d'enseignement et une façon particulière de présenter ses arguments ; probablement aussi, il savait mieux condenser et préciser sa démonstration. Bref, le marchand de cochons se mit à crier :

— Tais-toi ! animal ! Sais-tu qui tu as devant toi ? Un conseiller !

— Mon Dieu, conseiller, marchand de cochons, équarisseur, vous êtes tous égaux devant la loi, répliqua Uli, à qui la moutarde montait au nez, et qui en disait plus que s'il eût été de sang-froid.

— Au diable la loi ! riposta le conseiller. Si tu ne te tais pas, je te fais fourrer en prison, jusqu'à ce que tu ne saches plus quelle frimousse ont le soleil et la lune.

— Fais ce que tu pourras, répondit Uli ; c'est toi qui as commencé la dispute ; nous avons la liberté de la presse ; cha-

cun peut faire ce qu'il veut sur les grands chemins. Essaie seulement de me fermer la bouche !

— Fais ce que tu voudras, écris ce que tu voudras, s'écria le marchand de cochons, mais je te montrerai ce que c'est que de parler, maudit aristocrate, sacré Jésuite que tu es !

Sur quoi Uli, usant de la liberté du silence et ruminant un article long de deux pieds, conduisit ses vaches sans mot dire à l'auberge du *Sauvage*, quand même l'hôte était aussi conseiller.

C'était vraiment une brave et bonne auberge, avec sa vieille enseigne transmise de père en fils, et ses bonnes vieilles coutumes. Il y avait là un grand concours de gens, et il y régnait une grande liberté d'allures. Uli remarqua que les marchands remettaient à l'hôte de grosses bourses pour les garder, disant que quand ils auraient acheté quelque chose, ils reviendraient avec leurs clients, aimant mieux régler là que dehors sur le marché.

Uli comprit qu'il n'était pas chez un chef de brigands ; cependant il ne se sentait pas tout à fait à son aise derrière sa tasse de bon café ; il lui semblait de plus en plus probable que son individu avait voulu le mettre à l'épreuve pour voir s'il était un malin. Qui sait s'il ne laisserait pas passer là le temps le plus favorable, pour voir venir en fin de compte quelqu'un qui lui extorquerait ses vaches à bas prix, sachant qu'il ne voulait pas les ramener à la maison ?

Des Juifs étaient là, bourdonnant autour de chacun avec la ténacité qui les caractérise, flairant sans façons gens et bêtes pour voir s'il n'y aurait pas un petit coup de commerce à faire. L'un ne tarda pas à s'approcher d'Uli et lui demanda s'il ne voulait pas acheter un cheval ; il pourrait bien lui en procurer un, ou faire un échange, et il ne demandait pas d'argent comptant ; un autre lui fit l'article pour des montres comme on n'en avait encore jamais vu, et les garantissait jusqu'à la semaine après le jugement dernier ; un troisième avait des mouchoirs de poche et de cou de pure soie et d'autres étoffes de toutes sortes, qu'il vou-

lait l'une dans l'autre laisser à moitié prix, par pure amitié pour lui, et parce qu'il ne se souciait plus de cet article. Uli n'y tenait plus, son café devenait froid, car, à force de répondre de tous les côtés, il ne trouvait plus le temps de le boire.

— Qu'est-ce qu'il vient faire à la foire, celui-là, s'il ne veut rien acheter ? grommela enfin un Juif impatienté.

— J'ai là deux vaches, répondit Uli.

— Où sont-elles ? où sont ces deux vaches ? crièrent deux ou trois voix à la fois.

— En bas dans l'écurie, dit Uli.

— Allons ! viens les faire voir, nous voulons les regarder et te les acheter, nous les troquerons contre un cheval, une vache, comme tu voudras.

Sur la réponse d'Uli qu'il ne voulait pas descendre, qu'il attendait quelqu'un, ils voulurent savoir où étaient les vaches.

— Nous voulons les examiner, lui dirent-ils ; nous voulons faire une affaire avec toi.

Il ne s'écoula pas longtemps qu'arriva un paysan de simple apparence, qui demanda s'il n'y avait pas là un homme avec deux vaches. Il sembla à Uli qu'on lui ôtait un poids de dessus le cœur, car dans sa lutte avec les Juifs il avait fini par avoir une véritable détresse ; il savait que souvent contre sa volonté, on se laisse aller à faire un marché avec eux, et qu'on n'en sort régulièrement que tondu et rasé.

— Mon voisin, dit l'homme, m'a parlé de deux vaches que tu as à vendre et qui pourraient me convenir. Montre-les-moi, nous verrons si nous pouvons nous entendre. À défaut, ni l'un ni l'autre ne sera en retard.

Lorsqu'ils descendirent, ils entendirent une grande dispute. Un Juif avait détaché les vaches d'Uli et voulait les faire

sortir de l'écurie, afin de pouvoir, disait-il, mieux les examiner au grand jour que dans l'obscurité de l'étable. Le valet d'écurie ne voulait pas en entendre parler, jusqu'à ce que celui qui les lui avait confiées fût là.

— J'en suis responsable, disait-il, je ne peux pas laisser le premier drôle venu les sortir de l'étable. Ce serait du propre !

Dès qu'Uli parut, ils se cramponnèrent à lui comme des graines de bardane.

— Combien ? demanda l'un.

— Des vaches maigres ! dit un autre.

— Rien à faire avec ! ajouta un troisième.

Un quatrième voulait écarter le compagnon d'Uli, qui, pendant ce colloque, avait commencé à examiner les vaches.

— Nous sommes en marché, dit-il, ces vaches ne vous regardent pas, allez-vous-en ! on ne vient pas ainsi se mettre en travers d'un marché. Allons ! paysan, combien veux-tu de tes bêtes ?

Heureusement ce n'était pas la première fois qu'Uli et son compagnon se trouvaient à une foire. Uli ne fit point de prix ; l'autre ne se laissa pas déranger de son examen, et, quand ils eurent fini, Uli ordonna au valet d'écurie de rattacher les vaches, en ajoutant que personne d'autre que lui n'avait à y voir. Puis tous deux quittèrent l'étable sans s'inquiéter du caquetage des Juifs.

Ceux-ci coururent après et se partagèrent en deux bandes, dont l'une vantait les bêtes au profit du vendeur, tandis que l'autre en disait tant de mal qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait de deux misérables chèvres qui n'avaient plus un poil entier sur le corps.

Comme, en attendant, le marché avait raté, ils se rabattirent sur un dédommagement qu'ils s'obstinaient à réclamer, jusqu'à ce que l'étranger, qui paraissait bien connaître la maison, fit un signe à Uli et l'emmena dans une chambre à part où les Juifs ne pouvaient pourtant pas les suivre. Une fois-là, ils furent d'accord. L'acheteur paya en bel et bon argent, ajouta encore un bel écu neuf pour la femme d'Uli et dit :

— Si tu m'as bien servi, ce ne sera pas la dernière fois que nous serons en marché. J'ai un grand train de campagne, où il y a un fort mouvement de bétail, et serai bien aise si je puis acheter la marchandise en confiance, sans avoir trop à courir.

Comme Uli était curieux de savoir qui était l'individu qu'il avait rencontré la nuit précédente, il lui apprit que c'était un boucher qui continuait le métier pour ses amis, n'ayant lui-même plus besoin de rien. Il était un peu original, mais brave ; ils étaient une paire d'amis et ne demandaient qu'à se rendre service réciproquement.

Cette explication mit Uli au clair sur tout ce qui lui restait obscur.

— Je voudrais bien, pensa-t-il, rencontrer des originaux de cette espèce, qui prennent des écus dans la poche d'un ami pour les faire passer dans celle d'un étranger.

Il est probable que peu de gens rentrèrent chez eux aussi contents qu'Uli, et cela pour bonnes raisons. On en voit beaucoup revenir de la foire tout joyeux, chantant à tue-tête, et fiers comme les plus gros bonnets du village.

Mais toute cette joie ne provient que de l'ivresse ; dès que ses fumées se sont dissipées, le moral n'est plus que comme une mare bourbeuse sur laquelle se traîne un brouillard puant ; on appelle cela dans le public : avoir les maçons, avoir mal aux cheveux. Ça passe au bout d'un jour ou deux ; mais il y en a bien qui ont les maçons dans leur conscience, et ces maçons ne pas-

sent pas ; ils reviennent toujours ; s'ils s'en vont un moment, surtout quand il fait beau temps, ils reparaissent dès qu'il tonne. Plus d'un, plus d'une aussi, rapportent chez eux un poison qui détruit pour toute leur existence le bonheur de leur vie, et compromet peut-être celui de leur vie future.

Uli se réjouissait non seulement des dix écus de plus qu'il avait gagnés, mais d'une réflexion qui lui était venue, lorsque, chemin faisant, il repassait sa journée. Évidemment, si l'homme en question lui avait fait ajouter dix écus à son prix, c'est qu'il avait reconnu qu'il était loyal et qu'il ne voulait pas démarrer de la vérité. Évidemment aussi, c'était Dieu qui lui avait envoyé cet homme pour lui marquer son contentement du changement qui s'était opéré en lui, et pour lui montrer que l'honnêteté est toujours la meilleure ruse.

Uli était bien loin de penser que chaque fois qu'il surmonterait la tentation Dieu devrait lui donner une marque d'approbation et lui payer comptant le prix de sa bonne conduite, mais il eut du plaisir cette fois-ci à interpréter les choses de cette façon, et crut avoir le droit de les comprendre dans le sens qui lui faisait le plus de bien et qui fortifiait le plus son âme. Il savait bien que beaucoup se moqueraient de lui, s'il leur racontait la chose comme si Dieu s'était clairement manifesté à lui et l'avait encouragé. Mais s'ils avaient le droit d'en rire, il avait bien le droit, pensait-il, de les plaindre de tout son cœur de ne voir là qu'un pur hasard et de n'avoir ni foi, ni conviction, d'être comme des roseaux dans un marécage, le jouet de tous les vents.

Fréneli fut presque effrayée de le voir rentrer de si bonne heure : si tout était bien allé, il ne serait pas là, pensait-elle. Mais lorsqu'elle apprit ce qui lui était arrivé, elle en eut une grande joie ; car elle interpréta la chose comme Uli, à sa plus grande édification, et en prit occasion d'avoir plus que jamais la ferme confiance que tout finirait par tourner pour le mieux. Et vraiment elle avait grand besoin d'être ainsi réconfortée.

CHAPITRE XXIII

*On moissonne ce que l'on a semé ;
Uli en fait l'expérience.*

Un soir Joggeli fit venir Fréneli chez lui. Il fallait, disait-il, qu'elle lui lût quelque chose ; il avait beau prendre ses meilleures lunettes, il n'en venait pas à bout ; il ne comprenait rien à cette nouvelle manière d'écrire ; on voyait bien partout que la foi diminuait et qu'il n'y en aurait bientôt plus.

Fréneli s'y entendait probablement mieux que lui, car elle devint blême, lut une fois, deux fois, et finit par dire :

— Pas possible !

— Quoi donc ? demanda Joggeli avec impatience ; dis-le donc et ne fais pas la sotte.

— Cousin, il y a là que vous avez fait au mari d'Elisi une reconnaissance pour quinze mille écus ; il les a engagés ou réalisés, et maintenant on veut l'argent.

Joggeli se mit dans une affreuse colère contre Fréneli, prétendant qu'elle ne savait pas lire l'écrit et qu'il s'adresserait à mieux qu'à elle. On fit venir Uli. Avec mille peines et en épelant en partie, il arriva au même résultat.

— C'est une farce concertée, dit Joggeli. Vous n'aviez pas besoin de venir me lire de pareilles bêtises.

— Mais comment aurions-nous pu nous concerter ? répliqua Fréneli. Nous sommes venus l'un après l'autre ; Uli n'a pas entendu ce que j'ai lu.

— Si vous voulez un imbécile qui gobe tout ce qu'on lui dit, jappa Joggeli, faites-en faire un en fer. Un enfant comprendrait que vous saviez ce qu'il y a dans la lettre, sans quoi vous n'auriez pas pu la lire sans rater. Vous la saviez par cœur !

— Viens, Uli ! dit Fréneli, le cousin est si drôle qu'il n'y a rien à faire avec lui. Peut-être demain aura-t-il fait ses réflexions et pourrons-nous causer avec lui.

Ils s'en allèrent, tout en se demandant quel nouveau tour de coquin c'était là et ce qu'ils avaient à faire ; ils tombèrent d'accord de ne rien dire jusqu'à ce que Joggeli revînt là-dessus, ou qu'il se débrouillât tout seul. Joggeli n'y fit plus allusion, eux non plus.

Quelques jours plus tard arriva Elisi, à pied, dans un affreux accoutrement, gémissant et hurlant. Elle cherchait son mari qui avait disparu. Il avait prétexté un petit voyage, mais il était loin depuis quinze jours sans qu'on sût où il était allé. On disait qu'il s'était sauvé avec un coquin. Il n'avait jamais été là où il disait qu'il allait en voyage ; ailleurs il avait pris beaucoup d'argent sous le nom de Joggeli et était parti avec, sans doute pour l'Amérique, ce refuge de tous les vauriens.

Voilà ce qu'Elisi raconta en phrases entrecoupées par des gémissements. Elle voulait son mari, ou qu'on le lui ramenât, puisqu'il n'était pas là.

En effet, il n'y était pas, mais un triste jour se fit dans l'esprit d'Uli et de sa femme. Seulement ils se gardèrent bien d'en rien laisser voir. Joggeli devait comprendre maintenant,

pensaient-ils, ce que signifiait la lettre qu'il avait sans doute oubliée.

Non, Joggeli ne l'avait pas oubliée, mais il ne disait rien. « Il vaut mieux se taire, pensait-il. Si je ne dis rien, ils ne diront rien non plus, et je ne veux pas être si bête que de donner une réponse quand je ne dois rien. Si l'on m'en veut sérieusement, qu'on vienne me trouver, comme c'est l'usage. »

Sur ces entrefaites arriva Jean comme une bombe, soufflant de telles bouffées de tabac qu'on aurait pu, de loin, croire que son char à bancs était une machine infernale ou un petit volcan qui lançait de la fumée. Il avait entendu raconter que son beau-frère était au diable, avec cent mille florins de son père. On peut se représenter le vacarme qu'il fit.

Joggeli ne voulait rien savoir de rien, heureusement pour Elisi. Jean, dans sa première colère, ne l'aurait pas dévorée, mais tout au moins mise en pièces. Joggeli se refusait à croire que son gendre fût en fuite. Il avait sans doute voulu se soustraire aux clabaudages et, quant à lui, il en aurait bien fait autant, tant il était fatigué d'entendre les lamentations d'Elisi, et pourtant il ne l'avait pas depuis si longtemps sur les bras. Il demandait qu'on le laissât une fois en paix et qu'on ne le tourmentât pas jusqu'à son dernier jour. Il était destiné à être persécuté. Sa femme l'avait tourmenté pendant de longues années ; jamais il n'avait rien fait à sa guise, et pour finir, voilà que ses enfants le mettaient au supplice et étaient toujours à sa porte.

C'est ainsi que Joggeli bougonnait pendant que ses enfants hurlaient et tempêtaient.

— Le vieux est pire qu'un enfant, grondait Jean à l'oreille d'Uli, on ne peut pas en tirer une parole sensée. Vous auriez bien dû le surveiller mieux ou nous avertir quand vous voyiez comme il était, et ne pas laisser venir ce coquin. Je vous rends responsables s'il arrive quelque chose. Pour le moment, je veux suivre l'affaire et savoir à quoi j'en suis ; ça ne doit pas être si

difficile à débrouiller. Une fois que je saurai le fond du sac, je ne ménagerai personne.

— Faites ce que vous voudrez, répondit Uli, nous n'avons rien remarqué de particulier chez Joggeli : nous n'avons d'ailleurs pas à le garder. Vous, les plus proches parents, vous êtes allés et venus, quand il vous plaisait ; nous aurions eu, moi et ma femme, mauvaise grâce à vouloir vous en empêcher.

— Je vous l'avais pourtant recommandé, répliqua Jean.

— C'est vrai, répondit Uli, mais moi et ma femme nous avons dit à notre tour que nous ne voulions pas nous mêler de cette affaire.

Jean s'en alla, exhalant force jurons contre le gredin, la canaille, qu'il voudrait tenir entre ses mains.

Le fait est qu'il n'était pas rassuré, et il y avait de quoi ; on peut attendre des autres ce qu'on serait prêt à faire soi-même. Il fit atteler et alla aux informations. Or c'est là souvent une chose plus difficile que de poursuivre un cerf dans une forêt vierge d'Amérique. Mais cette fois-ci Jean n'y eut pas de peine, car le bruit qui courait n'était pas un chuchotement à voix basse, mais un cri général, et ce n'était pas Jean seulement, mais bien d'autres avec lui qui cherchaient à découvrir le fond des choses. On apprit bientôt que le drôle avait effectivement un passeport pas très vieux, qu'on lui avait délivré sans méfiance, car il en avait toujours eu un, sous prétexte de voyages d'affaires, qu'il faisait régulièrement renouveler dans le délai réglementaire. On apprit aussi où il devait avoir reçu de l'argent. Jean y courut et découvrit le pot aux roses : un papier avec la signature du beau-père, qui reconnaissait à son gendre quinze mille écus.

Jean en perdit pour un moment la force de jurer ; sa pipe même s'éteignit. Mais quand il put reprendre haleine, les jurons recommencèrent de plus belle. Il se dégonfla contre son beau-frère d'abord, puis contre son père, enfin contre le négociant, le

banquier comme on l'appelait, qui avait avancé les fonds sur ce papier. Il l'accabla d'injures, le menaça de la potence et de la roue, et comme tout cela ne servait de rien, il voulut le rosser, mais le banquier, qui n'était pas sot, avait appelé main-forte à temps, et Jean fut obligé de battre en retraite, non sans vociférer des imprécations et en menaçant de revenir avec des gens munis de menottes et de cordes. Sur quoi il retourna en hâte à la Glungge, comme un hippopotame poursuivi qui se cache dans les roseaux.

Le père prétendit n'avoir jamais rien signé, du moins rien de pareil. Une couple de fois le gendre lui avait apporté un petit paquet de la poste, et il avait signé le récépissé ; du reste, il ne savait rien. Probablement le gredin lui avait un jour glissé ce papier, après lui avoir d'abord fait acquitter quelques mandats postaux qui lui arrivaient par son entremise. Le papier avait du moins quelque ressemblance avec des récépissés de ce genre, et Joggeli avait la vue faible, l'intelligence émoussée, et n'avait jamais été précisément fort pour déchiffrer de l'écrit. Probablement aussi le soi-disant banquier était pair et compagnon du fripon, sans quoi, avant de donner l'argent, il se serait informé auprès de Joggeli de la valeur de ce papier. Mais il y a plus à gagner à de semblables trafics que dans des transactions honnêtes ; on ne savait pas ce qui en avait glissé dans sa poche et l'on n'aurait pu en trouver trace dans ses livres.

On peut se représenter le tapage que cela fit à la Glungge. Fréneli fut obligée de prendre Elisi chez elle pour la soustraire aux violences de Jean et de Trinette, qui était accourue aussi. Elisi remplissait la maison de ses hurlements, Trinette errait à l'entour, hurlant de son côté comme un chien sous un arbre où un chat s'est réfugié. Il fallut à Fréneli toute son énergie pour empêcher les choses de tourner au pire. Elle dut se mettre à la brèche pour Joggeli et protéger contre ses enfants ce père sur lequel se déchargeait toute leur colère, et qu'Elisi même accablait d'injures de la façon la plus scandaleuse.

Fréneli était peut-être la seule créature au monde dont Jean se gênât encore un peu et, comme elle le connaissait depuis son enfance, elle savait ce qui pouvait faire impression sur lui. Elle dut cependant avaler pas mal de couleuvres avec lui ; il lui reprochait d'être complice, d'avoir entortillé le père, et Dieu sait encore ce qu'il faudrait perdre avec eux ! Et par dessus le marché, Trinette joignit à sa colère la jalousie, quand elle vit l'ascendant que Fréneli avait sur Jean.

— Comment ! tu te laisses traiter ainsi par une pareille créature ? Je vois bien maintenant pourquoi tu te balladais si souvent par ici, sans vouloir me prendre avec toi. Il ne manquait plus que ça !

Et Trinette de hurler, comme si elle avait eu dans le gosier cent hyènes affamées dont elle aurait bien voulu faire sentir les griffes à Fréneli.

On amena encore ensuite les enfants d'Elisi, en annonçant qu'on avait mis les scellés chez elle. Jean voulut tout chasser à coups de fouet, et Trinette entendait emballer et emporter tout ce que possédait Joggeli. Celui-ci était là, hagard, protestant qu'il n'y avait point de sa faute et qu'ils n'avaient qu'à faire ce qu'ils voudraient. C'était sa défunte, disait-il, qui était la cause de tout.

C'était elle qui lui avait amené ce gredin, elle pouvait payer pour lui maintenant qu'il n'avait plus rien et qu'il était réduit à la mendicité. Il avait souvent prédit ce qui arriverait, mais elle n'avait jamais voulu le croire.

Fréneli, au milieu de tout ce vacarme, ne sut faire autre chose que dire à Uli :

— Pour l'amour de Dieu ! fais-moi le plaisir de prendre dans l'écurie le meilleur cheval et d'aller au plus vite chez le Bodenbauer ; lui seul peut les calmer et donner un bon conseil, sans quoi, vrai ! je crains un malheur. Je ne puis être partout et

les protéger tous. Au lieu de se remettre peu à peu ils ne font que s'emporter toujours plus et s'exciter les uns contre les autres. C'est affreux de vivre ainsi, et triste de voir comment les hommes rendent leur malheur encore plus insupportable. C'est absolument comme si un homme qui aurait un quintal de fer à porter imaginait encore de le chauffer à blanc pour rendre son supplice la moitié plus affreux.

Uli trouva l'idée excellente, mais il était en souci pour Fréneli.

— Mais tu vas rester seule, lui dit-il, et avec des gens pareils ce n'est pas prudent.

— N'aie crainte ! répondit Fréneli. Jean ne me fera rien, et je n'ai pas peur de ces mégères. Mais dépêche-toi ! Joggeli m'inquiète. Si personne n'y veille ils le pilleront jusqu'à la dernière ; puis si les créanciers viennent et trouvent qu'il n'y a plus rien, cela donnera de vilaines histoires. D'après ce que j'ai pu remarquer, tout n'est pas clair non plus du côté de Jean. Il aura aussi fait des siennes. Ce n'est pas par amour pour son père qu'il venait si souvent ici.

Uli ne ménagea pas son cheval.

— Si la cousine avait dû voir cela ! pensait-il. Mais non. Si elle avait vécu, cela ne serait pas arrivé. Il y a dans les familles de ces personnes qui sont comme la clef de voûte d'un bâtiment. Cette seule pierre de moins et tout croule. Tout repose sur une seule personne, elle tient tout ensemble ; tant qu'elle vit, on ne s'en rend peut-être pas bien compte. Ce n'est que quand elle est morte et qu'on voit la débâcle qu'on s'aperçoit qu'elle était la pierre de l'angle. Comme on peut voir les mêmes choses d'un œil différent ! Ah comme c'est seulement quand il y a quelque chose à porter qu'on constate si les gens ont des muscles ou non ! Je sais bien que je ne suis qu'un pauvre pêcheur, mais, pour rien au monde, je ne voudrais être à la place de ces gens ! Je vois bien que je n'ai rien à gagner à toute cette aventure, car

ce malheur me coupera aussi l'herbe sous les pieds. Il leur restera toujours quelque chose, à eux, mais à moi rien que des dettes, peut-être. En attendant, nous devons, Fréneli et moi, travailler et économiser. Je n'ai pas peur, je me suis résigné à accepter ce qui arrivera et à en être content. Mais ce que je ne me représente pas, c'est comment feront les enfants de Joggeli avec le peu qui leur restera, eux qui ne s'en tiraient pas quand ils avaient beaucoup et qui ne savent ni travailler, ni se restreindre. Ça donnera les gens les plus malheureux du monde, de ces gens qui sont toujours à vouloir sans pouvoir et qui cherchent la faute partout ailleurs qu'en eux-mêmes ; aussi se font-ils des ennemis partout, quand ils auraient tellement besoin d'amis !

La demande adressée au Bodenbauer mit celui-ci dans un grand embarras.

— J'aimerais mieux ne pas m'en mêler, dit-il à Uli. Si je puis t'être agréable, je ne te dirai jamais non, mais pour ceci, laisse-moi en paix. Qu'irais-je faire là où on ne m'a pas appelé ? Si tu es venu me trouver, ce n'est déjà que parce que ta femme t'a envoyé, et encore sans qu'on le lui demande. Ils me feraient de drôles d'yeux si j'arrivais chez eux et si je voulais y commander.

— Va quand même, Jean, dit sa femme. Tu n'as pas besoin de dire si on t'a demandé ou non de venir ; tu n'as pas besoin non plus d'arriver en donneur de conseils. Tu n'as qu'à les saluer, et s'ils ne veulent rien de toi, tu t'en iras. Va donc ; fais-le pour l'amour de la cousine défunte, et pense que si nos enfants se trouvaient dans le même cas, ce dont Dieu les préserve ! nous serions aussi contents qu'un bon ami vînt, même sans être appelé, pour s'occuper d'eux.

Bref, Jean dut partir, bon gré, mal gré. Tout le long du chemin, il se tordit comme un homme qui a la colique.

— Uli ! disait-il, tu ne sais pas combien cela me répugne. Quand on a presque plus à faire qu'on ne peut chez soi, qu'on

est occupé par les affaires de la commune au point que souvent on est longtemps sans pouvoir s'asseoir ou qu'il faut siéger des journées entières pendant que le soleil luit dehors et que la besogne presse, aller fourrer son nez, sans qu'on vous l'ait demandé, dans les tripotages d'autrui, et cela sans savoir, pour rester dans la vérité, quel prétexte donner de sa présence, c'est trop bête ! Et quand on sait que cette affaire peut avoir une longue, longue queue, c'est encore bien plus bête !

— Que voulez-vous dire ? demanda Uli. Quelle queue ?

— Eh ! quelle queue ? Quand quelqu'un vient se mêler de ce qui ne le regarde pas, on croit qu'il se plaît à ces sortes de choses, on s'adresse à lui et finalement, qu'il le veuille ou non, il faut qu'il s'en occupe, qu'il mette la main à la pâte, qu'il fasse chemins et démarches, pour qu'en fin de compte on l'envoie au diable, en guise de remerciement.

— Si c'est ce que vous craignez, vous avez une excuse toute prête : vous êtes ma caution ; il y a bien des points qui ne sont pas encore réglés. Cela n'est-il pas suffisant ?

— Ma parole, Uli, on fera encore de toi un père de la commune. Tu as raison, cela ne m'était pas venu à l'esprit. Mais c'est qu'aussi j'ai eu trop brusquement la tête pleine de cette histoire.

Il se trouva que le Bodenbauer n'arrivait pas dans un moment où l'on eût le temps de penser tranquillement : que veut-il et d'où vient-il ? C'était un vacarme, un tapage, des disputes à ne pas s'entendre.

Du plus loin que Joggeli l'aperçut, il lui cria :

— Ah ! cousin ! cousin ! quelle chance que tu viennes ! Ils me tiennent entre eux comme s'ils voulaient m'assassiner ! viens à mon aide, donne-moi un conseil.

Il y avait là, en effet, des gens de la justice ; le fils, qui revenait d'une tournée où il était allé auprès de ses amis chercher

conseil et consolation au fond de nombreuses chopines, puis de bouteilles, voulait les chasser de la maison à coups de trique. Joggeli refusait de rien signer, de rien répondre, de donner aucune déclaration.

— Je ne touche plus une plume, disait-il. Bien fou qui s'y laisse prendre : si j'avais su comment on peut se fourvoyer, je n'en aurais jamais touché une de ma vie !

Trinette et Elisi pleurnichaient en se faisant des grimaces, à distance d'abord, puis en se rapprochant de plus en plus, et si Fréneli ne s'était interposée, elles seraient arrivées à portée de leurs ongles. Les femmes aiment à livrer bataille le plus près possible ; chez les hommes, c'est souvent l'inverse. Les hommes de loi se plaindrent amèrement ; ils ne faisaient que leur devoir, ne demandaient que de s'en acquitter, n'exigeaient que ce que réclamait la loi et n'entendaient pas qu'on les injuriât personnellement, sans quoi ils porteraient plainte. Ils n'avaient nulle envie d'aggraver la position de gens qui étaient déjà suffisamment dans la poix, et on devait bien le comprendre, pensaient-ils.

— Mais, cousin Jean, cousin Jean ! ce gueux, ce vaurien m'a trompé, s'écriait Joggeli. Est-il juste que je paie ? Faut-il que je pâtisse de ce qu'il m'a filouté ?

Le cousin Jean répondit qu'il devait bien comprendre qu'il ne pouvait trancher la question, attendu qu'il ne savait pas de quoi il s'agissait, ni ce qui s'était passé. Tous lui firent alors leur récit à leur manière, mais l'histoire était encore plus difficile à comprendre qu'un cours de philosophie.

Enfin le Bodenbauer arriva à débrouiller ce chaos et conclut que c'était une fatale affaire, qui lui faisait grand'peine. Il ne comprenait pas qu'on vînt ainsi de but en blanc avec la justice,

avant d'avoir cherché à s'arranger à l'amiable, comme c'est l'usage.

Enfin, sur l'insistance des hommes de loi, Joggeli dut dire qu'il avait reçu deux lettres, avec toutes sortes d'expressions auxquelles il ne comprenait rien. Il n'avait pas pensé que cela avait la moindre importance et il avait mis ces lettres de côté. Le premier imbécile venu pouvait lui écrire et mettre dans sa lettre ce qu'il voulait.

— Ah ! ah ! dit le Bodenbauer, ils ont écrit mais ils n'ont pas demandé au préalable ce qui en était. Assurément, ç'aurait été convenable, mais les choses sont comme elles sont, et l'on ne s'en tirera pas avec des coups de bâton. Donnez une réponse, pour qu'on puisse fixer un jour et un lieu où l'on s'expliquera ; à un jour près, cela n'a pas d'importance.

C'est à quoi l'on s'arrêta finalement ; le personnel du tribunal s'éloigna et le Bodenbauer voulut également partir.

Mais on l'obligea à rester et à donner son avis.

— Oui ! dit-il, c'est une vilaine affaire ! Il n'y aura guère autre chose à faire qu'à payer. Joggeli ne peut nier sa signature ; que ce soit allé comme on voudra, elle y est ; le tiers n'en peut rien et si même il est complice, on ne peut pas le prouver. Je plains les enfants d'Elisi, car c'est à leur préjudice que le vol a été commis ; mais, d'autre part, je connais la fortune de Joggeli ; personne d'autre que lui n'y perdra. Peut-être que ce que son gendre lui a ainsi extorqué pourra être considéré comme rentrant dans ce qui reviendra à la femme en héritage. En ce cas, ce qui pourrait encore lui échoir de ce côté-là devrait être fixé par testament, et il s'agirait de prendre des mesures pour que le père en fuite n'ait plus rien à y voir.

D'explication en explication, le Bodenbauer constata à la fois que la fortune de Joggeli n'était plus ce qu'elle était autre-

fois, et qu'au lieu d'être un homme il n'était plus qu'un enfant inconscient de ce qu'il faisait, et par conséquent irresponsable.

— Savez-vous quoi ? cousin, dit-il enfin, allez trouver votre commune, et demandez-lui de vous nommer un curateur qui vous aide à sortir de cet embrouillamini. Vous êtes vieux, votre fils est loin, et vous payerez volontiers ce que ça coûtera.

Sapristi ! quelle colère prit le fils Jean à cette proposition !

— Avant de souffrir qu'on mette mon père sous tutelle, je retournerai ciel et terre, cria-t-il.

— Tu aurais bien à faire ! mais si j'étais à ta place, je n'y regarderais pas à deux fois ; après ça, fais ce que tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Pour autant que je puis en juger, tu as reçu ta part aussi, et vous avez hérité de votre brave père de son vivant. Il me paraît que c'est allé beaucoup trop loin. Si l'autorité tutélaire qui prendra en main les intérêts de ta sœur vient faire une enquête, elle portera plainte et accusera ton père d'incapacité de gérer ses affaires. Mais si c'est vous-mêmes qui demandez la tutelle, vous garderez l'affaire en mains, vous pourrez vous mettre d'accord avec la commune, et la chose ne tournera pas si mal. Elle se réglera du moins à l'amiable pour ce qui vous concerne.

Mais Jean ne l'entendait pas de cette oreille. Il eût mieux aimé avaler le diable, y compris sa queue, avec sa grand'mère par dessus, que de laisser mettre son père sous tutelle.

— Un homme qui a de bonnes intentions ne conseillerait jamais une chose pareille, hurlait le féroce aubergiste. Il faut avoir pour cela du linge sale qu'on espère laver sans payer le blanchissage.

— Ah ! c'est ainsi que tu l'entends ! riposta Bodenbauer. Je te croyais plus d'esprit que ça. Je voulais ton bien ; ton père me fait de la peine, mais toi, non. Tu ne t'amélioreras pas jusqu'à ce que tu aies mangé de la vache enragée, et encore ! J'ai bien cer-

tainement quelque chose à la lessive, mais j'ai de quoi payer le blanchissage, quand même il coûterait le double. Je ne suis pas un aubergiste accoutumé à des guenilles. Et sais-tu ? je payerais volontiers le prix de la lessive, je sais que je le retrouverais ; j'aimerais mieux payer dix mille écus pour Uli que mille pour toi ! Entends-tu ? Et maintenant, Dieu vous garde ! adieu ! Il n'y a rien à faire là où on ne veut pas écouter un conseil.

Le Bodenbauer était fort en colère en parlant ainsi, car en pareilles matières il n'entendait pas plaisanterie.

— Nous ne lui avons pas demandé conseil, dit Jean à mi-voix ; quand nous aurons envie de son aide, nous saurons bien le lui faire dire.

— Ma défunte faisait grand cas de lui ; maintenant on voit ce qu'il est, continua Joggeli qui ne comprenait que peu ou rien à toute cette affaire.

— Écoute, dit le Bodenbauer à Fréneli, si je ne t'aimais pas tant, je ne te pardonnerais de ma vie de m'avoir attiré dans ce guêpier. Mais vous êtes comme ça, vous autres femmes ; vous vous figurez qu'il faut aider partout, et quand vos bras sont trop courts, vous y fourrez ceux des hommes. Il n'y a plus rien à faire là ; c'est ce que je voulais vous dire. Attendez-vous à tout ; vous savez où je demeure ; si vous avez besoin de quelque chose et s'il vous faut quitter brusquement, mon fils a un petit bien qu'il pourrait vous convenir d'habiter en attendant. Je vous dis ça en passant, pour que vous ne vous tourmentiez pas et que vous ne preniez pas la première chose venue. Ils ont indignement sucé le vieux comme une araignée suce une mouche. Il y aurait peut-être encore de l'ordre à rétablir, quelque chose à sauver ; mais remettre les choses en ordre à temps, c'est justement ce que ce gros pansu ne veut pas, et il sait bien pourquoi. Tout, par conséquent, ira sens dessus dessous ; il y aura peut-être des procès, peut-être encore Dieu sait quoi ! Bref, vous pouvez compter que d'ici à un an le domaine sera vendu et que le vieux, à moins que Dieu n'ait pitié de lui, sera à l'hôpital, ou que le riche paysan de

la Glungge sera réduit à chercher de porte en porte de quoi manger.

— Oh ! non, répondit Fréneli, non, cousin ! ceci n'arrivera pas ; je le ferais plutôt pour lui. Aussi longtemps que j'aurai un morceau de pain, je le partagerai avec lui. Il n'a jamais été bon pour moi, mais jamais plus mauvais que pour les autres gens. J'ai mangé son pain quand personne ne m'en donnait ; il n'est que juste qu'il trouve le sien chez moi.

— C'est brave de ta part, reprit le Bodenbauer. Dommage que tu n'es pas une grosse paysanne ! Tu t'y entendraï et tu pourrais faire beaucoup de bien ; mais après tout, ça peut encore venir ; tout est possible !

Uli se convainquit bientôt que le Bodenbauer avait vu juste et que ses conseils étaient bons. Dès que la fuite du gendre fut connue, les réclamations et les sommations plurent de tous côtés, comme cela arrive en pareil cas. Bon nombre de créanciers avaient des motifs d'inquiétude ; si le paysan de la Glungge avait fait encore d'autres boulettes de ce genre, ils pouvaient se trouver pris. Joggeli était encore caution pour bien des dettes de sa parenté et notamment de son fils. On réclamait à ce dernier le paiement de toutes les sommes qu'on avait le droit de faire rentrer, et, pour celles dont l'échéance n'était pas encore là, le règlement des intérêts arriérés. L'ensemble se montait à un chiffre tel qu'il n'y avait pas moyen de satisfaire aux réclamations. Jean fit alors comme beaucoup d'autres : il imagina de recourir à des procès pour se défendre, mais c'est absolument comme si on sautait dans l'enfer pour éviter le purgatoire. Il entortilla son père dans ces procès et lui persuada surtout d'intenter une action juridique au sujet des quinze mille écus. Ce fut un tel enchevêtrement de procès, de réclamations de tout genre qu'un homme de bon sens en aurait vu ses cheveux se dresser sur sa tête.

C'était chose connue et on disait partout que si le gendre avait joué un tour de coquin à son beau-père, il n'y avait pas à

s'en étonner, car le fils en avait fait bien pis. Elisi, qui ne savait où aller ailleurs qu'à la Glungge, se lamenta et pleura tant et si bien que l'autorité communale de son endroit d'origine, qui ne comptait pas précisément parmi les plus éclairées, finit par ouvrir les yeux et par insister sur la mise en tutelle de Joggeli.

Ce fut alors que le tapage arriva à son comble. Pareille proposition parut à Joggeli un crime de lèse-majesté, et s'il en avait eu le pouvoir il aurait fait couper la tête à celui qui s'en était chargé. Naturellement cela donna lieu à un nouveau procès par dessus tous les autres. Ces procès-là sont de tous les plus pénibles pour la personne qu'il s'agit de mettre sous tutelle et qui ne veut pas s'y soumettre. Ceux qui demandent cette mesure sont obligés de la motiver, et pour y arriver il faut qu'ils accumulent tous les faits de nature à prouver que la personne en question n'est plus en état d'administrer elle-même sa fortune.

Naturellement, les enfants qui formulent une demande d'interdiction commencent par dire combien cette démarche leur déchire le cœur, mais comment d'un autre côté il faut qu'ils songent à leurs propres enfants ; ils ne parlent jamais de leur père qu'en l'appelant leur cher, vénéré et malheureux père, mais en même temps ils énumèrent toutes les folies, toutes les bêtises qu'il a faites depuis qu'il a eu sa première culotte. Ils sont capables de représenter le mariage même de leur père avec leur mère comme la plus grosse de ses folies, comme une preuve de son dérangement d'esprit par moments. Parfois on fait remonter le ramollissement du père non pas à son mariage, mais à la mort de sa femme. On a soin d'ajouter que, de toute sa vie, il n'a jamais été un homme et que c'était elle qui portait les culottes ; aussi, dès qu'elle n'avait plus été là, il était devenu tout à fait idiot. Rien n'est épargné pour le dépeindre sous les couleurs les plus noires.

Et tout cela, il faut que celui que cela concerne le lise, qu'il le digère s'il le peut. Il doit vraiment être édifié sur son propre compte ! Après quoi il doit faire de sa personne un tout autre

portrait : il faut qu'on l'y voie rayonnant de vertus divines ; si, par hasard, il n'aimait pas sa défunte qu'il a eu vite fait de pleurer, il n'en parle jamais que comme de sa chère défunte qu'il recommande de tout son cœur au bon Dieu.

Après cela viennent les médecins, souvent même le ministre, puis d'autres encore, et tous, suivant leur profession ou leurs capacités, sont là qui font une enquête, approfondie ou non, pour savoir si le personnage à mettre sous tutelle est ou non sain d'esprit, totalement ou à moitié imbécile, responsable ou non, ou seulement dans une certaine mesure. On peut se représenter ce que pareille enquête a d'intéressant et d'instructif pour celui qui est en cause !

CHAPITRE XXIV

Comment Dieu et les bonnes gens tirent Uli et Fréneli d'embarras.

Sur ces entrefaites arriva l'échéance du bail. Joggeli ne voulut pas faire cadeau d'un kreutzer.

— Quand on a besoin d'argent comme moi, dit-il, on ne rabat rien. Ce serait la plus grande bêtise qu'on puisse faire. Alors, oui, on aurait le droit de me mettre sous tutelle ; si je voulais, d'ailleurs, le faire, je n'oserais pas. Jean se mettrait dans un tel état qu'il m'arracherait la tête.

Cela parut raide à Uli ; il avait envie, sinon de faire un procès, du moins de s'adresser à un arbitre ou, comme on dit, de proposer un arrangement à l'amiable. Du reste, pensait-il, je pourrais bien présenter une contre-note. Il faut que Fréneli perde beaucoup de temps avec Joggeli ; nous lui fournissons plus que nous n'y sommes tenus ; sans compter que nous sommes presque seuls à entretenir Elisi et ses enfants qui sont perpétuellement chez nous et à nos crochets, comme s'ils étaient des nôtres.

Fréneli s'y opposa.

— Quand les gens n'ont plus de bon sens, dit-elle, on ne peut pas leur en donner. Avec des arbitres on n'arrivera à rien,

quoi qu'ils puissent dire. Jean ne voudrait pas s'en charger, le drôle est bien trop après l'argent. C'est comme pour une note, si nous voulions en faire une. Ils nous répondraient : « Si vous donnez plus que vous n'y êtes obligés, c'est votre affaire, pourquoi l'avez-vous fait ? Pourquoi ne chassez-vous pas Elisi et ses enfants ? Si vous avez été généreux, il ne faut pas vouloir après coup venir avec des notes, ça n'a pas bonne façon. » Voilà ce qu'on nous dirait. Nous pourrions faire un procès. Peut-être gagnerions-nous ? peut-être perdriions-nous ? Voulons-nous le risquer ?

Uli répondit qu'il savait ce que c'était que d'avoir un procès et qu'il en avait perdu l'envie. Il avait seulement pensé qu'on pourrait essayer, comme qui dirait, tâter le terrain.

— Ne sais-tu pas, dit Fréneli, que le diable est un rusé coquin ? Quand on lui abandonne un doigt, il vous prend toute la main. Et puis, il y a ceci : les choses paraissent vouloir traîner en longueur, nous pourrions sûrement rester encore une année, et l'apparence est superbe. Nous avons du colza, qui, si tout va bien, nous fera déjà la moitié de notre bail.

Je réfléchis, en outre, que j'ai assez longtemps mangé ici le pain de la charité. Il était souvent rudement salé, c'est vrai, mais pas par la faute de la cousine. Et si, plus tard, j'ai rendu quelque chose de ce qu'on m'a donné, le cousin et sa femme n'en savaient rien quand ils m'ont prise chez eux, car j'étais un mauvais dragon de petite fille. Si nous n'avons pas de superflu maintenant, nous avons pourtant notre pain, et qui sait si nous aurons jamais une autre occasion de reconnaître ce que j'ai reçu.

— Ce serait bien, répondit Uli, si nous savions où prendre sans le voler.

— D'accord ! reprit Fréneli ; voler est une vilaine chose et qui ne sert à rien. Mais la dernière fois que le Bodenbauer a été ici, il a dit que nous savions où il demeure.

— Oui ! oui ! dit Uli, tout cela est bel et bon ; mais j'en ai bientôt assez de recommencer toujours à mendier.

Fréneli comprit l'air mieux encore que la chanson, et avec ce profond sentiment de justice qui la caractérisait, elle se rendit compte qu'Uli avait dû se résoudre à bien des choses qu'elle avait mises en avant, et que, par conséquent, il devait lui être très désagréable de retourner chez le Bodenbauer pour lui demander un service.

— Sais-tu ? lui dit-elle, notre cadet n'est pas encore inscrit, notre aîné demande toujours de pouvoir aller une fois chez sa marraine, qui l'a invitée. Dimanche prochain je prendrai le Fuchs. C'est un bon vieux trotteur avec lequel je n'ai pas peur d'aller, et je verrai là ce qu'il y a à faire. En tout cas, il est plus convenable de faire ces choses-là soi-même.

Uli renonça à vouloir lutter de générosité avec elle et se borna à lui dire : « Eh ! bien soit ! si tu penses ainsi. »

Effectivement Fréneli se mit en route le dimanche suivant avec le vieux Fuchs et ses enfants. Elle était comme une poule qui conduit pour la première fois sa couvée dans les champs, à la fois toute fière et tout inquiète. Mais c'est qu'aussi c'étaient trois amours d'enfants qu'elle conduisait là. Ils étaient tout à la joie, et plus cette joie était expansive, plus le cœur de Fréneli se serrait.

— Pauvres petits chéris ! ne cessait-elle de se dire, c'est la première et probablement la dernière fois que vous pouvez ainsi aller en voiture. Après ça, il faudra que vous vous atteliez vous-mêmes, si vous voulez vous voiturier l'un l'autre.

Elle n'était pas retournée chez le Bodenbauer depuis sa noce ; une vraie mère de famille campagnarde s'éloigne rarement de la maison, surtout quand le bon Dieu la gratifie chaque année d'un enfant, même de deux quelquefois. Elle avait bien des comparaisons à faire entre ses précédents voyages chez Bo-

denbauer et celui-ci. Il serait à souhaiter que de semblables comparaisons n'affectent pas plus péniblement ceux qui ont à les faire que ce n'était le cas pour elle. Son premier voyage avait été celui où Uli l'avait demandée en mariage, le second lors de sa noce ; elle faisait ce troisième avec trois enfants ; le cadet était resté à la maison. Il y avait dans ces circonstances extérieures de quoi l'humilier. Plans, espérances, tout était allé à vau-l'eau : la grêle avait tout ravagé, elle était réduite à venir s'adresser à des étrangers pour emprunter de l'argent.

La femme du Bodenbauer était aussi une de celles qu'on ne trouve pas derrière la porte de chaque maison. Elle ne dit pas, à part soi : « Si ce vieux fou donne de l'argent à cette jeunesse, gare à lui ! » Elle n'appela pas non plus son mari à part pour lui dire : « Essaie seulement de lui donner quelque chose, je demande mon divorce. Aie donc honte, et pense à tes enfants et petits-enfants. »

Elle eut, au contraire, une profonde compassion pour Fréneli.

— Pourvu que vous ne perdiez pas courage ! lui dit-elle, tout s'arrangera, dans une couple d'années vous pouvez vous relever. Bien sûr qu'il faut vous aider. Il est cent fois plus profitable d'aider de braves gens, dont on peut avoir la certitude que ce n'est pas jeter son argent par la fenêtre, que de le hasarder dans des spéculations où l'on enrichit deux ou trois coquins sans revoir un sou.

Bodenbauer donna l'argent.

— Mais essayez, dit-il, de donner en paiement au cousin le billet que l'aubergiste vous a souscrit au lieu de vous payer. Il est cause aussi qu'Uli s'est laissé aller à l'accepter, et, s'il ne le prend pas en règlement définitif, il n'est que juste qu'il menace l'aubergiste. Une affaire de plus ou de moins, ça doit lui être bien égal, et qui sait ? peut-être trouvera-t-il un moment où il y aura encore quelque chose à tirer de là.

Fréneli ne prit pas l'argent à la légère, moitié sérieuse, moitié rieuse comme pour dire : « Je l'ai à présent, vous pourrez voir plus tard si on vous le rend. » Au contraire, c'est avec un profond soupir qu'elle dit :

— Dieu sait quand nous pourrons le rendre ; mais cela arrivera, si Dieu nous prête vie, dussé-je le gagner en filant de l'étaupe.

— Ça te paraîtrait encore bien long, fit la paysanne en riant. Espérons que cela ira mieux que ça. Vous êtes tous les deux jeunes ; toutes les années ne se ressemblent pas. Celui qui peut supporter la mauvaise chance sait aussi profiter de la bonne. Plus il t'en coûte d'accepter cet argent plus il te sera facile de le rendre. C'est souvent le contraire qui arrive.

Ils étaient donc, pour ainsi dire, à flot, grâce à la bonne volonté, à la complaisance de braves gens, et ils pouvaient attendre tranquillement les événements. Uli pensa qu'il devait à l'ancienne amitié qui l'unissait à l'aubergiste de présenter d'abord le billet à celui-ci avant de le remettre en mains étrangères, mais celui-ci ne lui sut pas grand gré de cette délicatesse.

— Fais de ce chiffon ce que tu pourras, lui répondit-il. Si quelqu'un veut le prendre, donne-le-lui et jette-lui encore ton bonnet par dessus le marché. Mais ne me demande pas d'argent ; tu aurais beau me retourner dans tous les sens, tu ne trouveras pas un demi-florin. Quand ce serait mon propre frère, je ne pourrais rien lui donner pour le moment. Si j'ai un bon conseil à te donner, ne t'avise pas de faire des frais. Si tu me mets dans la peine, tu n'auras rien. Il y en a des centaines avant toi qui voudront être servis les premiers, s'ils trouvent quelque chose, par exemple.

— C'est pourtant dur, observa Uli, d'avoir tellement besoin de son argent et de ne pouvoir l'obtenir, de devoir même emprunter peut-être pour un autre.

— Je n'y puis rien, dit l'aubergiste. C'est ton affaire !

Et il disparut pour ne plus se montrer.

Lorsqu'Uli régla compte avec Joggeli, celui-ci eut pourtant sur le cœur d'avoir été si dur.

— Je t'aurais bien rabattu quelque chose, dit-il, mais j'avais et j'ai encore terriblement besoin d'argent. L'année prochaine, je penserai à toi. Souviens-t'en et rappelle-le-moi.

L'année prochaine ! Une chose commode ! On la charge souvent de réparer les petites infamies que l'on commet pendant l'année courante, mais vient-elle toujours à son heure ?

— Quant au billet, continua Joggeli, j'aimerais mieux n'avoir rien à faire avec. Je voudrais n'en avoir jamais touché de ma vie. Je le montrerai à Jean ; si ça lui va, ça me va aussi.

Naturellement cela ne convint pas à Jean. Il insulta Uli : « Était-il donc, lui aussi, un de ces... coquins qui voulaient exploiter son père jusqu'à son dernier kreutzer ! »

— Tu sais bien que le vieux n'y entend plus rien, qu'il n'a plus ni odorat, ni goût, qu'il comprend encore bien moins ce qu'il lit, et tu viens à lui avec un papier qui ne vaut pas un misérable liard, qui n'est pas même bon pour allumer sa pipe.

Uli se fâcha.

— Que Joggeli se soit laissé ruiner par des coquins, c'est son affaire, mais pas de danger que je me laisse mettre dans le tas ! riposta-t-il. Je n'ai rien gagné ici ; au contraire, j'y laisse ce que j'avais, et pourquoi ? parce qu'on me traite comme il n'est pas permis de le faire devant Dieu et devant les hommes, et tout cela pour me remercier de ce que j'ai remis le domaine en bon état. Je ne suis pas seul cause que je n'ai là que du papier au lieu d'argent ; mais à l'avenir je me garderai bien d'accepter du papier d'un aubergiste, puisque c'est une marchandise qui ne vaut pas un liard.

— Comment l'entends-tu ? vociféra Jean.

— Prends-le comme tu voudras, ça m'est égal, répliqua Uli.

Jean éclata en invectives :

— Je te ferai voir qui tu es ; tu t'en iras nu sur la rue, et peut-être ailleurs encore.

— Tu crois que je t'y suivrai ? je n'en ai pas la moindre envie, et personne ne peut m'y contraindre, car j'ai la conscience nette, et les doigts aussi.

— Attends seulement ! répondit l'aubergiste, pourpre de colère, je te ferai marcher.

— Fais ce que tu voudras, riposta Uli, mais je pense que cela n'ira pas longtemps jusqu'à ce que tu n'aies pas plus que moi à commander à la Glungge, et si, à ce moment-là, je dois encore quelque chose, à coup sûr ce ne sera pas à toi.

Ils n'en vinrent pas aux mains, Jean était incapable de le faire à sec ; il entra donc chez l'aubergiste dont il venait de décrier si bien le papier ; depuis que Jean était fréquemment à la Glungge, il était devenu son meilleur ami. Plus leurs circonstances étaient analogues, plus leurs cœurs se rapprochaient. Ils ne pouvaient s'entr'aider d'argent, mais bien de conseils, et quand l'un ne trouvait pas un truc, l'autre en avait de suite un dans son sac.

De même que, lorsqu'il se produit un tournant dans une rivière ou dans un lac, le tourbillon se resserre de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin une force irrésistible entraîne l'eau et tout ce qui flotte à sa surface dans le gouffre, de même les procès de Joggeli, auxquels d'ailleurs il ne comprenait rien, l'étreignaient toujours plus dans leur cercle fatal. Ainsi il était appelé à prêter serment qu'il n'avait souscrit aucune reconnaissance de dette à son gendre, pendant que, d'un autre côté, on l'interdisait pour cause de faiblesse d'esprit. Le serment, il voulait absolument le

prêter contre l'évidence de sa signature ; mais le fils le lui avait interprété au moyen de quelques jurons, et Joggeli avait admis cette façon de comprendre ; tout ce que le ministre et d'autres lui dirent fut peine perdue. Autant valait parler à un mur !

Fréneli lui demanda un jour s'il voulait descendre dans la tombe avec un faux serment sur la conscience, et si, après avoir perdu sa fortune, il voulait encore perdre son âme.

— Tu n'y comprends rien, lui répondit Joggeli. Des femmes ne devraient jamais discuter de pareilles choses. Ma défunte le faisait toujours ; c'est pourquoi tout est si mal allé. Jean m'a expliqué que ce serment ne me concernait pas, et il doit le savoir mieux que toi. Il n'y aurait rien de plus injuste que si je devais payer cet argent. Pas un homme sensé ne va me supposer capable de le faire. Mais voilà ! tu as toujours tenu avec les autres contre moi. Je ne sais pas quel tort je t'ai fait. Si nous ne t'avions pas prise quand personne ne voulait de toi, que serais-tu devenue ? Je disais toujours à ma défunte quelle espèce de créature tu étais, mais elle ne voulait pas me croire. Elle peut le voir à présent.

Les larmes vinrent aux yeux de Fréneli :

— Oui ! dit-elle, si la cousine vivait encore, bien des choses i raient autrement, et beaucoup de celles qui sont arrivées ne le seraient pas. Je ne puis que prier que quelqu'un d'autre soit plus sage que vous et ne vous permette pas de prêter ce serment.

Fréneli déplorait infiniment ce funeste serment, que tout le monde savait être faux, bien que tous les jours on persuadât à ce pauvre vieux de le prêter, pendant qu'il le pouvait. Elle s'adressa au ministre, à celui-ci, à celui-là ; tous convinrent que ce serait une indigne comédie. Le ministre estimait que ce qu'il y aurait de mieux serait d'ajourner ce serment jusqu'à ce que le tribunal eût prononcé sur l'incapacité de Joggeli.

— Ce renvoi est parfaitement possible, dit-il, si le tribunal ou les juges y mettent de la bonne volonté.

Mais c'est justement ce que le juge ne voulait pas ; c'était un juriste de l'espèce la plus vulgaire. Il s'inquiétait fort peu d'une âme, encore moins de savoir si un vieux bonhomme prêtait un faux serment ; il se souciait bien plus de s'assurer qu'on ne mêlait pas de la viande de veau aux saucisses à rôtir dont il était friand.

Le jour de la prestation du serment resta donc fixé. Quelques jours auparavant, Fréneli allant un matin porter son déjeuner au vieux, le trouva dans son lit, incapable de parler : une attaque lui avait paralysé la langue et tout un côté du corps.

Au premier moment elle fut épouvantée, mais il ouvrit les yeux et dit bien bas :

— C'est Dieu qui a fait cela.

On fit appeler un médecin, on mit tout en œuvre pour rétablir Joggeli, mais tout fut inutile. Les attaques se répétèrent. Trois jours plus tard, Joggeli n'était plus qu'un cadavre. Les procès étaient terminés : le juge suprême avait prononcé.

CHAPITRE XXV

Comment l'écheveau se débrouille.

Cette mort fut un rude coup pour Jean. Bien qu'il l'eût autrefois souhaitée à Joggeli, parce que, disait-il, cela aurait mieux valu pour lui, et parce qu'au fond lui-même s'en fût trouvé mieux, ce départ était pour lui un grand malheur. La masse patrimoniale devait se liquider juridiquement, il fallait en établir l'effectif ainsi que le chiffre des créanciers et des débiteurs. Ce n'est pas qu'il fût affecté de ce décès, mais il était furieux de ce que cela fût arrivé. C'était comme un fait exprès pour le couler. Encore huit jours et le père aurait prêté son serment ; après cela il n'avait qu'à aller où il aurait voulu ; c'était chose gagnée.

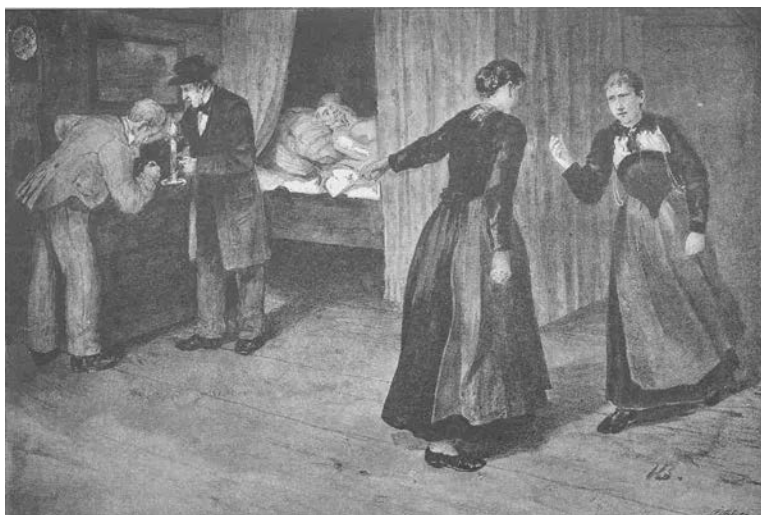
Fréneli tança vertement Jean quand il tint de pareils propos. Elle lui représenta qu'il devait pourtant penser à sa mère qui était dans la tombe, s'il ne respectait plus son père. Elle s'étonnait qu'il fût devenu si impie, si criminel, lui qui était tout autre chose dans sa jeunesse. S'il était resté paysan à la Glungge, tout serait allé autrement ; il serait un tout autre homme intérieurement et extérieurement.

— Je suis bien aise, ajoutait-elle, que nous soyons bientôt séparés, et j'espère ne plus jamais vous revoir. Quand je suis dans votre voisinage, j'ai toujours peur qu'il ne tombe du ciel un coup de tonnerre qui châtie votre impiété.

— Il serait pour moi, répondait Jean, et non pour toi. Peut-être serait-ce une bonne chose ; je serais au moins débarrassé de tout. Je peux supporter beaucoup de toi, mais il y a un terme à tout. Je veux exhaler ma colère comme je l'entends. Si cela ne te convient pas, tu n'as qu'à aller plus loin.

Fréneli s'en alla en effet, et tomba entre les mains d'Elisi et de Trinette. Toutes deux n'avaient qu'un désir : hériter le plus tôt possible de leur père pour courir aussitôt chez le marchand, puis chez le tailleur et la couturière pour se faire habiller de neuf pour l'ensevelissement. Cela pressait, tout devait être prêt dans les trois jours, et dans le voisinage il n'y avait pas d'artistes parisiens, ni tailleur, ni couturière. Trinette entendait hériter seule, puisqu'Elisi en avait fait autant à la mort de la mère, ce qui, à son sens, n'était pas si bête. Mais Elisi en prit une colère terrible : père et mère étaient des personnes fort différentes. Ce serait joli si des gueux de fils et leurs garces de femmes devaient seuls hériter du père qui avait la fortune en main.

Sapristi ! comme Trinette lui riva ses clous, aussi furieuse qu'un matou quand un autre vient chasser sur ses terres.



Là-dessus survinrent les hommes de loi, qui mirent tout sous scellés. Les femmes eurent beau caqueter ou faire la mine, Jean jurer et tempêter, ils apposèrent avec le plus grand sang-froid leur sceau sur tout ce qui avait une valeur quelconque.

Trinette se jeta en gémissant sur un lit. Elisi se mit devant elle en lui faisant la nique, jusqu'à ce que Jean lui administra un soufflet tel qu'elle s'enfuit tout ensanglantée et en pleurant vers Fréneli, qui perdit son temps à leur représenter combien une pareille conduite était inconvenante dans une maison où il y avait un mort. « Les moindres gens, dit-elle, se gardent de faire du bruit, comme s'ils ne voulaient pas troubler le repos du défunt et comme s'ils respectaient son cadavre, tandis que vous, qui prétendez passer pour des gens bien élevés, vous vous conduisez comme des ivrognes ! »

C'est ainsi que Joggeli quitta ce monde. On trouva chez lui si peu de titres de rente, si peu d'argent et tant de réclamations qu'il fut bien vite constaté que le domaine devait être vendu. Naturellement Jean ne voulut pas en entendre parler, et déclara qu'en sa qualité de fils il ne le permettrait pas. Un des préposés lui dit :

— La loi veut qu'on le mette aux enchères ; tu pourras surenchérir tout comme un autre. Ou, si tu offres un prix dont on puisse se contenter, et si tu procures l'argent dont on a besoin, on pourra discuter ce qu'il y a à faire.

Mais c'était justement là le crochet ; où prendre l'argent sans le voler ? Il alla trouver son beau-père :

— Tu as sucé ton père, répondit celui-ci, mais quant au beau-père, oh ! oh ! c'est une autre chanson. S'il reste quelque chose à ma mort, tant mieux pour les enfants, il est temps que quelqu'un songe à eux.

Ce beau-père possédait une grande maison remplie de filles orgueilleuses, dont l'unique souci était d'être plus belles l'une que l'autre et de travailler le moins possible. C'est sans doute une ambition comme une autre, mais il est rare qu'elle conduise à un résultat brillant.

Lorsqu'un homme n'a plus ni argent, ni crédit, on ne fait pas grand cas de lui, quelque tapage qu'il fasse. Comme Jean ne pouvait ni ne voulait proposer des conditions acceptables, il fallut bien en venir à l'enchère du domaine. Fréneli et son mari eurent un vrai chagrin. Elle avait été élevée là, et se représentait mal qu'elle pût vivre ailleurs. Quant à Uli, quels beaux rêves n'y avait-il pas faits ! Un jour Jean arriva à grand fracas, amenant avec lui un amateur pour lui faire voir le domaine. Naturellement il fit comme s'il était maître chez lui, alla partout sans demander permission, ordonnant d'ouvrir partout où il trouvait une porte fermée et ne manquant jamais de lancer un mot piquant partout où il le pouvait.

Peu de temps après, Jean reparut, toujours avec la même morgue. Cette fois c'étaient les créanciers du beau-frère en fuite, qui étaient curieux de voir ce qu'il y avait encore à espérer pour eux. Ils firent leur tournée avec le même sans-gêne, ne s'inquiétant des occupants que lorsqu'ils avaient quelque chose à demander ou jugeaient à propos de blâmer ceci ou cela et de pérorer sur ce qu'on aurait dû faire et ce qu'on devrait faire à l'avenir. Lorsqu'Uli et Fréneli voulaient s'en aller ou se tenir à l'écart, on les rappelait, ou bien ils avaient affaire à l'autre partie, en sorte qu'ils tombaient de mal en pis.

Sur ces entrefaites arriva, à son tour, l'homme auquel Uli avait vendu deux vaches et qui avait l'intention d'en acheter encore deux autres. Ce fut de nouveau une vraie grêle à la Glungge, mais une grêle de gens. Uli fut très contrarié que cet individu pût voir comme il était sur le point de s'en aller à vide. L'individu aurait volontiers induit Uli à conclure un marché qui, sans être bien loyal, était faisable quand même. Mais Uli s'y refusa, bien qu'il eût pu y réaliser un joli bénéfice.

— Je crois bien, dit-il, qu'on ne me pourrait rien en justice ; le domaine n'est pas encore vendu et je trouverais ainsi de quoi me dédommager. Mais il y en a déjà beaucoup qui ont tout regardé, et ce serait tromper celui qui voudrait acheter en bloc.

Jusqu'ici j'ai agi en conscience, je ne veux pas commencer à manigancer.

L'homme se fit aussi montrer le domaine.

— Il me plairait, dit-il, je n'en ai guère vu qui soit de plus de rapport et mieux situé. Mais il faudrait déboursier trop d'argent au comptant, et pour remettre tout sur un bon pied, il faudrait encore sacrifier quelques milliers d'écus. Je ne saurais pas où trouver tant d'argent. Il y en a peu qui aient ainsi de pareilles sommes à leur disposition. Mais pour quelqu'un qui pourrait acheter le domaine, il ne serait pas mauvais d'avoir un fermier comme toi, conclut-il, si toutefois il voulait en avoir un ; il serait sûrement content de te garder, parce que tu connais tout ici.

En disant ces mots il s'en alla.

Uli fut tout remué, lui qui tout à l'heure disait qu'il ne pouvait attendre le moment de s'en aller. C'était comme si on lui avait retourné le cœur et mis d'autres yeux. Et voilà la fermeté et la constance des hommes dans leurs opinions et leurs principes ! Uli ne pouvait s'empêcher de songer combien il ferait beau à la Glungge ; s'il y venait un propriétaire qui tînt à lui et lui fît des conditions avantageuses, il serait encore possible qu'il lui fît le plaisir de rester. Il avait toujours plus la conviction qu'il se présenterait quelque riche personnage pour acheter le domaine, peut-être un Neuchâtelois, peut-être même un de ces Anglais toqués, qui ont de l'argent comme les mendiants ont des poux, et qui n'en font pas plus de cas. Mais il avait beau regarder de tous côtés, personne ne venait, ni les Anglais avec leurs équipages, ni les riches Neuchâtelois, pas même un de ces Bâlois, qui ont aussi terriblement d'écus, mais qui aiment toujours mieux l'argent que des terres. Il vint des gens habillés de milaine, un bâton à la main, à peu près comme les enfants d'Israël quand ils se dirigeaient vers la terre promise. Le matin encore du jour où devait avoir lieu l'enchère, il attendit en vain des Neuchâtelois ou d'autres messieurs ; il ne vint que ces gens qui fourrent leur nez partout, pour avoir un prétexte d'aller aux en-

chères et peut-être d'y attraper quelques pots de vin, puisqu'il est d'usage qu'on présente un pot de vin à tous ceux qui font une offre. Avec un peu de toupet, un individu qui n'a pas un batz dans sa poche peut arriver facilement à un pot, à plusieurs même, s'il a encore plus d'audace.

Quand midi fut passé, tout fut enfin tranquille à la Glungge. Fréneli dit qu'elle rendait grâce à Dieu de ce que cette demi-journée fût passée ; ces perpétuelles inspections lui déchiraient le cœur, et si elles avaient été cause que la Glungge se fût vendue, elle en serait morte de chagrin.

— Ne peux-tu pas aller voir et tâcher d'apprendre ce qui en est, demanda-t-elle à Uli. Tu te passeras le temps, tu verras ce qui se fait et tu me le raconteras ensuite.

— Non ! répondit Uli, à aucun prix on ne m'y ferait aller. Je crois que les larmes me jailliraient des yeux, ou que je ne pourrais me tenir de colère quand j'entendrais de ces acheteurs, aussi mal peignés que des barbeta, dénigrer le domaine et prétendre qu'il faudrait plus de vingt ans pour le remettre en bon état. Ils l'ont déjà assez déprécié ici, ces gredins, pour se rebuter réciproquement, et il n'y en a pas eu un seul qui se soit inquiété du chagrin qu'il me causait.

Vers le soir cependant il fut pris d'une grande curiosité et d'une vive impatience. C'est qu'il n'est guère possible de rester là tout seul à attendre tranquillement quand on sait que tout auprès il se passe quelque chose d'important, de décisif. On éprouve un sentiment tout particulier d'angoisse, et l'on est attiré presque involontairement vers le lieu où la chose se décide ; aussi, quand la nuit tomba, dit-il à sa femme :

— Qu'en penses-tu ? si nous envoyions Hans écouter ce qui se passe et nous le rapporter ?

— Soit ! répondit Fréneli, si tu ne veux pas aller toi-même. Mais il faut qu'il revienne à temps et qu'il ne se figure pas qu'il doit attendre jusqu'à ce que tout soit fini et qu'il n'y ait plus personne. Si, après cela, nous voulons en savoir plus long il pourra retourner.

Ainsi fut fait. Hans se rengorgea à cet ordre accompagné de dix kreutzers pour boire une chopine. Il se lava soigneusement et se mit en route tout fier ; n'était-il pas une sorte de député, voire même un représentant ? D'ailleurs son père était St-Gallois, sa mère Vaudoise, et il était né dans une cave à Aarau. On peut se représenter le sentiment d'orgueil qui le gonflait et la célérité avec laquelle il allait s'acquitter de ces importantes fonctions.

Deux heures s'écoulèrent : point de Hans !

Fréneli envoya Benz après lui, car Uli était rentré des écuries fort impatienté, et avait menacé de mettre Hans cette nuit même à la porte, qu'on le prît mal ou non au pays de St-Gall.

Benz était un Emmenthalois pur sang, très peu développé, mais ponctuel, ce qui vaut bien quelque chose. Il se mit à courir comme un barbet et sans se camper sur ses jambes comme Hans, qui autrefois avait longtemps été en service dans les environs de Zurich ; il ne se mit pas en avant comme lui, qui était assis à une table, carrément accoudé et racontant du pays de Cocagne où son grand-père, un Appenzellois, avait un grand domaine et faisait beaucoup d'affaires dans l'enseignement, où il gagnait des masses d'argent, parce qu'il était si fort dans sa branche que personne ne pouvait rivaliser avec lui.

Benz se glissa dans un coin où personne ne prit garde à lui, écouta bien, regarda de tous ses yeux, puis, au bout d'une demi-heure, s'éclipsa. Il y avait là, raconta-t-il, beaucoup de gens, mais la plupart plus occupés de boire que de faire des offres.

Jean remplissait la chambre de ses clameurs, mais on n'y prenait pas garde. Il y en avait bien un avec une barbe de bouc et de gros yeux ronds, qui de temps en temps faisait inscrire une offre, mais il ne lui paraissait pas être bien sérieux. Dans un coin se trouvait un vieux paysan, dont il n'avait pu voir que la tête et qui ressemblait à un saule âgé de cent ans. Celui-là lançait de temps à autre un mot qui avait l'air de sortir d'un canon rouillé. Tout de même il parlait haut et se conduisait comme quelqu'un qui veut enlever l'affaire.

— Il ne me plaît pas, ajouta Benz, il fait une mine telle que je crois qu'il mangerait des petits enfants si on ne lui servait pas de la viande de veau. En tout cas, cela ne durera plus longtemps. L'enchère a atteint une somme énorme, tout dépend de savoir qui pourra prouver qu'il a l'argent nécessaire.

— Et Hans ? où est-il donc ? demanda Fréneli.

— Oh ! il est attardé là, dit Benz ; il raconte du pénitencier de St-Gall et énumère combien il s'y trouve de places vacantes. On lui en a déjà offert une, dit-il, mais pour le moment il ne s'en soucie pas. Il parle aussi de son grand-père du pays de Cocagne, qui possède un bien où il y a un tas de fumier aussi gros que la Glungge tout entière. Rien que pour des balais, il dépense, bon an, mal an, autant que les Thurgoviens pour leurs procès, et autant que les juristes ne gagnent avec leurs mensonges et leurs tromperies.

Ce rapport de Benz alla au cœur d'Uli. Il avait toujours espéré jusqu'à ce moment. Mais que pouvait-il attendre d'un vilain saule de cent ans ?

— Eh bien ! nous savons ce qui en est, dit-il ; ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller nous coucher, si nous voulons nous lever de bonne heure demain matin.

Sur quoi, il s'en alla. Fréneli fit sa tournée habituelle pour s'assurer que le feu était éteint, mais, au moment où elle voulut

se mettre au lit, voilà que son dernier se mit à crier. C'est chose à laquelle on est accoutumé dans un ménage, et quand la mère est à ses devoirs, le père n'en dort pas moins tranquillement, si toutefois cela lui est possible. Si fatiguée que soit la mère, elle prend son enfant et le soigne, suivant les circonstances, sans se plaindre, car c'est là un devoir tout ordinaire, dont elle s'acquitte avec amour. Les nuits précédentes, les songes d'Uli l'avaient tenu éveillé ; ces songes étaient finis, il put dormir sans que les cris de l'enfant troublassent son sommeil.

CHAPITRE XXVI

Le nouveau paysan fait son apparition à la Glungge.



Le petit s'était rendormi ; Fréneli l'avait posé dans son berceau, l'avait couvert, et allait, à son tour, se livrer au repos, quand on heurta du dehors.

— L'imbécile ! pensa-t-elle, que n'est-il resté à l'auberge, ou que ne s'est-il traîné jusqu'à son lit, au lieu de venir si tard nous ennuyer avec son tapage ?

Malgré elle, elle ouvrit la porte ; mais ce n'était pas Hans. À sa place, un vieillard, qui effectivement avait une tête rappelant un saule de cent ans.

— J'aimerais passer la nuit ici, dit cette tête rude d'un ton rude aussi.

— Mais il est bien tard, répondit Fréneli épouvantée ; mon mari est couché et dort.

— Tant mieux ! reprit l'homme. Tu n'as pas besoin de t'effrayer. Je ne suis pas un vagabond, mais bien le nouveau propriétaire de la Glungge. Il y a trop de bruit pour moi à l'auberge. Je veux essayer comment on dort ici.

Il ne restait à Fréneli qu'à faire place à ce gros homme que suivait un chien grand comme un veau. Afin de ne pas réveiller Uli, elle le conduisit dans la chambre à côté, et lui demanda ce qu'elle pouvait lui servir ici.

— J'aimerais bien une tasse de café, si cela ne te dérange pas trop.

En parlant ainsi, il attacha sur Fréneli deux yeux si perçants qu'elle ne sut ce que cela devait signifier.

Cependant elle n'était pas femme à se laisser effrayer facilement ; elle avait, au contraire, ce sentiment intime, propre aux femmes, qui fait qu'elles n'ont pas peur qu'il leur arrive quelque chose d'inconvenant et qu'elles pensent plutôt que le meilleur moyen d'être au clair sur les intentions d'un homme est de passer avec lui une demi-heure ou une heure entière. Elle invita son hôte à se mettre à son aise, lui demanda comment il aimait le café, mit au feu des bûches de hêtre, de peur que le crépitement du bois de sapin ne réveillât quelqu'un, s'informa s'il fallait donner quelque chose au chien, et ce qu'il aimait. Le vieux répondit brièvement, à peu près comme s'il eût récité un règlement d'exercice militaire. Le café fut bientôt prêt, un café vraiment appétissant, accompagné d'un solide pain de ménage et d'un beau morceau de fromage. Fréneli offrit du beurre aussi, mais en faisant remarquer qu'il n'était plus frais.

— Nous ne sommes pas bien pourvus de lait pour le moment, dit-elle ; du sucre, nous n'en avons pas, excusez-nous, un fermier n'en fait pas usage.

Quand tout fut servi et que le vieux se fut mis à son aise, elle alla chercher une corbeille de haricots secs, qu'elle se mit à éplucher pour ne pas laisser ses mains oisives.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? demanda le vieux. Vous avez dû vous y mettre les pieds au chaud.

— Ce serait heureux, pensa Fréneli. Et elle raconta tranquillement le malheur qu'ils avaient eu, et comme quoi ils étaient obligés maintenant de s'en aller sans avoir pu se rattraper. Elle avait les larmes aux yeux, mais elle les essuyait en faisant de son mieux pour qu'on ne s'en aperçût pas.

— C'est comme ça ! dit le vieux. Les mauvaises gens se conduisent mal, c'est pourquoi ils ne réussissent pas.

— Qui entendez-vous par là ? demanda Fréneli.

— Eh ! le paysan de la Glungge et sa femme. Qui d'autre ? répliqua le vieux. S'ils s'étaient bien conduits, le domaine ne se serait pas vendu.

Pour le coup Fréneli s'anima, elle prit le parti de la cousine et du cousin, de la première surtout, et ne se gêna pas de donner cours à ses larmes.

— Comment donc ? demanda le vieux. Vous étiez de leur parenté et ils agissaient ainsi avec vous ?

— Oui ! dit Fréneli. Mais ma cousine ne m'a jamais fait sentir que j'étais un enfant illégitime, elle a été pour moi comme une mère ; j'ai été son enfant, et souvent je lui ai été plus chère que les siens propres.

— Ah ! Et d'où es-tu ?

Fréneli nomma en deux mots son lieu d'origine.

— Alors, continua le vieux, ta mère se sera mariée, sans doute.

— Non ! elle est morte en me mettant au monde, et si la cousine n'avait pas été là, les grands-parents ne m'auraient peut-être pas même fait baptiser, mais pourquoi ? c'est ce que la cousine n'a jamais voulu me dire ; je ne puis par conséquent pas vous renseigner là-dessus. Mais vous devez être fatigué et avoir besoin de repos. Votre lit est préparé. Je vais vous le montrer.

— Alors, tu as été ici depuis ce temps-là ? demanda le vieux. Bien ! bien ! et où comptez-vous aller ?

— Dieu y pourvoira, répondit-elle brièvement, nous avons la chance de connaître de braves gens qui ne nous laisseront pas dans l'embarras, quand même nous ne trouverions rien d'autre.

— Ah ! c'est en tout cas commode, dit le vieux. Des gens pareils sont rares ; plus rares ceux qui savent conserver des amis pareils.

— Ça dépend toujours de leur intelligence et de leur manière de se conduire, répondit Fréneli.

— Il paraît que tu t'y entends, puisque tu n'as pas quitté ta cousine, une fois élevée, comme font la plupart. Eh ! bien ! je veux aller me coucher, tu peux en faire autant.

Il se leva ; Fréneli eut presque peur en voyant cette grande taille et ces membres de géant. Si elle l'avait rencontré au coin d'un bois, bien sûr, elle aurait pris la fuite. Son chien se leva aussi, s'étendit, se dressa sur les jambes de derrière, mit ses pattes sur les épaules de Fréneli et lui lécha le visage.

Il échappa un petit cri à Fréneli quand ce monstre s'approcha ainsi d'elle. Cependant elle ne tomba pas en faiblesse.

— Tiens ! dit le vieux. C'est pourtant curieux ! Il n'a jamais fait ça à personne qu'à moi. Je n'aurais voulu conseiller à personne de le toucher, même de loin.

— Je lui ai donné à manger, dit Fréneli. Les chiens sont souvent plus reconnaissants que les hommes.

— Il mange tous les jours trois fois, mais il n'a jamais fait cela à ceux qui lui donnent à manger.

Et le vieux gagna son lit en hochant la tête, après que Fréneli lui eut souhaité une bonne nuit, en lui recommandant de bien se reposer et de ne pas se lever trop tôt.

Le lendemain, quand elle se réveilla, Uli était déjà parti, sans savoir qu'il y avait un hôte dans la maison. C'était son tour de faire couler l'eau sur sa prairie. Or c'est là une chose que ne néglige aucun paysan ; il surveille jusqu'à ce que l'eau soit écoulée, afin de voir comment elle fait son devoir partout, et de peur qu'un bon ami ou un voisin n'ait la tentation de lui jouer un tour en lui volant son eau.

À voir le soleil, Fréneli s'aperçut qu'elle était en retard et n'en mit que plus de hâte à prendre d'une main habile le gouvernail de la maison. Elle croyait son hôte encore couché et faisait doucement afin d'être le moins vite possible dérangée par lui. Comme elle était debout devant le foyer, elle sentit tout à coup quelque chose de froid toucher sa main ; elle se retourna effrayée, en poussant un léger cri : c'était l'immense chien qui lui avait frôlé la main de son frais museau, pendant que sur le seuil de la porte, qu'il remplissait presque de sa puissante carure, se tenait le nouveau paysan.

Sa présence n'était pas précisément la bienvenue. Cependant Fréneli possédait cette amabilité naturelle qui triomphe des impressions désagréables ; elle salua d'un bonjour amical, invita son hôte à prendre son déjeuner, et lui demanda comment il se trouverait à la Glungge. Les enfants avançaient l'un

après l'autre leur frimousse par la porte qui conduisait dans le cabinet où ils couchaient, puis se sauvaient criant et riant quand ils voyaient cet étranger, et ce gros chien qui les intriguait encore bien davantage.

L'étranger était sérieux, mais sans rien de déplaisant. Il fit l'éloge de la bonne tenue de la maison, s'informa d'Uli, et lorsqu'enfin les enfants, attirés par le chien, se risquèrent dans la chambre, il fut gentil avec eux, surtout avec la petite Fréneli. Le chien se laissa fort tranquillement caresser par eux, prit de leur main du pain qu'ils avaient mendié à leur mère. Fréneli dut donner des détails sur eux et les empêcher de devenir importuns.

Tout à coup la porte s'ouvrit :

— Papa ! papa ! s'écrièrent-ils, regarde quel chien ! En as-tu déjà vu un pareil ?

Uli était là pétrifié, comme la femme de Lot devant Sodome et Gomorrhe en flammes, et considérait l'étranger bouche bée.

— C'est le nouveau paysan, dit Fréneli. Il a passé la nuit ici. Quand il est venu, tu dormais, et aujourd'hui tu es parti avant que j'aie rien pu te dire.

Uli ouvrait les yeux toujours plus grands, en sorte que Fréneli fut fort contrariée de le voir si impoli. Le nouveau paysan considérait aussi Uli, un sourire singulier sur les lèvres et un éclair de malice dans les yeux. Enfin il rompit le silence :

— Te semble-t-il peut-être m'avoir vu déjà, sans bien te rappeler où ?

— C'est ça ! dit lentement Uli ! mais ce n'est pas possible.

— À qui penses-tu ? demanda l'étranger.

— Pas possible ! répéta Uli. Nous avons quelqu'un qui doit encore être notre cousin du côté de ma femme. Il demeure bien

loin d'ici. J'ai été une fois chez lui, il y a longtemps de cela. Au premier moment, vous m'avez fait penser à lui. Mais c'est un homme rude et méchant, et il vaut mieux ne pas parler de lui.

— Tu ne veux pourtant pas parler de Hagelhans du Blitzloch ? demanda le paysan.

— Si ! répondit Uli. C'est justement à lui que je pensais. Le connaissez-vous ?

— Bien sûr, je le connais ; car c'est moi, Hagelhans du Blitzloch, propriétaire actuel de la Glungge.

On peut se représenter les mines d'Uli et de Fréneli. Il fallut un moment à cette dernière pour se remettre :

— Soyez le bienvenu ! cousin, dit-elle, et ne nous en veuillez pas. C'était sans mauvaise intention.

— Eh ! bons benêts que vous êtes ! Hagelhans en a déjà entendu bien d'autres. S'il voulait se venger de tout ce qu'il a entendu, il pourrait relever de faction le Juif errant. Du reste je ne suis pas venu ici dans une mauvaise intention, mais, à proprement parler, à cause de vous. Je ne vous ai pas su beaucoup de gré de ce que vous m'avez pris pour parrain, et encore bien moins quand j'ai su que c'était la cousine qui vous avait donné ce conseil. Elle est en grande partie cause de ce que je suis devenu, elle me jugeait bon tout au plus à être tourné en ridicule et aimait mieux son vieux sournois. Elle a vu, par expérience, à quoi on arrive avec un individu de cette trempe. S'il n'était pas mort, je parlerais encore tout autrement de lui. La mère – Dieu lui pardonne – s'est encore bien plus mal conduite avec moi. Possible que j'y aie vu plus de mal qu'il n'y en avait, qu'il ne m'a semblé du moins plus tard ; possible que le diable se soit mis de la partie. J'y ai souvent réfléchi depuis que mon sang est devenu moins chaud ; ce qui m'étonne c'est que le chien t'ait flattée.

Tu as eu de la chance, quand tu es venu, continua-t-il en s'adressant à Uli. Une autre fois tu aurais pu t'en mal trouver.

J'avais un certain plaisir à entendre parler de la Glungge ; je me réjouissais de ce qui s'y passait. Je me disais souvent : « Hein ! la vieille, tu sais maintenant à qui est la faute si cela ne va pas mieux pour toi. » Mais changer d'allures à cause de ça, ah ! non ! je ne lui aurais pas fait ce plaisir.

Quand je t'ai rencontré une nuit, où j'avais aussi l'intention d'aller à la foire et que j'ai appris la mort de la vieille et ce qui te concernait, j'ai été pris de compassion, et je me suis dit que je devrais faire aussi une fois quelque chose et montrer qu'au fond Hagelhans est meilleur qu'il ne le paraît. Tu as été honnête et loyal, cela m'a plu, c'est comme ça que j'aime les gens. Mais les choses étaient si compliquées qu'il m'était impossible de rien faire, jusqu'à ce qu'enfin le domaine a été mis en vente. Je n'avais pas envie de le laisser sortir de la famille, et je pensais que si je l'avais une fois à moi, je pourrais faire ce que bon me semblerait. Le Blitzloch n'est pas mauvais, mais la Glungge, c'est encore bien autre chose ! Je n'aurais jamais pensé qu'elle tomberait entre vos mains, aussi en étais-je enchanté. Si elle m'avait appartenu plus tôt, qui sait comment tout serait allé ? Cette canaille de fils, ce soulard, a voulu me gâter le plaisir, mais il n'a pas pu. J'en ai été quitte pour payer quelques mille florins de plus ; mais cela ne fait rien.

— On me l'a dit là-bas près du ruisseau, dit Uli. Si vous aviez dit à Jean qui vous étiez, et que vous vouliez acheter le domaine pour lui, d'après ce qu'il paraît, vous auriez pu épargner cet argent.

— Qui est-ce qui dit que c'est pour lui que j'ai voulu l'acheter ? Je ne veux rien avoir à faire avec ce gueux ; je ne suis pas si fou, que d'aller, quand une maison brûle, y porter encore du bois pour que le feu ne s'éteigne pas. Le domaine est à moi, et je voulais te demander si tu veux y être fermier, en attendant qu'une autre idée me passe par la tête.

Uli et Fréneli tombaient du ciel ; ils n'avaient jamais songé à une chose pareille. Hagelhans avait si peu l'air d'un Anglais,

pas même d'un Neuchâtelois ! Les larmes jaillirent des yeux de Fréneli, et Uli dit enfin :

— Ça me conviendrait bien, nous avons tous les deux bien du chagrin de nous en aller, mais je suis trop pauvre pour entreprendre encore une fois une chose aussi considérable, et je ne saurais quelle caution offrir. Je dois encore au Bodenbauer, qui s'est conduit avec moi comme un père, plus que je ne peux payer. Je ne veux pas m'adresser de nouveau à lui, l'affaire pourrait manquer, et je l'aurais toute ma vie sur la conscience.

— Si le Bodenbauer peut être ta caution, je peux, moi, t'affermir le domaine sans caution. Ne suis-je pas le parrain d'un de tes enfants ? Je n'ai encore rien donné à ma filleule, pas même un cadeau de baptême. Dieu sait comme vous m'avez déchiré, toi et la cousine ! continua-t-il en s'adressant à Fréneli, en lui lançant un regard perçant.

— Pas tant que ça ! répondit Fréneli. Dès le commencement, je n'étais pas contente qu'on prît ainsi un inconnu, un étranger pour parrain ; mais elle l'a voulu, et quand tout est allé de cette manière, elle en a été vexée et n'en a plus parlé.

— Et maintenant, que pensez-vous de la ferme ? Si tu veux essayer avec moi, Uli, nous irons ensemble chez le Bodenbauer pour arranger l'affaire.

Quand Hagelhans entreprend une chose, il la pousse jusqu'au bout. Maintenant je vais à la secrétairerie. Fais en sorte, Fréneli, que nous puissions dîner quand je reviendrai. Je n'aime pas à attendre. En attendant, Dieu vous garde !

Quand il revint, Fréneli n'était pas encore prête avec son dîner.

— Maintenant, dit-il, le domaine est à moi. Je m'en vais l'examiner ! Ça donnera de la besogne.

— Nous l'avons tenu aussi bien que nous pouvions, repartit Uli, que cette remarque avait piqué au vif. Mais Joggeli ne voulait rien dépenser pour des journées d'ouvriers, disant qu'il avait besoin de ses fonds pour autre chose. Quant à moi, je n'ai pas toujours pu tenir tout en ordre comme j'aurais voulu.

Le vieux ne répondit pas grand'chose ; il continua son examen, et quand ils furent à table, il dit à Fréneli :

— Qu'en penses-tu ? Si je bâtissais une nouvelle maison, qui conviendrait mieux à une dame un peu fière que cette vieille baraque ?

Fréneli répondit que, sans doute, il voulait plaisanter, et que ce serait un péché de jeter ainsi l'argent par les fenêtres. La vieille maison pouvait bien durer encore cent ans.

Mais le vieux était pris de cette singulière manie de bâtir qui ne laisse pas de repos à celui qui l'a laissée s'emparer de lui. Cette vieille maison ne lui paraissait pas valoir la peine d'être réparée ; elle était trop petite, trop incommode ; elle avait trop de petites dépendances, laides à voir et peu pratiques. On aurait cru, à l'entendre, qu'il allait s'y mettre dès le lendemain, mais Fréneli l'arrêta en lui disant qu'à sa place elle ne se tourmenterait pas tant pour le moment. S'ils devaient rester là, ils étaient déjà bien contents comme cela, et ne demandaient rien de plus.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, il me semble qu'on vous a suffisamment saigné pour le moment. Vous devez être content de reprendre du souffle.

— Tu n'y entends rien, cousine, s'il m'est permis de t'appeler ainsi, répliqua-t-il. Quand un homme s'est mis en tête de faire rouler ses écus, il n'est pas content jusqu'à ce que le dernier kreutzer lui ait coulé entre les doigts... Mais, en attendant, si nous voulons aller chez le Bodenbauer, il s'agit de nous mettre en route. Prépare-toi, il est temps.

— Je suis prêt, répondit Uli. Je ferai atteler quand vous voudrez.

— Eh ! quoi ? atteler ? répliqua Hagelhans. Tu n'es pourtant pas de ces gens qui s'imaginent qu'il faut prendre la voiture dès qu'il y a trois pas à faire loin de leur maison. Ça ne me conviendrait pas.

— C'est à cause de vous que je voulais prendre le char, répondit Uli. Les chevaux n'ont justement pas grand'chose à faire.

— Pas besoin de char pour moi, reprit Hagelhans. Que nos jambes se fatiguent à être immobiles dans la voiture, ou à marcher, cela revient au même, et si tu n'es pas trop monsieur pour cela, n'aie pas honte de faire le piéton avec moi.

Il n'y avait rien à répliquer à cela.

CHAPITRE XXVII

Un troisième voyage chez le Bodenbauer.

Quand ils arrivèrent au but de leur voyage, les Bodenbauer étaient justement à souper. À l'apparition de ce géant et de son grand chien, tous furent presque aussi épouvantés que jadis les gens quand il entrait dans une auberge. Bodenbauer lui-même eut un mouvement d'effroi. Involontairement, par une manœuvre tout instinctive, tous se réfugièrent derrière le père, le bouclier de la famille. Bodenbauer tendit avec une certaine contrainte la main à Hagelhans et lui dit :

— Comment ! c'est vous ! J'aurais plutôt attendu l'Empereur de Russie ! Voilà vingt ans que je ne vous ai vu, et on disait que vous ne sortiez pas de la maison.

— On dit bien des choses dans ce monde, repartit Hagelhans, et des choses qui ne sont pas vraies.

Il tendit la main à la paysanne, qui chancelait comme une fille qui pour la première fois doit serrer la main à un jeune homme. Évidemment la vieille malice de Hagelhans se réveillait et il s'amusait de tout cet effroi.

Uli servit d'intermédiaire ; il présenta Hagelhans comme le nouveau propriétaire de la Glungge, et dit qu'ils venaient pour

causer de l'affaire avec Jean. La paysanne devint toute blême en entendant cela.

— Ce n'est pas, pensa-t-elle, que je tienne tellement à l'argent ; il est perdu, je ne veux rien dire. Mais ce sont ces pauvres gens qui me font de la peine. Le Seigneur les visite pourtant bien sévèrement ! D'abord la grêle, puis Hagelhans propriétaire. Il va les écorcher vifs.

Jean, de son côté, ne pouvait se défendre de pensées analogues ; cependant il n'oublia pas les devoirs de l'hospitalité ; il invita ses hôtes à s'asseoir et à manger. Il n'eut pas besoin de leur trouver place à table, car, à peine la porte fut-elle libre que toute la bande disparut.

— Je n'aurais pas voulu, dit Hagelhans, laisser la Glungge passer en des mains étrangères, et, comme je n'ai personne au monde qui s'inquiète de moi, je n'ai non plus à me soucier de personne s'il me prend fantaisie de jeter par la fenêtre quelques kreutzers de plus ou de moins. J'en jetterais bien davantage encore, si je savais ce que dit là-haut la vieille paysanne de la Glungge, et quelle tête elle fait en voyant que c'est moi qui en suis devenu le propriétaire. Mais je ne puis pas quitter de suite le Blitzloch, il me faut un fermier à la Glungge. On est toujours roulé par ces gens-là, mais j'en ai trouvé un qui me paraît être du nombre des moins mauvais, sans compter que je suis le parrain de l'un de ses enfants, et qu'il doit m'être encore un peu cousin. Tu t'es aidé à faire le premier contrat, le cousin Uli a confiance en toi ; il ne faut pas qu'il croie que je veux le surprendre ; mais il importe de ne pas oublier que le domaine m'a coûté soixante mille florins, sans compter les bâtisses qu'il faut que je fasse. Je voudrais, du reste, que ces gens puissent s'en tirer et se remettre à flot.

— Vieux drôle ! pensait Jean, tu es toujours la même canaille. Mais cette fois tu ne nous y prendras pas.

Avant d'entrer en matière, dit-il, il faut que je cause avec Uli.

La paysanne s'était remise ; elle reprit ses fonctions de maîtresse de maison, et quand on eut fini de manger, elle s'entretint avec Uli.

Le Bodenbauer vint dire à ce dernier :

— Viens avec moi dans l'écurie, pendant qu'il fait encore jour ; je voudrais te montrer un poulain et te consulter à son sujet.

— Sais-tu quoi ? dit Hagelhans ; envoies-y ta femme avec Uli ; il est plus beau que moi, et elle aimera mieux aller dans l'écurie avec lui que de rester près de moi dans la chambre. J'aurais d'ailleurs encore un mot à te dire.

La paysanne devint plus rouge qu'une casserole de cuivre, mais sans pouvoir répondre.

Ce ne fut que dehors qu'elle recouvra la parole ; elle s'emporta tellement qu'on n'eût pu glisser le moindre mot entre les siens ; Uli en prit une telle angoisse, qu'il ne voulut pas rentrer avant qu'il fût sombre et que Jean sortît de la maison avec son hôte.

— Eh ! bien ! comment avez-vous trouvé le poulain ? demanda Hagelhans, avec une malice cachée dans chacune de ses rides.

— Allez regarder vous-même ! riposta la paysanne. Vous vous y entendez mieux que moi.

Puis elle se sauva dans la maison, comme si elle eût été à cheval sur un balai de sorcière ; toute la bande la suivit, jusqu'à Uli, qui se demandait s'il devait en faire autant ou rester.

— Parle-lui toi-même, reprit Hagelhans, s'adressant au Bodenbauer.

— Uli, dit ce dernier, nous avons débattu le contrat et je vais le rédiger, si tu es d'accord, mais je pense que je n'aurais pas pu le faire plus favorable. Tu as le domaine pour dix ans, avec le même chédail ; tu as cent écus de moins de fermage à payer, et si tu as besoin de ton argent pour ton exploitation, tu peux toujours renvoyer d'un terme, à condition de payer les intérêts de l'arriéré. Tu n'as pas d'autre obligation que de nourrir le propriétaire quand il est là, et, s'il veut occuper la petite maison qu'il s'est réservée, ce sera un arrangement à part. Voilà les points essentiels, j'espère que tu seras content.

— Et mes dettes ? fit Uli après un instant d'étonnement.

— Le propriétaire les prend à sa charge, répondit le Bodembauer. Je ne voulais pas me retirer, mais, comme il n'a pas voulu autrement, je suis convenu avec lui qu'il ne pourra exiger le remboursement pendant les cinq premières années. Jusque là il faut espérer que tu auras pu te remonter.

Uli était toujours là comme un homme qui tient à la main un excellent morceau, mais qui n'ose pas l'approcher de sa bouche de peur de se brûler, et souffle dessus et dessous. Le vieux, qui remarquait bien ce manège, et dont toute la figure respirait la malice, lui dit :

— Si tu ne sais pas encore ce que tu veux, donne-toi le temps de réfléchir, va courir le pays pour demander conseil à toutes les vieilles femmes. Après quoi tu me diras oui ou non, si je vis encore. Bonsoir !

Le lendemain Hagelhans pressa le départ.

— La chose est réglée, dit-il ; à quoi bon bavarder davantage ? Le temps passé ne revient plus, plus moyen de l'employer. — Il entraîna Uli, mais bientôt il le quitta pour se diriger vers le Blitzloch.

— Je ne sais quand je reviendrai, dit-il, attendez-moi tous les jours.

Uli rentra chez lui comme ivre. Il était donc fermier de la Glungge et à des conditions dans lesquelles il était presque impossible qu'il ne réussît pas. Et pourtant il ne savait s'il devait se réjouir ou non. Il y avait au fond de tout cela quelque chose d'obscur, dont il ne savait que penser. Il alla même jusqu'à avoir une arrière-pensée sur le compte de Jean, qui d'abord avait été tellement sur ses gardes, et qui ensuite l'avait si fort encouragé. Ce soupçon s'étendit même à la femme de celui-ci ; on aurait dit que tous les deux avaient alternativement soufflé de la même bouche le froid et le chaud.

Fréneli l'attendait avec grande impatience. Dès qu'elle l'aperçut de tout loin, elle courut au-devant de lui.

— Et tu es encore tourmenté ? dit-elle, quand elle eut tout entendu. Es-tu donc devenu méfiant ? Tu as autrefois si naïvement placé ta confiance sur le premier bâton pourri que tu trouvais, et à présent il n'y a pas de roc qui te paraisse assez solide ! Vois donc ! nous devrions connaître les Bodenbauer à leurs actes ; ce n'est pas pour quelques écus qu'ils iraient nous vendre ; le cousin Hagelhans est trop vieux pour vouloir nous jouer un tour ; d'ailleurs avec nous il n'y aurait rien à gagner. Crois-moi, c'est un autre personnage que Joggeli. Il peut tuer un homme d'un coup, il n'écrasera pas un vermisseau. Je ne sais pourquoi il nous veut tant de bien, mais pour sûr il le veut, j'en mettrais ma main au feu. Les hommes les plus rudes, ont bien souvent comme une sorte de mal du pays quand ils deviennent vieux. Ils n'ont plus personne autour d'eux, ils en souffrent, ils cherchent quelqu'un qui s'occupe d'eux, et à qui ils puissent montrer qu'il sont encore des hommes quand même. Peut-être est-ce ce qui arrive à Hagelhans ; d'ailleurs, nous ne lui sommes pas tout à fait étrangers, nous sommes parents, éloignés c'est vrai, mais nous n'avons jamais rien eu à démêler avec lui. Et puis il est le parrain de Fréneli. Pour moi j'ai toute confiance, et, quand il viendra, je le considérerai comme un père, arrive que pourra. Ce domaine est bon, et dix ans ! Songe donc ! on peut faire bien des choses en dix ans ! Tu peux compter que la chose

est bien en règle. Bodenbauer est franc comme l'or. Qu'en dis-tu ? si nous nous régaliions ce soir ! Si je faisais de la bonne crème battue, bien épaisse ! Il y a longtemps que nous n'avons rien eu de bon, et ça vaut bien qu'on fasse un petit festin ? Et les enfants, comme ils vont se réjouir, quand ils sauront que nous restons, quand ils sentiront l'odeur du beurre dans la poêle, et qu'ils verront battre la crème ! Moi-même je sauterais bien de joie comme un enfant. Je ne sais pourquoi j'ai le cœur si léger.

Et Fréneli, en effet, gambadait avec une allégresse enfantine, et ce soir-là il y eut grande joie à la Glungge.

CHAPITRE XXVIII

Comment les hommes qui s'améliorent réussissent finalement ici-bas.

Quand les gens apprirent qu'Uli avait fait un nouveau bail, dans de bonnes conditions, quand ils surent combien on s'en réjouissait à la Glungge, ils furent fort étonnés. Ils avaient commencé par avoir pitié d'Uli, en pensant que ce propriétaire si méchant lui ferait la vie dure ; mais lorsqu'ils virent que Hagelhans venait souvent à la Glungge, que la concorde y régnait, que les enfants couraient après le vieux, que celui-ci n'épargnait rien pour les travaux qui profitaient au domaine, qu'Uli avait de l'argent et mettait bien en ordre son bétail, ils furent encore plus étonnés.

Il n'y avait que la maison à laquelle Hagelhans ne voulut pas faire de réparations, sauf l'indispensable dans les écuries et les fosses à purin. Ce qu'on dépenserait pour cette vieille baraque, disait-il, serait autant de perdu. Il avait toujours en tête de faire un nouveau bâtiment ; mais ici il se heurtait contre la volonté de Fréneli, qui n'y était pas le moins du monde disposée. Elle avait un grand ascendant sur le vieux : il y avait toujours entre eux une grande intimité, dont Fréneli pouvait profiter à tous égards. Elle chercha à le dissuader de bâtir, ou tout au moins à le faire renvoyer son projet, quand elle voyait qu'elle ne pouvait l'en détourner. Toutes les bonnes raisons qu'elle lui

donna n'y firent rien ; elle eut beau dire qu'elle s'était affectionnée à cette vieille maison, qu'elle ne saurait pas se tourner dans une autre, qu'il ne conviendrait pas à un fermier de demeurer dans une maison pareille et que cela entraînerait des frais.

— Quand on se presse trop de bâtir, disait-elle, on bâtit mal et le domaine en souffre toujours ; car, pendant qu'on construit, on est absorbé par sa bâtisse et on néglige les terres. Il vaudrait dix fois mieux commencer par remettre celles-ci en bon état, et, peu à peu, quand on aurait le loisir, on amènerait les matériaux nécessaires : on serait ainsi prêt au bon moment, et le fermier n'aurait pas à craindre de tirer en bas son attelage et lui-même. Vraiment cela me ferait de la peine pour Uli s'il fallait qu'il se replongeât dans de nouveaux embarras. Il est bien trop soucieux pour cela, quand même on n'y voit rien maintenant. Son mal pourrait bien le reprendre, si on l'induisait en tentation avant qu'il eût recouvré toutes ses forces.

Depuis de longues années le vieux n'était plus accoutumé à rencontrer de l'opposition ; ce qu'il voulait, il fallait qu'on l'exécutât, et plus on faisait la mine, plus il était inflexible ; ses domestiques en avaient souvent fait l'expérience. La résistance de Fréneli lui restait encore comme une bouchée qu'il ne pouvait avaler ; il l'avalait quand même, avec une grimace, mais non en grommelant comme aurait fait Joggeli, et, quand enfin elle fut en bas, il dit :

— C'est pour te faire plaisir, sache-le bien. Mais, à mon tour, j'entends que lorsque j'estimerai que le domaine exige la chose et qu'elle est raisonnable, tu ne diras plus un mot. Il n'y a rien que je déteste plus que de ruminer toujours la même chose.

Fréneli hésitait encore de mettre la main dans celle qu'il lui tendait, et de rien promettre, car la vieille maison lui tenait au cœur. Mais Hagelhans fit ses gros yeux et elle céda.

Par un vilain jour de vent et de pluie, où Fréneli avait fermé la porte de la cuisine pour empêcher le vent d'arriver jusqu'à son feu, on heurta à la porte de la maison. Elle ouvrit et se trouva en face de son amie, chez laquelle elle avait été marraine, et qui arrivait mouillée comme un barbet, avec un enfant non moins trempé sur les bras.

— Bon Dieu ! c'est toi ! s'écria Fréneli. Et par un temps pareil ! Mais à quoi penses-tu ? Sortir ainsi, avec un enfant !

La brave femme commença alors par s'excuser longuement de ce qu'elle n'était pas venue plus tôt, mais pendant le beau temps elle avait eu du travail, qui ne se laissait pas renvoyer. Pendant qu'elle parlait, Fréneli se disait : « Elle n'avait pas besoin de me faire souvenir qu'elle attendait un cadeau, et ça me fait de la peine qu'une amie ait si peu de tact. Mais, sans doute, c'est la faute de la misère. »

— Mais, continua la femme, je n'ai pas voulu attendre plus longtemps de te remercier, sans quoi tu aurais pu croire que je n'y pensais pas. Et pourtant je ne puis pas te dire comme j'ai été réjouie que tu aies ainsi pensé à nous. J'en ai eu tout un jour les larmes aux yeux.

— Mais je ne sais rien ! Que veux-tu dire ? répondit Fréneli.

— Il ne faut pas m'en conter, reprit la femme. Toi et ton mari, ça revient au même, sans doute, vous nous avez fait dire qu'il y avait ici un appartement vide, et que, si nous n'en avions point ou n'en avions point assuré, nous n'avions qu'à venir, que la maison était bonne, bon marché, et que nous aurions du travail toute l'année. Je ne puis te dire quel plaisir ça m'a fait, que tu aies ainsi pensé à nous et de savoir qu'à l'avenir j'aurai quelqu'un à qui je pourrai confier toutes mes peines et qui me donnera des conseils quand je ne saurai plus que devenir.

— Mais, vraiment, répliqua Fréneli, je suis bien innocente de tout cela. Je n'en sais pas le premier mot.

— Mon Dieu ! ne t'en cache pas, sans quoi j'en aurais de la peine. Jusqu'ici, ajouta-t-elle tout émue, personne ne s'est moqué de moi ; ce serait pourtant mal fait ! mon Dieu !

— Rassure-toi, dit Fréneli ; d'une plaisanterie on peut faire une chose sérieuse. Mais ! tiens ! je devine ce que ça pourrait être. J'ai une fois parlé de toi à notre propriétaire ; je lui ai dit combien tu me faisais pitié ; j'ai ajouté que, si la chose pouvait se faire, j'aimerais t'avoir dans le voisinage, que ton mari était bon travailleur et qu'en une foule de cas il me serait commode d'avoir une personne de confiance sous la main. Il a, en effet, en ce moment, une petite maison vide à louer. Pour sûr, il aura pensé à ce que je lui ai dit, et c'est lui qui t'a informée.

Elle alla trouver le cousin pour le remercier de sa bonté. Celui-ci demanda après Uli, disant qu'il ne l'avait pas vu de la journée et qu'il avait à lui parler.

— Il est parti, dit Fréneli, il reviendra probablement aujourd'hui. Cependant, je ne le sais pas positivement.

— Où est-il allé ? demanda Hagelhans. Il n'y a pourtant pas de foire aujourd'hui dans les environs.

— Je n'ose presque pas vous dire, cousin, où il est allé, dit Fréneli.

— Eh bien, laisse-le ! répondit-il. Ça ne m'empêchera pas de dormir.

— Cousin ! ce n'est rien de mauvais, reprit-elle. Et pour que vous ne vous fâchiez pas, je veux bien vous le dire, maintenant que la chose doit être faite.

Nous ne voulions pas vous en parler plus tôt, parce que plus on cause de ces choses-là, moins on les fait, à cause des si et des mais, qui viennent à la traverse. Mais il y a longtemps que cela nous pesait, à Uli surtout. Vous savez comment il a gagné un procès où, au fond, il était dans son tort, et ce que le petit

paysan lui a dit alors. Nous n'osions jamais nous informer de ce qu'il était devenu. Toutes les fois qu'Uli allait à une foire dans les environs, il était angoissé, et il n'y allait que quand il le fallait, il avait toujours peur d'y rencontrer cet homme. Il disait souvent qu'il aimerait mieux avoir un coup de couteau dans le corps que le visage de cet individu devant les yeux. À quoi nous aurait-il servi d'apprendre qu'il était dans la misère, quand nous ne pouvions pas lui aider, et que nous craignions de devenir encore plus pauvres que lui. Dieu soit loué ! Maintenant nos affaires vont bien, nous avons plus d'argent que nous n'en avons besoin ; mais nous ne pouvions en jouir véritablement. Nous avons toujours l'arrière-pensée que c'était de l'argent mal acquis, tant qu'il y avait là quelqu'un qui avait été en perte par notre faute. Vous savez quel bel argent Uli a gagné récemment avec son colza. Quand il l'a eu entre les mains, il m'a dit : « Qu'en penses-tu ? Si j'essayais d'en finir avec ce petit homme ? » C'était pour moi comme une voix d'En-haut, et vous pouvez bien penser ce que je lui dis. Mais nous étions d'accord de le faire en secret, sans en rien dire à personne.

Cette démarche coûtait beaucoup à Uli ; il aura eu une journée pénible. Il s'attendait à ce que le petit homme l'insulterait ; mais ceci importe peu, et il faut bien pardonner quelque chose à cet homme qui a eu en tout cas beaucoup à en souffrir. Nous ne voyions pas comment Uli aurait pu faire autrement que d'aller lui-même. Il pensait d'ailleurs qu'il était de son devoir d'aller et de dire : « J'ai péché, pardonne-moi. »

— C'est donc là ton idée ? dit Hagelhans. Tu penses qu'on doit dire : « J'ai péché ! pardonne-moi ! » Tu as peut-être raison ; quand cela part du cœur, on l'allège d'un fardeau. Eh bien ! écoute ; je veux, à mon tour, dire quelque chose. Moi aussi, j'ai manqué et c'est toi qui dois me pardonner. J'ai été gravement coupable envers ta mère, et c'est moi qui l'ai précipitée dans le malheur ! Mais c'est qu'aussi on m'avait poussé à bout. Quand je croyais la chose en ordre avec elle, la voilà qui fait publier ses bans avec Joggeli...

Bien sûr, ce qu'elle voulait te dire à son lit de mort, c'était mon nom ; elle voulait t'adresser à moi, elle voulait te dire que *j'étais ton père*. Il est heureux que tu n'y aies rien compris alors ; maintenant je crois, moi-même, que c'est vrai que *tu es ma fille* ; je ne demande pas mieux que de le croire, et je veux te reconnaître pour telle. Que cela soit ou non, j'y ai foi ; c'est l'affection qui en décide, et cette affection je l'ai, mon chien aussi, et il ne s'y trompe pas. Je te considérerai comme ma fille jusqu'à la fin de mes jours et tu me diras père ! Je suis peut-être un peu brusque, mais je serai un bon père, tu peux y compter.



On peut se représenter l'effet que cette révélation produisit sur Frénel. Bien qu'elle eût une grande affection, une grande sympathie pour le vieux, elle n'avait jamais songé à une chose pareille.

Le premier étonnement passé, la première impression surmontée, elle dit :

— Mais, père ! d'abord nous n'allons le dire à personne.

Hagelhans fit un bond tel que le chien lui-même fut effrayé et chercha en gémissant un coin pour se cacher.

— Ainsi, tu as honte de moi ?

— Oh ! non ! père, non ! mais écoutez jusqu'au bout ce que je pense. Uli et moi nous venons de passer par une crise pénible ; nous nous remettons lentement ; nous ne pourrions supporter de devenir riches tout d'un coup, nous ne nous y reconnâtrions plus. Laissez-nous la satisfaction de nous remonter nous-mêmes par nos propres efforts. Nous avons bien commencé, je ne doute pas que cela ne continue.

Tant qu'Uli ne sait rien, il faut que je me considère toujours comme la pauvre Fréneli. Dans quelques années, quand nous serons bien au chaud, cela fera déjà moins. Le saut ne sera pas si brusque, nous serons devenus plus raisonnables, et quand il saura que j'ai surmonté l'épreuve, il n'aura à mon sujet ni méfiance, ni arrière-pensée. Voilà pourquoi, père, il faut que pour le moment il ne sache rien, et que nous en restions à ce qui en est. Nous sommes si bien ainsi, comme des poissons dans l'eau ! Pourquoi changer ?

— Tu pourrais bien avoir raison, dit Hagelhans. J'aurais mieux aimé que la chose fût connue et publiquement réglée. En tout cas, arrive que pourra, j'y ai pourvu. Bodenbauer le sait, il a les instructions nécessaires. Respect pour toi ! tu es la première pour qui j'en aie ! Mais, sapristi ! quel tonnerre de femme tu serais devenue, si tu avais mal tourné ! C'est drôle, tout de même, que la vieille ait si bien su t'élever et qu'elle ait fait de la fille de Hagelhans une femme telle que toi, tandis qu'à Joggeli elle n'a donné que des vauriens ! Mais quoi qu'il en soit, j'ai à la remercier et je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait.

Le cœur de Fréneli débordait de joie. Pendant si longtemps elle n'avait eu personne dans ce monde, et tout d'un coup elle trouvait un père ! Elle ne s'était pas rendu compte de la lourde tâche qu'elle s'imposait en priant ce père de taire pour le mo-

ment les liens qui les unissaient. Il est difficile de cacher le chagrin qui oppresse un cœur, bien plus difficile encore de dissimuler la joie qui le remplit. Si Uli n'était pas lui-même rentré tout joyeux, Fréneli se serait trahie, mais il prit son contentement pour la part qu'elle avait à sa propre satisfaction. Il avait, en effet, trouvé le petit homme, et, comme il le craignait, dans une grande misère. Celui-ci avait d'abord ouvert de grands yeux en voyant Uli devant lui, et sa femme, en apprenant qui il était, avait lâché sur lui tout le débordement de sa fureur, et l'avait accablé de tant d'invectives, qu'il en perdit le souffle et ne put glisser un mot entre les siens. Cependant toutes les choses de ce monde ont un terme, même la colère d'une femme. Uli put à la fin expliquer pourquoi il était là. Tout d'abord, ces gens le considérèrent avec effroi, comme s'il eût eu des cornes au front, car depuis bien longtemps on n'avait ouï chose pareille en Israël ; mais quand ils entendirent des mots bien intelligibles, qu'ils virent briller les écus, quand ils comprirent que c'était sérieux, peu s'en fallut qu'ils ne le prissent pour un ange du ciel, et qu'ils ne s'agenouillassent devant lui.

Leur étonnement, leur joie, leur ravissement rendirent Uli infiniment heureux. Il repartit, accompagné de toutes leurs bénédictions et ne se lassa pas de répéter à Fréneli que désormais il travaillerait avec bien plus d'entrain et qu'il avait foi dans l'avenir ; la bénédiction de Dieu reposerait sur eux et sur leurs enfants ; ces gens l'avaient implorée sur lui, et il était convaincu que la bénédiction d'un homme pieux retombe en une pluie de bienfaits sur ceux qui ont été ainsi bénis.

Cette conviction ne fut pas trompée. Le Seigneur fut avec lui. Tout lui réussit, et sa famille et son travail. Son cœur et sa main restèrent ouverts, et plus il les ouvrit, plus Dieu les bénit. Hagelhans demeura avec eux, aimé comme un père, sans être reconnu pour tel. Fréneli avait la plus grande peine à mettre des bornes à sa bonté, à le persuader de ne pas paralyser leurs forces par sa générosité.

Le moment s'approche où Hagelhans dira qui il est, et où de fermier aisé Uli deviendra un riche paysan. Fréneli voit venir ce moment en tremblant ; elle appréhende une nouvelle épreuve et se demande si tous deux en sortiront vainqueurs. Nous le croyons. Dieu, qui les a aidés à sortir de tant de pas difficiles, à franchir tant d'obstacles, guidera leurs pieds quand ils marcheront sur des sentiers unis, à travers de riches campagnes.



Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mars 2014.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Sylvie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Jérémias Gotthelf, Uli le valet de ferme et Uli le fermier, La Chaux-de Fonds, F. Zahn, s.d. [1893]. La photo de première page, *Ferme de l'Emmenthal*, a été prise par Ancha, le 10 février 2014.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.